ÉTUDES

D'HISTOIRE COMPARÉE

SUR L'AFRIQUE.

IV.

L'AFRIQUE SOUS SAINT AUGUSTIN.[1]

J'ai essayé, dans un précédent article, de faire le tableau de l'état moral et politique de l'Afrique sous saint Augustin; mais il manque un trait à ce tableau, tant que je n'ai pas décrit l'état des croyances religieuses à cette époque. Le IVe siècle est un temps de ferveur pour ceux qui sont chrétiens; mais tout le monde, au IVe siècle, n'est pas encore chrétien : beaucoup flottent entre le paganisme et le christianisme; il y a dans les esprits une grande incertitude et une grande confusion. Cette incertitude n'est pas le caractère particulier de l'Afrique; elle est partout : c'est en Afrique cependant que je veux l'étudier. Deux raisons m'y engagent : d'abord cet état des esprits

(1) Voyez la livraison du 15 septembre dernier, celles des 1er mai et 1er août 1841.

au IVe siècle est curieux à examiner, ne fût-ce que par sa ressemblance générale avec l'état des esprits de nos jours; de plus, aujourd'hui comme au IVe siècle, nous pouvons trouver en Afrique quelques-uns des traits de cette incertitude. Nous y avons en effet reporté, après quinze cents ans d'intervalle, d'une part quelque chose de cette indifférence religieuse où se complaisaient beaucoup de contemporains de saint Augustin, et de l'autre quelque chose aussi de cette inquiétude d'esprit qui tourmentait quelques-uns de ses amis.

L'esprit de saint Augustin est, jusqu'à sa conversion, une fidèle image de la confusion et de l'incertitude des croyances religieuses au IVe et au Ve siècle de l'ère chrétienne, et c'est un beau spectacle que celui d'une intelligence comme la sienne en proie aux tourmens du doute et cherchant à en secouer le joug. Ses *Confessions* sont le récit de ce genre de souffrances; mais ce que j'aime mieux que le récit même de ses souffrances, c'est le sentiment qu'elles lui inspirent. Il pardonne à l'erreur parce qu'il a long-temps erré; il compatit aux doutes et aux hésitations parce qu'il a long-temps douté et long-temps hésité. « Que ceux-là s'irritent contre vous, dit-il aux manichéens (1), qui ne savent pas avec quelle peine on trouve la vérité et combien il est difficile de se préserver de l'erreur!... Que ceux-là s'irritent contre vous qui ne savent pas par combien de soupirs et de gémissemens l'ame arrive à comprendre quelque chose de Dieu! Que ceux-là, enfin, s'irritent contre vous qui n'ont jamais été engagés dans les erreurs qui vous égarent! Pour moi qui, tant et si long-temps ballotté par l'erreur, n'ai aperçu qu'après bien des aveuglemens la sainte et pure vérité,... non, je ne peux pas m'irriter contre vous. Je dois vous supporter comme j'ai été supporté moi-même. Je dois avoir pour vous la patience que mes proches ont eue pour moi, quand, comme vous, j'étais aveuglé et que, comme vous, je repoussais la lumière avec fureur. » Grace à ce pieux sentiment d'indulgence, saint Augustin est le meilleur peintre de l'incertitude religieuse de ses contemporains, car il la peint sans l'exagérer par indignation, et il l'étudie avec attention, parce qu'il veut la guérir.

Il y avait autour de saint Augustin un cercle d'amis et de disciples qui l'avaient pris pour guide et pour maître. Ils l'avaient suivi dans les erreurs du manichéisme; ils le suivirent dans sa conversion chrétienne, mais plus lentement, et quelques-uns même restèrent en chemin. C'est dans le cercle des amis de saint Augustin, tous

(1) *Contra epistol. Manichæi*, t. VIII, p. 267.

Africains, tous de Madaure, de Tagaste, d'Hippone ou de Carthage, que je veux d'abord entrer.

Le premier de ces amis est Romanien. Romanien était riche et puissant, plus âgé que saint Augustin, grand ami de son père, et il fut le protecteur de la jeunesse de saint Augustin. Il l'aida de sa fortune, de son crédit, de son affection surtout (1). Cette façon de traiter un jeune homme, et de le mettre de bonne heure sur le pied d'homme distingué et fait pour être aux premiers rangs, est le plus grand appui qu'on puisse lui donner; car l'estime est la protection la plus délicate et la plus efficace en même temps, surtout dans les sociétés polies et raffinées, où les rangs se déterminent encore plus par les égards que par les titres. Quand saint Augustin et ses amis, quoique n'étant pas encore chrétiens, formèrent le projet de vivre en commun, projet qui échoua, mais qui témoigne des sentimens et des idées qui fermentaient alors dans les esprits, et qui bientôt enfantèrent les monastères, ce plan de vie cénobitique enchanta Romanien; il fut le plus ardent de tous à l'accueillir, « et son zèle, dit saint Augustin, avait une grande autorité, car il était aussi le plus riche d'entre nous (2). » Romanien, cependant, était un homme heureux et puissant selon les idées de son temps; il avait tout ce qu'il faut pour aimer le monde, et saint Augustin, à ce propos, fait le portrait des puissans du IV[e] siècle. Ce tableau est curieux. L'homme influent au IV[e] siècle était celui qui donnait au peuple des combats de bêtes féroces, surtout s'il inventait quelque nouveau genre de combats, ou s'il faisait paraître quelque animal qu'on n'eût pas encore vu. Quels cris, quels applaudissemens, quel enthousiasme alors, quand il entrait au théâtre! L'homme influent avait une inscription en son honneur, gravée sur le bronze et qui lui avait été votée par sa cité, comme à son patron. Souvent les cités voisines s'associaient à ce témoignage, à condition de partager ses largesses. Il avait sa statue sur la place publique; souvent la cour ajoutait à ces honneurs municipaux un titre de *perfectissimus* ou même de *clarissimus;* alors il était le roi et l'empereur de sa ville. Il avait table ou-

(1) « Tu me adolescentulum pauperem ad peregrina studia pergentem et domo et sumptu et, quod plus est, animo suscepisti; tu patre orbatum amicitia consolatus es, hortatione animasti, ope adjuvasti. Tu in nostro ipso municipio favore, familiaritate, communicatione domus tuæ pene tecum clarum primatemque fecisti.» (*Contra Academicos*, lib. II, cap. III, p. 441, t. I.)

(2) « Romanianus maxime instabat huic rei et magnam in suadendo habebat auctoritatem, quod ampla res ejus multum cæteris anteibat. » (*Conf.*, lib. VI, cap. XIV.)

verte, et à cette table, sans cesse renouvelée, la foule trouvait une nourriture abondante, et ses amis une chère exquise et recherchée. Le soir, après le repas, des acteurs particuliers venaient jouer la comédie dans ses salons. Il avait plusieurs maisons, toutes bâties avec goût; des habitations avec des parcs et des jardins délicieux dans les environs de la ville, et des bains au bord de la mer, où éclataient le marbre et le bronze. Il était joueur, mais joueur honnête et surtout prodigue; il était grand chasseur, hôte magnifique; il avait de nombreux cliens, et personne n'osait se faire son ennemi; partout enfin dans sa ville, dans sa province, à Rome même on parlait de lui comme du plus généreux, du plus élégant et du plus distingué des hommes. Voilà, au IVe siècle, quel était l'homme influent, l'homme heureux; voilà quel était Romanien (1).

Romanien avait un fils, Licent, qui aimait beaucoup les lettres, et surtout la poésie; saint Augustin le prit avec lui, et fut son maître et son précepteur, croyant témoigner assez sa reconnaissance à Romanien, s'il amenait son fils à la sagesse, c'est-à-dire à la vraie religion (2); mais Licent, que son goût pour la poésie ramenait vers le paganisme, résistait à ses efforts. Saint Augustin, ayant quitté Milan après sa conversion, se retira dans une maison de campagne et emmena avec lui Licent et quelques amis. Cette maison de campagne, que lui avait prêtée Verecundus, un de ses amis de Milan, était située dans cette contrée mêlée de lacs et de collines qui est pour ainsi dire le premier étage des Alpes du côté de la Lombardie. C'est dans ces beaux lieux, pleins de la sérénité du soleil italien et de la verdure des vallées de la Suisse, que saint Augustin alla vivre pendant près d'un an avec Alype, le compagnon de ses études, de ses erreurs et de sa conversion, son frère Navigius, Trigece, son disciple, qui, las de la vanité des sciences, avait été les oublier pendant quelque temps dans la vie des camps, mais qui bientôt avait quitté les camps pour revenir à l'étude, plein d'une nouvelle ardeur, et qui aimait l'histoire comme s'il était déjà vieux (3); Licent, plus fou que jamais de poésie, car il se levait souvent de table avant la fin du

(1) Voir les traits de ce portrait dans le second chapitre du livre premier du *Contra Academicos*, t. I, p. 423.

(2) « Reddam tibi gratiam (dit-il à Romanien, *Acad.*, liv. II, p. 444), filius tuus cœpit jam philosophari. »

(3) « Illum enim adolescentem (Trygetium) quasi ad detergendum fastidium disciplinarum aliquantum sibi usurpasset militia, ita nobis magnarum honestarumque artium ardentissimum edacissimumque restituit....... qui tanquam veteranus adamavit historiam. » (*Contra Acad.*, lib. I, p. 424; *De Ord.*, lib. I, p. 533.)

repas pour aller faire des vers : il ne mangeait pas, ne buvait pas, et poussait l'enthousiasme jusqu'à chanter des strophes des chœurs de Sophocle et d'Euripide, quoiqu'il ne comprît pas le grec (1); Lastidien et Rustique, cousins de saint Augustin; Adeodat, son fils, et sainte Monique enfin, sa mère, ou plutôt son bon génie, qui ne désespéra jamais de le voir converti à la foi chrétienne, depuis le jour où, conjurant un saint évêque de réprimander son fils, livré alors aux erreurs des manichéens : « Continuez, dit l'évêque, de prier Dieu pour lui, car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais; » tant l'évêque croyait à l'efficacité des larmes d'une mère!

Saint Augustin, dans sa retraite de Cassiaque (c'était le nom de cette maison), avait aussi quelques livres. Il menait là, avec ses amis et ses disciples, cette vie en commun dont il avait depuis si long-temps le projet : le matin, occupé des soins qu'entraînait la surveillance du domaine, ou par la correspondance, ce fardeau des sociétés civilisées (2); mais le soir, quand le ciel était beau et que sa sérénité invitait à la promenade, on sortait, on allait s'asseoir sous l'arbre accoutumé, au milieu des prés, et alors l'entretien commençait, entretiens graves et sérieux sur la philosophie ancienne et sur son impuissance à satisfaire aux doutes de l'esprit humain (3), sur le bonheur (4), sur l'ordre et sur son principe (5), entretiens charmans, pleins du calme et de la fermeté d'esprit que donnait à saint Augustin la foi chrétienne qu'il venait d'embrasser, pleins aussi du calme des champs et de la sérénité du ciel. « Nous sortîmes, dit saint Augustin; le jour était si doux et si pur, qu'il semblait fait en vérité pour épurer et éclairer nos ames. » Ainsi, tout s'accordait pour enchanter saint Augustin, l'enthousiasme de sa foi nouvelle, la beauté des lieux, la douceur de ces journées passées à s'entretenir avec ses amis et ses disciples, ces repas frugaux, presque plus tôt finis que commencés afin de reprendre l'entretien; ces promenades que l'hiver même n'interrompit pas, grace à la douceur du climat; ces bains où, comme partout chez les anciens, il y avait des portiques pour servir à la

(1) « Licentius admirabiliter poeticæ deditus. » (*De Ord.*, p. 533.) « Excogitandis versibus inhiantem, nam demedio pene prandio clam surrexerat, nihilque biberat... In illis græcis tragædiis verba, quæ non intelligis, cantes. » (*Acad.*, p. 463.)

(2) « Vix tamen domesticis negotiis evoluti sumus...... Magnam ejus partem diei in epistolarum maxime scriptione consumpseramus. » (*Acad.*, p. 454.)

(3) *Contra Acad.*

(4) *De Beata vita.*

(5) *De Ord.*

promenade et à la conversation, et où saint Augustin et ses amis allaient chercher un abri les jours de pluie; ces études consacrées avec Trigece et Licent à la littérature ancienne, tout cela faisait à saint Augustin et à ses amis la vie la plus douce et la plus heureuse qu'ils pussent imaginer. Aussi, les souvenirs de Cassiaque leur furent toujours chers, et dix ans après, Licent s'écriait, dans une épître :

« O mihi transactos revocet si pristina soles
« Lœtificis aurora rotis, quos libera tecum
« Otia tentantes et candida jura bonorum,
« Duximus Italiæ medio montesque per altos!

« Ah! pourquoi l'aurore ne peut-elle pas nous ramener sur son char plein de joie ces belles heures passées dans la liberté des gens de bien et dans le loisir de l'étude, au milieu de l'Italie et au sein des montagnes! »

Les ouvrages que saint Augustin fit dans cette heureuse retraite ont, si je ne me trompe, un caractère particulier de grace et de douceur. Ils se sentent plus que les autres, même dans le style, du commerce de l'antiquité. Occupé à Cassiaque du soin de former à la sagesse chrétienne le cœur de ses deux disciples, Licent et Trigece, et de cultiver leur esprit, il méditait saint Paul; mais il étudiait aussi avec ses élèves Cicéron et Virgile, et la contemplation de ces belles formes de l'éloquence et de la poésie latines, sans altérer la piété de sa pensée, donnaient à sa phrase un charme et une élégance qu'il n'a pas toujours retrouvés. Ils lisaient l'*Hortensius* de Cicéron, que nous avons perdu et qui était le livre qui avait le plus aidé Trigece et Licent à revenir à la philosophie (1). Ils lisaient surtout Virgile que saint Augustin avait tant aimé et qu'il aimait encore (2). Ils le citaient sans cesse dans leurs pieux entretiens, et saint Augustin ne craignait pas d'appliquer à la foi chrétienne les invocations païennes de son poète favori :

« Sic pater ille deum faciat, sic altus Apollo,
« Incipias! »

s'écrie-t-il en commençant son entretien sur l'*ordre* avec ses élèves.

(1) « Præsertim cum Hortensius liber Ciceronis jam eos ex magna parte conciliasse philosophiæ videretur. » (*Acad.*, p. 425.)

(2) « Dies pene totus cum in rebus rusticis ordinandis, tum in recensione primi libri Virgilii peractus fuit. » (*Acad.*, p. 432.) « — Septem fere diebus a disputando fuimus otiosi, cum tres tantum Virgilii libros post primum recenseremus. » (*Ibid.*, p. 445.)

« Oui, c'est Apollon, c'est lui qui nous conduira, si nous savons le suivre; c'est lui qui nous servira d'auspice, c'est lui qui inspirera nos ames : non pas cet Apollon caché dans les antres des montagnes ou des forêts, et qui, excité par la fumée de l'encens et l'égorgement des victimes, parle par la bouche des insensés; non, un autre Apollon, croyez-moi, l'Apollon vraiment grand et vraiment saint, ou plutôt la vérité elle-même, la vérité dont les interprètes sont tous ceux qui aiment et suivent la sagesse (1). » Les lettrés demi-païens de l'Italie au xv[e] siècle ne sont pas plus imbus que saint Augustin à Cassiaque du parfum de l'antiquité latine.

Il n'y avait qu'une chose qui attristait saint Augustin à Cassiaque, c'était l'hésitation de Licent à embrasser la foi chrétienne. Dix ans plus tard, cette hésitation durait encore. Ni païen, ni chrétien, ni philosophe, las de son incrédulité, et incapable d'arriver à la foi, Licent représente les incertains de son siècle. Seulement il n'est pas parmi les incertains inquiets et agités; il écrit, il est vrai, à saint Augustin pour lui demander ce qu'il faut croire : « Ordonne, dit-il, j'obéirai (2); » mais il lui écrit en vers, et je me défie toujours quelque peu de ceux qui mettent en vers leurs chagrins ou leurs inquiétudes. Je remarque même que, dans cette épître de Licent, l'anxiété religieuse tient beaucoup moins de place que l'amitié qu'il sent pour saint Augustin. C'est cette amitié qui lui inspire ses plus beaux vers et les mieux sentis (3), tandis que son incertitude religieuse, quoiqu'elle fasse sa douleur, dit-il, ne lui inspire qu'une allégorie (4).

(1) *De Ord.*, p. 536.

(2) Hoc opus, ut jubeas tantum. (Lettr., t. II, p. 58.)

(3) Nos iter immensum disterminat et plaga ponti
Interfusa coercet : amor contemnit utrumque,
Gaudia qui spernens oculorum, semper amico,
Absenti fruitur; quoniam de corde profundo
Pendet et internæ rimatur pabula fibræ. (Lettr., p. 60.)

(4) Crede meis, o docte, malis veroque dolori,
Quod sine te nullos promittunt carbasa portus,
Erramusque procul turbata per æquora vitæ,
Præcipites densa veluti caligine nautæ,
Quos furor australis, stridens et flatus ab euro
Percutit et raptis privavit turbo magistris.

Suivent encore trois vers de description de tempête :

Sic me ventus agit volvuntque cupidinis æstus
In mare lethiferum. (P. 59.)

Par la pensée et par l'expression, à la fois abstraite et métaphorique, ces vers de Licent ressemblent à beaucoup de vers de nos jours.

Ce qui faisait que beaucoup d'hommes comme Licent supportaient sans trop de peine cette incertitude religieuse, c'est qu'il s'était formé peu à peu, des débris confondus des croyances mythologiques et des opinions philosophiques, un système de paganisme philosophique qui suffisait aux esprits qui n'avaient qu'une médiocre ardeur ou une médiocre élévation. Ce paganisme, corrigé à l'usage de la sagesse du monde, et dont Julien avait essayé un instant de faire la religion officielle de l'empire, servait d'oreiller aux consciences endormies. Cette religion n'avait qu'un malheur. Elle n'était guère plus attaquable que le déisme, mais elle n'était pas plus efficace et plus consolante que le déisme, et elle ne satisfaisait ni à l'imagination du peuple, qui voulait un culte plus sensible, ni à l'inquiétude des intelligences élevées, qui comprenaient que le déisme pur ne répond pas à tous les doutes et à tous les besoins de la raison humaine.

En Afrique, sous saint Augustin, le paganisme philosophique avait pour défenseurs le philosophe Maxime de Madaure et le pontife Longinien; mais le peuple restait fidèle au vieux paganisme et aux dieux de la mythologie. Voyons tour à tour, dans saint Augustin, ces deux sortes de paganisme.

Le paganisme philosophique, fait pour le beau monde de l'empire, avait les défauts du beau monde : il était froid, sec et moqueur. Il riait volontiers de Mars et de Vénus, et des contes de la mythologie; mais il prenait avec malice les noms grossiers de quelques martyrs sortis du peuple, et de même que Voltaire, quinze cents ans plus tard, opposait ironiquement aux images gracieuses de la mythologie ce qu'il appelait la grossièreté des légendes chrétiennes :

Et le chien de saint Roch et la guimpe d'Ursule,

le philosophe Maxime raillait saint Augustin (1) sur les martyrs Mygdon, Sanaé et Namphanion, noms puniques qui avaient sans doute quelque sens trivial et grotesque (2), et, idoles pour idoles, puisque les chrétiens adorent les tombeaux de ces grossiers martyrs, il aime mieux les idoles de la Grèce. Puis, faisant succéder aux sarcasmes de l'homme du monde les raisonnemens du philosophe : « Oui, dit-il, le forum de Madaure est rempli des images de nos dieux, et j'approuve cet usage; mais ne croyez pas qu'il y ait personne d'assez fou pour ne pas comprendre qu'il n'y a qu'un seul dieu suprême, qui

(1) Lettre 16e, p. 28.

(2) Nous voyons, dans la réponse de saint Augustin, que Namphanion, ce nom qui faisait tant rire Maxime, voulait dire, en langue punique, un homme qui a bon pied.

n'a ni origine ni descendance, unique et inépuisable créateur de la nature entière. Nous adorons, sous le nom des dieux divers, ses vertus répandues dans l'univers pour l'entretenir et le conserver, car nous ignorons tous le vrai nom qui lui appartient, et c'est ainsi qu'en offrant un hommage différent aux différens attributs de la divinité, l'homme parvient à l'adorer tout entière (1). »

Cette apologie du paganisme, moitié sérieuse et moitié railleuse, a un ton de liberté et de hardiesse qui s'explique par le temps où elle fut faite. C'était en 390. A cette époque, saint Augustin n'était pas encore évêque; Valentinien II était sur le trône. Le paganisme était encore toléré ou même protégé, et rien ne gênait Maxime, ni l'autorité des lois, ni le respect dû à la dignité de saint Augustin. Le second défenseur du paganisme, Longinien, est moins à son aise. Il écrivait à saint Augustin vers l'an 406; alors saint Augustin était évêque depuis dix ans, et le paganisme était interdit. De là la réserve et la circonspection de Longinien dans son apologie (2). Sa lettre est triste et touchante. Longinien était déjà vieux sans doute, et il voyait mourir avant lui ou avec lui le culte dont il était prêtre (3). Comme tous les défenseurs des systèmes déchus, il insiste bien plus sur les analogies que le paganisme a avec les idées nouvelles que sur les différences, et, comme Maxime, il essaie aussi de faire croire que toutes les religions ont le même fonds, et que toutes peuvent conduire à Dieu, car c'est là la question que lui adressait saint Augustin. « Vous voulez que je vous dise, répond Longinien, quelle est, selon moi, la route qui conduit le plus sûrement à Dieu; écoutez donc ce que m'ont enseigné nos pères : la piété et la justice, la pureté et l'innocence, la vérité des actions et des paroles, la persévérance en dépit de l'instabilité des temps, l'assistance protectrice des dieux, l'appui des puissances divines ou plutôt des vertus du Dieu unique et universel, incompréhensible et inexprimable, ces vertus que vous appelez les anges, les rites solennels des anciens sacrifices, et les expiations salutaires qui purifient l'ame et le corps des mortels, voilà, selon les leçons de nos aïeux, voilà la route assurée qui conduit l'homme à Dieu (4).

(1) Lettre 16, p. 28.

(2) « Grave mihi onus et difficillimam respondendi provinciam mihi imponis, tuis percuntationibus et sub hoc tempore explicandis per meæ opinionis sententiam, id est a pagano homine. » (Lettre 234, t. II, p. 1285.)

(3) Il était prêtre de quelque temple; il parle de son sacerdoce : « Ut mea expetunt sacerdotia. »

(4) Let. 234, t. II, p. 1285.

La pensée de Longinien est moins hardie que celle de Maxime, mais elle est plus religieuse et plus pratique. Longinien veut que l'homme observe les commandemens de la religion. Pour arriver à Dieu, l'homme, outre la vertu, doit avoir la foi, car qu'est-ce que cette nécessité des sacrifices et des expiations, sinon la nécessité du culte et de la foi? Il ne suffit donc pas de vivre selon la morale, il faut croire. Tel est le principe de Longinien, et je dirais volontiers que tel est le principe de toute religion. Elles ne prescrivent pas seulement de bien vivre, elles prescrivent aussi de bien croire, et je suis presque épouvanté de la hardiesse d'esprit avec laquelle saint Augustin prétend que la vertu dans l'homme peut suffire pour arriver à la possession de Dieu, sans l'aide des sacrifices, comme si, dit-il, l'accomplissement des pratiques sacrées faisait essentiellement partie de la vertu, et que ce ne fût pas autre chose de vivre vertueusement, autre chose de vivre pieusement (1).

Maxime parlait en philosophe, Longinien en prêtre; que dirai-je de saint Augustin? Rassurons-nous: il parle en homme dont la raison puissante et ferme ne craint pas les petits écueils où vont échouer les intelligences faibles. Quand saint Augustin dit hardiment que la vertu dans l'homme n'a pas besoin de l'aide des pratiques sacrées, il a l'air d'attaquer la religion elle-même; mais ne craignez rien, sondez plus profondément sa pensée: il vous dira bientôt, et l'église avec lui, que, sans la grace, la vertu humaine ne suffit pas plus que les pratiques pieuses sans la vertu, car à cette prépondérance de la grace divine il soumet, sans hésiter, la vertu humaine, la vertu qui vaut mieux que les sacrifices et les expiations, mais qui ne peut rien sans la grace de Dieu. Ainsi, comprenons bien toute la pensée de saint Augustin, qui, comme toutes les grandes pensées chrétiennes, est hardie et ferme, sans être téméraire. Non, les pratiques pieuses ne remplaceront jamais ni la vertu humaine, ni la grace divine. La grace de Dieu d'abord, comme cause de tout bien; la vertu de l'homme émanant de la grace de Dieu; les pratiques religieuses enfin, qui aident la vertu, mais qui n'en tiennent jamais lieu, voilà l'ordre et la suite des pensées de saint Augustin (2).

(1) Lettre 235, p. 1288.

(2) Qu'il me soit permis de citer quelques phrases de saint Augustin qui expliquent fort clairement sa doctrine. Un païen avait fait au prêtre Deogratias plusieurs objections, et, entre autres, celle-ci : s'il fallait croire à la damnation de tous les hommes venus avant Jésus-Christ. Saint Augustin, en répondant à cette objection, conclut par ces phrases remarquables : « Cum nonnulli commemorantur in sanctis hebraïcis libris jam ex tempore Abrahæ, nec de stirpe carnis ejus, nec ex populo

A côté du paganisme philosophique de Maxime et de Longinien, il y avait aussi en Afrique le paganisme populaire; celui-là était ardent et obstiné. Il ne défendait pas les dieux de la mythologie comme des dieux plus élégans et de meilleur ton que les martyrs chrétiens; il les défendait avec une foi pieuse, et son fanatisme allait aisément jusqu'à la persécution quand le paganisme triomphait à la cour des empereurs, et jusqu'à la révolte quand le paganisme était disgracié.

Les empereurs, en effet, n'abolirent pas brusquement le paganisme. Tantôt un édit permettait aux propriétaires de temples et d'idoles de fermer, s'ils le voulaient, les temples et de briser les idoles; tantôt, par un retour de faveur, l'empereur donnait lui-même de l'argent pour réparer un temple ou pour orner une idole. Les dieux subissaient les vicissitudes de la politique; ils avaient leurs jours de popularité et leurs jours de disgrace. Il y eut à Carthage un Hercule qui, sous un proconsul de son parti, fut décoré d'une barbe d'or, qu'il perdit l'année suivante, sous un proconsul du parti contraire.

Hercule était le dieu de prédilection de l'Afrique, et on eût dit que le vieil Hercule tyrien y avait gardé son crédit. A Suffecte, petite ville de la Bysacène, il avait une statue qui fut brisée par les chrétiens en 399. Les païens irrités attaquèrent alors les chrétiens et en tuèrent soixante. Ce massacre affligea vivement saint Augustin; mais il ne se dissimulait pas non plus que les chrétiens avaient eu tort de briser la statue d'Hercule. En effet, les lois défendaient de briser les idoles sans le consentement du propriétaire, et le droit romain, avec son esprit de finesse et de discernement, protégeait les statues des dieux, non plus comme dieux, mais comme propriété mobilière. Aussi saint Augustin, dans la lettre qu'il écrit aux habitans de Suffecte pour leur reprocher leur cruauté, leur promet en même temps de leur rendre leur Hercule, puisqu'ils prétendent que c'était leur propriété. « Nous avons, dit l'évêque chrétien avec une

Israel, nec ex adventitiâ societate in populo Israel, qui tamen hujus sacramenti participes fuerunt; cur non credamus etiam in ceteris hâc atque illâc gentibus, alias, alios, fuisse, quamvis eos commemoratos in eisdem auctoritatibus non legamus? Ita salus religionis hujus, per quam solam veram salus vera veraciterque promittitur, *nulli unquam defuit, qui dignus fuit*, et cui defuit, dignus non fuit. » (Lettre 101, t. II, p. 417.) Et saint Augustin, voulant expliquer ces paroles, dit dans son *Traité de la Prédestination*, chap. x : « Si discutiatur et quæratur undè quisque sit dignus, non desunt qui dicant voluntate humana; nos autem *dicimus gratia vel prædestinatione divina*. » Ainsi, la grace a choisi ses élus avant Jésus-Christ comme elle les choisit après Jésus-Christ, mais toujours par l'intervention de Jésus-Christ. Ainsi, sans la grace, les sacrifices avant Jésus-Christ et les pratiques pieuses après Jésus-Christ ne font pas les élus de Dieu. Dans saint Augustin, la grace précède, domine et explique tout.

ironie pleine d'indignation, nous avons des métaux, de la pierre, des marbres de toute sorte, des sculpteurs en grand nombre, et nous sommes en train de vous faire fabriquer votre dieu : on le taille, on le tourne, on le peint, vous l'aurez bientôt....... Mais nous, qui nous rendra jamais nos frères que vous avez tués (1)? »

Ainsi, dans les campagnes et dans les petites villes, le paganisme luttait avec énergie contre le christianisme. Dans les grandes villes, et à Carthage particulièrement, la lutte était moins vive. Le peuple y faisait un singulier mélange des deux religions : il se rendait à l'église chrétienne, et, en sortant de l'église, il allait sacrifier dans le temple de la grande déesse Céleste (2). Personne surtout ne refusait de s'asseoir aux tables que les citoyens riches faisaient dresser dans les temples après les sacrifices, et où étaient servies les viandes offertes aux dieux. Les évêques chrétiens avaient beau représenter que c'était un sacrilége; on aimait mieux croire qu'il ne s'agissait que d'une invitation à dîner qu'il eût été malhonnête et maladroit de refuser. Aussi, quand le culte païen fut aboli, le peuple de Carthage laissa changer en église, sans murmurer, le temple de la déesse Céleste; mais il garda beaucoup des habitudes du paganisme, celles surtout qui servaient à ses fêtes et plaisirs, car c'est le propre du peuple des grandes villes, qui voit passer beaucoup de choses, d'être à la fois indifférent et curieux, et d'aimer surtout les cérémonies. Les fêtes du paganisme étaient belles, nombreuses et mêlées de repas, les hécatombes solennelles offertes aux dieux par les ambitieux ou les magnifiques de la cité étant des distributions de vivres faites dans les temples, au lieu d'être faites sur la place publique. Ces fêtes étaient aussi mêlées de danses, destinées peut-être dans l'origine à représenter quelque symbole ou quelque allégorie mystérieuse; mais peu à peu l'idée symbolique avait disparu : la danse seule était restée, avec la gaieté et la licence qu'elle entraîne. Grace à ces repas et à ces danses, le peuple aimait donc beaucoup les fêtes païennes, et les évêques, qui le savaient, ne voulurent pas d'abord, en supprimant les idoles, supprimer en même temps les fêtes. Ils les conservèrent en les consacrant à la mémoire des martyrs (3). Aussi bien ç'a toujours été la politique de l'église de ménager les habitudes et même les plaisirs des idolâtres qu'elle voulait convertir (4).

(1) Lettre 50, t. II, p. 173.
(2) Salvien, liv. VIII:
(3) Lettre 29, t. II, p. 76-77.
(4) Grégoire-le-Grand disait dans ses instructions aux missionnaires qu'il envoyait

Comme l'église avait d'abord toléré ces fêtes et qu'elles plaisaient beaucoup au peuple, puisqu'elles lui donnaient en même temps un repas et un spectacle, les évêques eurent beaucoup de peine quand ils voulurent plus tard les abolir. A Hippone, par exemple, le peuple avait coutume de tenir table ouverte dans l'église le jour de l'Ascension. Saint Augustin résolut de faire ses efforts pour l'en dissuader, et il le harangua vivement à ce sujet deux jours d'avance. Le peuple pleura beaucoup, ému par l'éloquence de saint Augustin; mais deux jours après, le matin de la fête, ceux qui avaient le plus pleuré vinrent pour dresser leurs tables dans l'église. Saint Augustin y courut et les harangua de nouveau; le peuple lui répondait qu'à Rome même, dans l'église Saint-Pierre, il y avait des festins, et des festins moins décens que les leurs (1). On contait même qu'une dame romaine, sainte Pauline, étant morte, son mari avait fait dresser en son honneur, dans la basilique de Saint-Pierre, des tables servies pour les pauvres avec grande abondance. Saint Augustin fit de nouveaux efforts d'éloquence, et il réussit à les persuader. Comme il était surtout important d'occuper le peuple pendant cette journée, il l'engagea à revenir à l'église dans l'après-midi; et là, faisant de saintes lectures, qu'il interrompait par d'éloquentes digressions, chantant les psaumes qu'il avait choisis et qui répondaient à son intention, il tenait le peuple attentif et charmé, quand tout à coup les chansons et les cris des donatistes, qui célébraient dans leur église les festins et les débauches accoutumées, retentirent jusqu'au milieu de l'assemblée, et vinrent ébranler les bonnes dispositions de la foule. Alors saint Augustin, reprenant la parole : « Les joies grossières et sacriléges des hérétiques vont rehausser encore, aux yeux de Dieu, la joie sainte et pure de notre réunion : ici le banquet spirituel de la foi chrétienne; là, les appétits gloutons stupidement rassasiés. Quelle distance entre eux et vous, quoique vous entendiez leurs chansons impies! quelle séparation qui durera jusqu'au dernier jour! car c'est d'eux que l'apôtre a dit : « Malheur à ceux qui font un dieu de leur ventre! la nourriture appartient au

dans la Grande-Bretagne : « Ne supprimez pas les festins que font les Bretons dans les sacrifices qu'ils offrent à leurs dieux; transportez-les seulement le jour de la dédicace des églises ou de la fête des saints martyrs, afin que, conservant quelques-unes des joies grossières de l'idolâtrie, ils soient amenés plus aisément à goûter les joies spirituelles de la foi chrétienne. » Lettres de Grégoire-le-Grand, liv. IX, lettre 71.

(1) « De basilicâ beati apostoli Petri quotidianæ vinolentiæ proferebantur exempla. » (Lettre 29, t. II, p. 77.)

ventre, le ventre à la nourriture, et tous deux au néant! » Ces paroles ramenèrent le peuple, et la journée s'acheva à chanter des hymnes au Seigneur.

Je sens bien qu'en racontant ces luttes de saint Augustin contre le paganisme et contre ses pratiques, je m'éloigne un peu du sujet de mes études, car il n'y a rien là qui puisse servir par comparaison à mieux connaître et à mieux comprendre l'Afrique moderne; mais je ne puis résister, je l'avoue, au plaisir de montrer au IVe et au Ve siècle de l'ère chrétienne le mouvement et la vie de ces villes de l'Afrique, oubliées pendant si long-temps et presque ensevelies dans les déserts, ou devenues au bord de la mer des nids de pirates et maudites par l'Europe, qui les avait autrefois bâties et peuplées à son image. En lisant dans saint Augustin le récit de ses entretiens avec le peuple pressé autour de sa chaire, l'idée de la longue solitude d'Hippone et de Carthage se mêle aux images de la vie du Ve siècle, et les rehausse par le contraste. J'ajoute comme dernière excuse que, si ce n'est pas l'Afrique que j'étudie, au moins c'est l'homme, et il me semble même qu'il y a entre l'habitant de Carthage ou d'Hippone au IVe siècle et l'homme de nos jours des traits de ressemblance qu'il est curieux de remarquer. C'est un de ces derniers traits que je veux montrer, en finissant le tableau de la confusion et de l'incertitude des idées religieuses en Afrique au IVe et au Ve siècle.

Nous avons vu en Afrique les incertains représentés par Licent, les philosophes par Maxime et par Longinien; nous n'avons pas vu les superstitieux. La superstition fait partie de l'esprit humain, et elle a sa place dans les sociétés incrédules. Seulement la superstition des incrédules a un caractère tout-à-fait particulier. L'incrédule ne croit à rien de divin, mais il transporte aisément aux hommes la toute-puissance qu'il refuse aux dieux. Il croit volontiers aux astrologues et aux magiciens; mais l'astrologie et la magie sont pour l'incrédule des secrets de la science humaine : les dieux n'y sont pour rien. L'incrédule rit des augures, mais il croit que l'homme, à l'aide de certaines combinaisons de nombres, peut connaître l'avenir. Il rit des dieux qui sont immortels, il raille l'éternelle beauté de Vénus et l'éternelle jeunesse d'Hébé; mais il croit qu'à l'aide de certains secrets de la médecine, l'homme pourra éterniser sa vie. Le propre enfin de la superstition des incrédules, c'est d'ajouter à la puissance de l'homme tout ce qu'elle ôte à la puissance de Dieu. Les temps d'incrédulité sont les temps où abondent les fausses religions, où pullulent les faiseurs de choses mystérieuses et extraordinaires, où

éclatent enfin, sous mille formes, les tentatives de l'homme pour se passer de Dieu ou pour le remplacer. Telle était l'Afrique sous saint Augustin. Carthage avait ses devins, qui lui disaient la bonne aventure; elle avait ses mathématiciens, qui tiraient l'horoscope des gens; et la croyance à la magie était tellement répandue parmi ces hommes qui ne croyaient ni à Jupiter, ni à Jehovah, que, lorsqu'on leur parlait des miracles du Christ, ils ne les niaient pas, mais ils disaient qu'Apollonius de Thyanes et Apulée de Madaure en avaient fait d'aussi grands.

Le grand devin de Carthage au temps de saint Augustin était Albicere. Avait-on perdu quelque chose, on allait voir Albicere, et dès qu'il vous apercevait, il vous disait ce que vous aviez perdu, et où vous le retrouveriez. Albicere savait surtout le compte de l'argent qu'on lui apportait. Un jour, quelqu'un lui envoya de l'argent par un esclave sans le prévenir ni de l'envoi, ni de la somme : l'esclave pensa qu'il pouvait, sans danger, en voler une partie. Dès qu'il entra : « Tu m'apportes de l'argent, lui dit Albicere, et tu en as volé. » L'esclave restitua son larcin, et s'enfuit épouvanté. Un jour, Flaccien, un des principaux citoyens de Carthage et des plus éclairés, qui se moquait fort d'Albicere et de ceux qui le consultaient, allait acheter un domaine, et, rencontrant Albicere, il voulut l'éprouver : Dis-moi ce que je vais faire? lui demanda-t-il, et Albicere lui répondit sans hésiter qu'il allait acheter un domaine, et il lui dit même le nom de ce domaine, quoique ce nom fût très bizarre. « Et moi-même, dit Licent, qui raconte dans les *Académiques* les traits que je viens de citer (1), je vis un de nos amis, qui dit un jour au devin, voulant le tenter : A quoi pensé-je en ce moment? — A un vers de Virgile, dit Albicere. — Notre ami convint que c'était vrai. — Mais quel vers? dit-il; et Albicere, qui était le plus ignorant des hommes, et qui n'avait jamais vu l'école des grammairiens qu'en passant dans la rue, cita le vers, sans se tromper d'un seul mot. » Ces histoires ressemblent trait pour trait aux histoires des magnétiseurs et des magnétisés de nos jours. Ne nous étonnons donc pas de la vogue qu'avait Albicere à Carthage vers l'an 380 de l'ère chrétienne.

Albicere était l'homme merveilleux que la nature avait doué d'un don particulier de pénétration; les mathématiciens étaient des savans : aussi l'esprit de système se mêlait à leurs prédictions. Ils consultaient les astres pour prédire l'avenir; mais ils croyaient aussi que les

(1) *Acad.*, lib. I, p. 133.

astres réglaient la conduite des hommes et maîtrisaient leurs actions. De là un système commode de morale que saint Augustin combat vivement. Le libertin n'en peut mais de ses péchés, il est né sous l'influence de Vénus; le voleur s'excuse sur l'ascendant de l'astre de Mercure, et le sanguinaire sur celui de Mars. C'est le système de la monomanie moderne transporté dans le ciel. « Pensez-vous, dit saint Augustin dans une lettre à Lampade, qui croyait à la science des mathématiciens, pensez-vous qu'un de ces interprètes des astres, quand il quitte ses tablettes d'ivoire pour s'occuper de sa maison et de son ménage, s'abstienne de gronder ou même de battre sa femme s'il l'a surprise, je ne dis pas à jouer trop librement, mais seulement à regarder à la fenêtre avec trop de curiosité? — Ne me battez pas, dirait en vain la pauvre femme, ou plutôt battez Vénus, si vous pouvez, dont l'ascendant me force à agir ainsi. Vaines paroles! les astres sont bons à consulter pour vendre aux riches leurs horoscopes, mais il n'est pas d'ascendant qui puisse empêcher un mari de battre sa femme. »

J'ai montré le singulier état des esprits en Afrique sous saint Augustin, l'incertitude des uns, l'éclectisme des autres, la superstition du grand nombre, et je me suis promis de faire quelques comparaisons entre cet état de choses et les idées de M. le général Duvivier dans son ouvrage intitulé : *Solution de la question d'Algérie*. J'avoue qu'au moment de faire ce parallèle, j'hésite beaucoup. Ce n'est point à Alger, en effet, ce n'est pas dans les rangs de l'armée, que nous rencontrerons Licent, qui s'inspire de son incertitude religieuse encore plus qu'il ne s'en afflige. N'espérons pas non plus retrouver dans l'ouvrage du général Duvivier la raillerie sceptique de Maxime ou l'éclectisme poli de Longinien. De superstition, pas l'ombre; et quant aux mathématiques, quoique M. Duvivier les adore, il les emploie beaucoup mieux assurément que Lampade. Il ne s'agit donc pas ici d'une ressemblance exacte; il s'agit seulement de quelques rapprochemens de sentimens.

M. Duvivier n'est point, en matière de religion, de la race des incertains, des éclectiques, des railleurs ou des superstitieux; il est d'une race plus forte et plus élevée. Il est du nombre des hommes qui veulent une loi ferme et décisive, une loi qui maîtrise et qui fortifie les sentimens de l'homme, une religion enfin; il est du nombre de ceux qui, lorsque la religion s'est affaiblie dans une nation, croient que cet affaiblissement de la foi est un signe de l'affaiblissement général des caractères, et que le peuple qui a perdu son ardeur

ou sa charité religieuse est moins capable qu'il ne l'était naguère de faire de grandes choses; et voilà ce qui l'inquiète pour la France, voilà ce qui lui inspire la triste épigraphe de son livre :

> Atque dies aderit quâ concidat Ilion ingens,
> Et Priamus Priamique ruet plebs armipotentis!

Que la France se fasse en Algérie un asile et une seconde patrie! Qu'elle s'y crée un sanctuaire pour y transporter ses dieux pénates, si jamais sur la terre natale la main de l'étranger devait les profaner! Mais ce sanctuaire, comment le bâtissons-nous? Nous portons en Afrique *le venin de notre néfaste et railleuse indifférence en matière de religion* (1), et, chose remarquable, M. Duvivier compte en même temps sur ce venin pour affaiblir la résistance des mahométans; mais il y compte comme sur une arme de guerre, comme sur un instrument de destruction, et non de création. Notre incrédulité peut, par contagion, nuire aux Arabes; elle ne peut rien créer ni rien fonder pour nous.

« Si nous avions la foi robuste et brûlante des Godefroy et des Bayard, nous formerions des ordres militaires et religieux qui seraient les têtes de colonne et les conducteurs militaires de notre invasion. Si nous avions des hommes hardis, vigoureux, sobres, croyans, comme furent les compagnons de Fernand Cortez, ils se précipiteraient à la conquête et à la civilisation sur la trace de ces ordres religieux. Si nous avions la charité chrétienne, de riches sociétés se formeraient qui donneraient les fonds nécessaires pour transporter les nouveaux croisés. Alors, on peut en être assuré, ceux-ci réussiraient. Certes, ils imposeraient impitoyablement leur croyance aux indigènes; mais ce serait une cause de plus de réussite rapide, car, malgré le progrès des idées, il ne faut pas qu'on s'y trompe, une nation qui veut être puissante doit avoir une discipline sévère, et sa première règle doit être de ne pas admettre de diversité de croyances. »

J'ai fait cette citation pour montrer quelle fermentation d'idées il y a dans le livre de M. Duvivier, et comment toutes ses idées, quelque détour qu'elles fassent, aboutissent toujours à la religion. Cependant, comme beaucoup d'hommes de notre temps, M. Duvivier, en fait de religion, sait mieux ce qu'il regrette que ce qu'il veut,

(1) *Solution de la question d'Algérie*, page 44.

et je serais fort embarrassé de tirer de son livre une conclusion précise et nette. Qu'il me soit permis pourtant d'exprimer rapidement l'idée que je me fais de ses pensées et de ses sentimens, et je dirais même volontiers de son caractère.

J'ai toujours pensé que la guerre d'Afrique, en rapprochant l'un de l'autre l'esprit de l'Occident et l'esprit de l'Orient, aurait sur les hommes de notre temps qui prendraient part à cette guerre une influence particulière. L'esprit oriental est grave, calme et persévérant. Les imaginations en Orient sont vives et mobiles; mais les caractères formés d'habitudes immémoriales y sont fermes et stables. Les qualités de l'esprit oriental étant précisément le contraire des défauts de l'esprit occidental, et surtout de l'esprit français, son voisinage et ses inspirations doivent nous servir. Pendant quelque temps encore, les deux génies opposés se choqueront plutôt qu'ils ne se toucheront; mais les chocs même amènent et hâtent le mélange des choses. Peu à peu les deux esprits s'initieront l'un à l'autre.

Cette initiation a pour cause principale la nécessité; toutefois, beaucoup de causes secondaires y concourent. De ces causes secondaires, je n'en mentionnerai que deux, l'une qui nous concerne tous en général, et l'autre qui concerne quelques hommes de notre siècle, et en particulier M. le général Duvivier.

La première cause est ce que j'appellerais volontiers le désenchantement de notre orgueil. Depuis le milieu du XVIIIe siècle jusque vers 1814, l'esprit français croyait sincèrement à son infaillibilité; il avait foi en lui-même. Nous ne doutions pas de l'efficacité de nos principes de morale et de politique pour faire le bonheur des nations. Sous l'empire même, enivrés par nos succès, nous nous sommes crus un instant infaillibles et invincibles. Nos malheurs militaires et nos désappointemens politiques nous ont corrigés. Nous nous sommes peu à peu persuadé que, pas plus que les autres siècles, pas plus que les autres peuples, nous n'avions trouvé la pierre philosophale. Cette défiance de nous-mêmes est un premier acheminement à l'estime et à l'imitation d'autrui. Comme beaucoup d'entre nous se sentent faibles et incertains, et qu'ils souffrent de leur incertitude, la fermeté et le calme du génie oriental doivent avoir sur nous plus de prise que jamais.

Aux hommes incertains, ajoutez les hommes qui aiment l'ordre et le commandement, comme le général Duvivier, et qui ne l'aiment pas par vanité et par gloriole, mais pour faire et pour créer quelque

chose (1). Ces hommes-là sentent combien la foi était un admirable principe d'action; ils le sentent par réflexion, par souvenir, et ils le sentent aussi parce qu'ils en voient les effets chez les Arabes. N'oublions pas non plus, parmi les influences de l'esprit oriental, ces inspirations secrètes qui viennent du climat et des habitans. Quand le général Duvivier était à Gelma, il était sans cesse mêlé aux Arabes, tantôt faisant de la politique avec eux ou contre eux, excitant les rivalités des tribus et les empêchant ainsi de se réunir contre nous; tantôt, au mois de décembre 1837, « lorsqu'il est mécontent de n'avoir pas été placé aux lieux où l'on combattait, et qu'il s'astreint à ne rien faire pour n'être pas traité de *faiseur,* » étudiant le pays et questionnant les indigènes, afin de dresser la carte de cette contrée. Ainsi, soit dans ses jours d'activité militaire, soit dans ses heures de repos et de mécontentement, il s'occupait sans cesse du pays et de ses habitans. A travers les soins de la guerre et les études géographiques, les mœurs, les idées, les sentimens des Arabes l'attiraient par la curiosité et donnaient à cet esprit actif et hardi un perpétuel sujet de réflexions. Ce génie oriental si peu bruyant, si peu bavard, si peu discuteur, si peu sceptique, si peu matérialiste enfin, quoique ce soit la renommée de l'Orient d'aimer le luxe et les plaisirs, cet esprit devait plaire au général Duvivier, ne fût-ce que par le contraste. Aussi, ne cache-t-il pas à cet égard sa préférence dès qu'on le pousse un peu. « La civilisation qu'on prêche aux Arabes, dit-il quelque part, ne leur donnerait qu'un bonheur social moindre encore que celui qu'ils trouveraient sous la domination générale et organisatrice de l'intelligent et religieux Abd-el-Kader. »

L'organisation par la religion, voilà, si je ne me trompe, l'idée dominante du général Duvivier, et ceci m'amène à indiquer la seconde d'entre les causes particulières de l'union de l'esprit occidental avec l'esprit oriental. Cette cause ne concerne qu'une partie des hommes de notre temps; mais ce n'est pas la partie la moins distinguée. Cette cause est, selon moi, l'influence de l'École Polytechnique. Cela peut sembler un paradoxe; aussi je me hâte d'expliquer ma pensée.

Voilà près de cinquante ans que dure l'École Polytechnique. Pen-

(1) « *On m'avait déclaré un faiseur,* » dit avec humeur le général Duvivier dans la préface de sa *Topographie de Gelma.* — Je ne suis point militaire, mais il me semble que ceux qui faisaient ce reproche au général Duvivier poussaient bien loin la religion de la consigne, dont le principe est d'agir sans penser. En Algérie surtout, je ne conçois guère que les officiers chargés d'un commandement ne soient pas quelque peu *faiseurs,* et je souhaite qu'ils le soient.

dant ces cinquante ans, elle a créé plus que des ingénieurs habiles, plus que des artilleurs expérimentés, plus que des savans; elle a créé un esprit dont sont imprégnés, selon la nature de leur intelligence, tous les hommes qui sont sortis de cette école. Quelle que soit la différence des temps, les diverses générations de l'École Polytechnique ont toutes un caractère particulier qui leur est commun. Elles ont une parenté d'intelligence qui se distingue entre toutes les autres. Il n'est personne, si l'œil de son esprit est tant soit peu exercé, qui ne reconnaisse, au bout d'une demi-heure de conversation, que son interlocuteur est un ancien élève de l'École Polytechnique. Il y a un accent qui l'accuse.

Quel est l'esprit de l'École Polytechnique, et comment cet esprit peut-il s'accorder avec l'esprit religieux de l'Orient? Quelques exemples expliqueront cela mieux que beaucoup de raisonnemens. On sait que, dans les essais de religions nouvelles tentés de nos jours, les disciples les plus fidèles et les plus distingués de ces cultes nouveaux sortaient de l'École Polytechnique. Assurément, les fondateurs de l'école ne pensaient guère qu'il dût jamais en être ainsi. Ils auraient plus volontiers prédit l'indifférence des élèves de l'École que leur goût et leur besoin d'avoir une religion; mais l'esprit de l'homme a des tours et des détours imprévus. Vous l'appliquez aux sciences les plus positives, aux travaux les plus techniques, et vous croyez qu'enfermé dans le cercle des réalités matérielles, il ne sera jamais tenté du spiritualisme : prenez garde! voici qu'il vous échappe du côté où vous le croyiez le mieux gardé, et qu'il court du premier bond à cette idée de Dieu dont l'homme ne peut supporter tranquillement ni l'absence ni la présence, à cette grande énigme qu'il ne peut jamais résoudre, et qu'il ne veut jamais abandonner, si bien que l'humanité semble passer sa vie à fuir cette idée quand elle l'a trouvée, et à la rechercher quand elle l'a perdue.

Le goût de la religion est entré dans l'esprit de l'École Polytechnique d'une manière analogue aux penchans et aux habitudes de cet esprit. L'esprit polytechnique, habitué à voir le concert et l'harmonie merveilleuse des forces de la nature matérielle, a vu avec répugnance le désordre et la confusion des forces de la nature morale; il a vu en même temps que la religion savait seule mettre un peu d'ordre et de beauté dans ce chaos. De là son admiration et son goût de religion. M. Duvivier dit d'Abd-el-Kader que c'est un grand organisateur, et par conséquent un organisateur religieux. Ces paroles semblent indiquer la marche que l'esprit polytechnique a suivie pour revenir à

Dieu, et ce qui me confirme encore dans cette idée, c'est que, dans les essais de cultes nouveaux qu'a faits ou qu'a favorisés l'esprit polytechnique, les inventeurs ont toujours cherché un moyen d'organisation sociale plutôt qu'une religion. Je dirais même volontiers que c'est par là que ces essais ont péri. Il était trop visible que dans ces religions nouvelles tout était fait de main d'homme. La divinité et la foi manquaient partout, quoique partout proclamées comme nécessaires. On sentait trop que les fondateurs s'étant donné pour problème d'organiser la société, et ayant trouvé que la religion seule pouvait résoudre le problème, ils avaient fait une religion pour satisfaire aux lois de la logique. Ajoutons même que, parmi les réformateurs, ceux qui ont continué à faire, sinon une église, du moins une école, sont ceux qui, plus fidèles que les autres à l'esprit primitif de l'École Polytechnique, cherchent dans la science seule, et non dans la religion, le secret de l'organisation sociale.

En France, l'esprit de l'École Polytechnique avait beaucoup à faire pour revenir à Dieu. Nos habitudes, nos mœurs, nos idées, notre civilisation tout entière, éloignent plutôt qu'elles ne rapprochent l'idée de Dieu. En Orient, c'est le contraire; tout parle de religion. On peut, en Europe, chercher le secret de l'organisation sociale ailleurs que dans la religion : l'homme, en Europe, offre tant de prises! En Orient et chez les Arabes, la vie de l'homme est si simple, qu'il n'y a que la religion qui ait prise sur lui. Nous dépendons de nos maisons, de nos meubles, de nos plaisirs, de nos sociétés, de tout ce que le corps a créé pour son aisance. Chez les Arabes, au contraire, le corps est réduit au strict nécessaire : c'est l'ame qui se donne carrière par l'enthousiasme religieux. Ces différences entre l'état social de l'Europe et l'état social de l'Algérie font que personne ne peut songer à y créer quelque chose avec les brillans oripeaux seulement de notre civilisation. Aussi, parmi les hommes éclairés, les uns songent à créer quelque chose à l'aide de la discipline militaire : ils ont foi en l'armée, non-seulement pour conquérir, mais pour coloniser et gouverner le pays. Cette confiance est juste; nous attendons aussi beaucoup de l'armée, car l'armée est le seul corps social qui soit encore capable d'action, parce qu'il est le seul qui croie encore à la légitimité de sa hiérarchie, et qui se fasse de l'obéissance un devoir et un honneur plutôt qu'une nécessité. Cependant, au ressort de la discipline militaire, d'autres personnes, et le général Duvivier est du nombre, ajoutent ou voudraient ajouter le ressort plus actif encore de l'enthousiasme religieux. La discipline donne l'ordre, mais la foi

donne la vie. De là les regrets et l'admiration du général Duvivier pour les ordres religieux. Ils avaient en même temps la discipline et la foi; ils étaient vraiment organisés. On sent, en lisant l'ouvrage de M. Duvivier, curieux mélange de discussions techniques et de réflexions élevées, on sent que, dans les loisirs de son commandement, en face du désert et des Arabes, inspiré par le climat et par l'histoire, il a souvent rêvé aux grandes choses que pourrait faire sur cette terre d'Afrique un homme d'un esprit audacieux et ferme qui commanderait à des soldats disciplinés comme les nôtres et enthousiasmés comme les Arabes. Cet homme remuerait le monde, et il serait plus grand que Godefroy de Bouillon et que Fernand Cortez, car il aurait en même temps la science et la foi. C'est ainsi, en effet, que l'esprit polytechnique conçoit les héros, les faisant savans d'abord, inspirés ensuite, et combinant, si je puis ainsi dire, dans la grandeur du prophète et du législateur qu'il attend, la vérité de la science et la puissance de la foi. Le nouveau messie saura les mathématiques comme un élève de l'École; mais, de plus, il sera inspiré par Dieu; et, en cherchant à expliquer ce caractère du nouveau messie, je me souviens involontairement du personnage que Napoléon semblait vouloir jouer en Égypte, où il se donnait volontiers pour inspiré aux mahométans, et signait pour la France : Bonaparte, membre de l'Institut.

Les réflexions que je viens de faire sur l'ouvrage de M. le général Duvivier ne touchent qu'à quelques-unes des idées de ce livre; elles laissent de côté tout ce qui concerne la colonisation de l'Algérie qui est l'objet principal du livre. Mais ces idées sont curieuses, parce qu'elles sont en Afrique le premier symptôme d'une préoccupation religieuse qu'on s'attendait peu à rencontrer dans les camps, et parce qu'elles se ressentent à la fois des idées de notre temps et des inspirations particulières de l'Afrique : non que je veuille dire que nos officiers vont prendre en Afrique le goût de la théologie et devenir des controversistes. Je crois seulement que le voisinage du mahométisme, la nécessité de l'étudier pour comprendre les mœurs et les sentimens des Arabes, l'esprit de prosélytisme chrétien excité par la présence des adversaires du christianisme, la carrière immense ouverte au zèle de nos prêtres, je crois que mille causes diverses doivent remuer en Algérie l'esprit religieux. La guerre et la colonisation auront encore long-temps le premier rang en Afrique, mais la religion y aura aussi sa part. C'est là le seul enseignement que je veuille tirer aujourd'hui du livre de M. Duvivier.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LES ARTS

EN ANGLETERRE.

Horace Walpole, dans ses *Anecdotes de peinture,* s'attache à prouver l'antiquité de cet art en Angleterre. L'école anglaise proprement dite ne date cependant que du milieu du dernier siècle. Sans doute, de temps immémorial, les Anglais eurent des peintres et des statuaires nationaux, ou venus du dehors pour la plupart, et voués tous à l'imitation des artistes en vogue de l'Italie, de la Hollande, et même de la France. Nulle trace chez eux de cette originalité qui constitue une école. Ce n'est réellement que de 1740 à 1760 que l'Angleterre vit naître un art indigène. Quelques années plus tard, George III prêta l'appui de son assentiment royal au projet d'association que les artistes de Londres lui avaient présenté, et autorisa l'exhibition publique de leurs œuvres. A partir de ce moment, l'émulation se développa, les gens de talent se multiplièrent et formèrent une école nationale suffisamment caractérisée. Reynolds, Hogarth, Wilson, West et le paysagiste Gainsborough se placent successivement à sa tête, et donnent à l'art ce mouvement original, incomplet encore sous certains rapports, mais vif et énergique, qui caractérise les pro-

ductions de la plupart de ces artistes, mouvement que Flaxman et Chantrey dans leur genre, Lawrence, Wilkie, Martin et Turner dans le leur, ont continué jusqu'à nos jours.

Sir Joshua Reynolds, qui présida le premier la nouvelle académie de peinture anglaise, et qui fut fait chevalier à cette occasion, peut être considéré, sinon comme le fondateur, du moins comme l'un des chefs les plus éminens de cette école nationale. Les peintures dont il décora le château de lord Egremont, à Petworth, sont dans leur genre le monument le plus considérable qu'aucun artiste de l'Angleterre ait produit, et sont de beaucoup supérieures aux prétendus chefs-d'œuvre dont John Thornhill a décoré les plafonds du château de Blenheim. Ce sont les *loges* et la *chapelle Sixtine* de la peinture anglaise. Le plus renommé des vingt tableaux de lord Egremont, le chef-d'œuvre de Reynolds, c'est sa grande composition de *la Mort du cardinal de Beaufort;* cependant, abstraction faite de ses dimensions, ce tableau participe plutôt du genre anecdotique que du genre historique. *La Mort du cardinal de Beaufort* et la *Strawberry-girl, la Jeune fille à la fraise,* sont les seuls morceaux où sir Joshua Reynolds se soit montré aimable et puissant coloriste. Il y a surtout dans la tête de la jeune fille pensive de ce dernier tableau de ces tons dorés, de ces demi-teintes suaves d'une admirable transparence, qui rappellent à la fois l'école vénitienne et l'école flamande, mais plus particulièrement l'école vénitienne, dont Reynolds, comme la plupart des peintres anglais, avait fait une étude consommée. Sir Joshua Reynolds a frayé la route à sir Thomas Lawrence, son élève. Il est, et bien involontairement, le promoteur de la méthode *heurtée* et négligée, dite *à la Rubens,* que les artistes de l'Angleterre affectent surtout aujourd'hui.

Benjamin West succéda à Reynolds dans la direction de cette Académie de peinture de Londres, dont l'influence sur l'école anglaise a été, sinon fâcheuse, du moins nulle (1). Il est difficile de réunir au même point qu'il l'a fait dans la plupart de ses tableaux la simplicité et l'affectation, la négligence et la recherche. Tout chez

(1) L'Académie royale, fondée pour l'encouragement de l'art, a vu la plupart des peintres et des sculpteurs contemporains de quelque talent échapper à son influence et se former en dehors de sa direction. Sir Thomas Lawrence ne put être admis dans ses écoles lorsqu'il passa l'examen de rigueur; le docteur Monro dirigea les études de Turner; l'Académie ne compte au nombre de ses élèves ni Martin, ni Danby, ni Stanfield, ni Bonington. Les sculpteurs Flaxman, Chantrey et Gibson furent également étrangers à ses leçons : Flaxman étudia sous son père, Chantrey

lui est légèrement outré, même la naïveté et le naturel. Benjamin West est un peintre de la force de Battoni, de Rottari, d'Angelica Kaufmann, et de tant d'autres artistes si prônés vers la fin du dernier siècle. On reconnaît facilement ses tableaux à la longueur disproportionnée des figures, surtout dans les sujets graves et religieux. West a été plus heureux dans ses marines et ses tableaux de batailles. Le *Combat de la Hogue* et la *Mort de Wolff* sont, dans ce genre, des œuvres d'un véritable mérite; la *Mort de Nelson* leur est bien inférieure. Ajoutons néanmoins que les gravures de ces tableaux sont de beaucoup préférables aux originaux. Ces tableaux, qui font partie de la collection de lord Westminster, ont rendu West populaire, même chez les Français; ils prouvent que, si cet artiste se fût spécialement adonné à la peinture anecdotique et aux tableaux de marine et de bataille, il y eût excellé. *Le Christ guérissant le paralytique*, qui fut payé par les fondateurs de la galerie nationale la somme énorme de trois mille livres sterling, et *la Cène* donnent la mesure la plus complète de West comme peintre religieux. C'est un talent du troisième ordre.

Si Hogarth avait su peindre, nous l'aurions placé en tête des fondateurs de l'école anglaise, mais ses tableaux sont d'un coloris gris et plâtreux on ne peut plus déplaisant, sa touche a quelque chose de baveux et d'indécis qui repousse. Ses compositions, comme les marines de West, ont donc besoin d'être traduites par la gravure. Hogarth, en effet, n'a de valeur que par la pensée, toujours philosophique, ingénieuse et puissante. Nul n'a pénétré aussi profondément que lui dans les entrailles d'un sujet, et n'a su tirer un plus admirable parti des contrastes. Un détail insignifiant, un vulgaire accessoire, lui suffisaient souvent pour établir une moralité profonde. Par exemple, dans le *Mariage du fils de famille ruiné avec une vieille femme riche*, la large félure qui traverse la pierre où les commandemens de l'église sont inscrits, et qui partage en deux celui qui prescrit la fidélité aux époux, fait peut-être mieux comprendre quelles doivent être les conséquences d'une semblable union, que l'air quelque peu moqueur avec lequel le fiancé passe l'anneau au doigt

commença par être sculpteur en bois à Sheffield, et Gibson décorait des proues de vaisseaux à Liverpool. On reproche à l'Académie royale de Londres un esprit d'exclusion et de jalousie qui réduit le rôle de cette institution à celui d'une coterie. Si l'on en croyait ses détracteurs, son influence se serait bornée à étendre le cercle d'une respectable médiocrité. Voyez dans Bulwer (*l'Angleterre et les Anglais*) le caractère de son Gloss Crimson, membre de l'Académie royale.

de sa prétendue décrépite. Hogarth veut-il, dans ce même tableau, railler en passant l'égoïsme et le peu de charité des assistans, il couvre le tronc des pauvres d'une toile d'araignée poudreuse et intacte. Sa *Maison des Fous* n'a sans doute ni la terrible énergie, ni l'aspect de sauvage désolation du tableau de l'Allemand Kaulbach, mais la composition du peintre anglais se fait remarquer par des nuances d'une délicatesse plus intime et d'une vérité plus frappante. Kaulbach n'eût jamais imaginé le regard du fou mélancolique, ni l'attitude des deux femmes folles, l'une par amour, l'autre par coquetterie.

Hogarth excellait également dans la satire burlesque, il lui conservait, comme dans ses autres compositions familières, cette intention de moralité qui manque trop souvent au genre. C'est ainsi que, dans son tableau des *Comédiens ambulans*, il ne s'est pas attaché seulement à rendre le côté plaisant du sujet; il a voulu montrer aussi tout ce que la gaieté apparente et le luxe d'emprunt des comédiens cachaient de misère et de pauvreté réelle. La troupe est rassemblée dans une mauvaise grange. Non loin de la déesse de la nuit, représentée par une négresse faisant des reprises aux bas troués de Junon, qui trône dans une brouette, Flore, placée devant un miroir cassé, lisse sa chevelure avec un morceau de suif. Apollon se sert du bout de son arc pour décrocher de mauvaises chaussettes qui sèchent sur un nuage de carton, et qu'un amour ailé, grimpé sur une échelle, n'a pu atteindre. Dans un coin du tableau, l'aigle de Jupiter donne de la bouillie à son enfant, qui, à l'aspect de l'étrange costume de sa mère nourrice, est saisi de terreur et pousse des cris effroyables. Le poêlon à la bouillie est placé sur une couronne, près d'un vase de nuit, entre la mitre d'un pape et des chandelles fichées dans un morceau de glaise. Il faudrait des volumes pour analyser l'œuvre variée de ce moraliste si profond et si amusant. Quel malheur que ce singulier génie ait négligé la partie technique de son art, et n'ait pas su peindre comme un Teniers, un Terburg ou un Van-Ostade! Nos plaisirs eussent été doublés.

Beaucoup de critiques, même chez les Anglais, montrent pour Flaxman un dédain que nous avons peine à comprendre. Ils affectent de ne voir en lui que le dessinateur des poteries de Wedgewood, et, comme statuaire, ils rabaissent son talent au second ordre : son plus grand mérite, disent-ils, est d'avoir précédé Canova. Ce mérite est rare sans doute, mais Flaxman, que Canova appréciait à sa juste valeur, tout en l'étouffant sous sa gloire et sa popularité, Flaxman a possédé certaines qualités qui manquèrent au statuaire italien. Il

comprit plus parfaitement l'antique, et appliqua, avec une aisance infinie, le style le plus grand et le plus fier aux compositions les plus restreintes. Ses magnifiques esquisses affectent toutes le bas-relief. C'est le modèle le plus parfait de la composition plastique. Dans l'occasion, l'expression tragique ne lui fit pas non plus défaut. Flaxman est à la fois l'André Chénier et l'Alfieri de la statuaire.

Le génie véritable a de tous temps été bien rare. C'est à tort que de nos jours la critique s'évertue à fouiller dans les ténèbres du passé pour en tirer quelques célébrités déchues et replacer fastueusement sur le piédestal d'où le temps les a précipités des simulacres oubliés. Ses efforts arrivent tout au plus à redonner à de prétendus immortels quelques heures d'une vie factice. Une notice ingénieuse et savante, un paradoxe, quelque brillant qu'il soit, ne feront jamais qu'un homme ordinaire soit un grand homme. Le génie vit par lui-même et non par le bruit qu'on peut faire autour de lui. La médiocrité seule a besoin de ces coups de galvanisme pour se grandir et surprendre un moment l'admiration de la foule. Nous réduirons donc de beaucoup la liste de peintres illustres dont Allan Cunningham (1), le Vasari de l'Angleterre, et Horace Walpole (2), le chroniqueur ingénieux des arts, ont fait honneur à leur pays. Si nous ajoutons en effet quelques noms à ceux qui précèdent, nous n'aurons oublié aucun de ces peintres *éminens* de l'Angleterre dont les biographies remplissent, avec celles de beaucoup d'autres peintres d'un mérite fort douteux, les cinq volumes d'Allan Cunningham.

Cet historien de l'école anglaise remonte, sans doute, un peu haut dans ses investigations du passé. Ainsi il prétend que, lorsque César débarqua sur les côtes de la Grande-Bretagne, il y trouva les arts en honneur et familiers à ses habitans. Il est vrai que, sans entrer dans aucun détail sur ces époques primitives de l'art, Allan Cunningham passe fort brusquement de l'époque de César à celle de Hogarth, citant seulement, dans l'intervalle, quelques noms qui appartiennent plutôt encore à l'Allemagne et à la Hollande qu'à l'Angleterre, Holbein et Van-Dyck par exemple. A ces inexactitudes près, l'ouvrage de Cunningham est intéressant, mais seulement comme recueil de biographies. L'analyse qu'il fait des compositions de ses *illustres* compatriotes est toujours un peu vague, et l'horizon de sa critique est

(1) *The Lives of the most eminent British painters and sculptors, by Allan Cunningham.*

(2) *Anecdotes de Peinture.*

fort borné. Allan Cunningham traite de l'art isolément, négligeant l'étude des époques où il a fleuri et des circonstances qui peuvent avoir aidé à ses développemens. Il ne paraît pas avoir compris qu'un grand peintre doit être autre chose qu'un ouvrier habile; qu'il doit être en quelque sorte le miroir moral de son époque, l'interprète éloquent de la pensée religieuse, philosophique ou même politique de la génération contemporaine.

Parmi les artistes dont Allan Cunningham cite les noms avec complaisance, il en est un qui, vers la fin du dernier siècle (1741-1806), a joui en Angleterre d'une singulière popularité, et dont aujourd'hui, à la vue de ses compositions, toutes colossales qu'elles soient, on a peine à s'expliquer le succès. C'est du peintre d'histoire Barry que nous voulons parler. Barry a décoré de grandes peintures le local de la Société d'encouragement des Beaux-Arts à Londres. L'espace couvert par ses compositions ne comprend pas moins de cent quatorze pieds de long sur douze de haut. Barry, dans ses compositions, s'est proposé de mettre en action, au moyen d'épisodes allégoriques, les théories des philosophes qui subordonnent le bonheur de l'individu, et, par suite, la prospérité nationale, au développement le plus complet de ses facultés morales. Dans ce but, il a divisé en six compartimens le grand espace qu'il avait à couvrir, et il a rempli chacun de ces compartimens des sujets qu'il a jugé les plus propres à bien exprimer son idée. Ainsi, dans un premier tableau, il a représenté l'homme dans l'état de nature, en proie à toutes les misères et à toutes les nécessités de la vie, invité par Orphée à jouir des bienfaits de l'état de société. Dans le second, l'homme, déjà policé, offre un sacrifice à Cérès et à Bacchus. Dans le troisième, l'artiste nous fait assister aux jeux olympiques. Dans le quatrième, il déroule à nos yeux le triomphe de la navigation, figurée nécessairement par la nymphe de la Tamise. Dans le cinquième, la société des arts distribue ses encouragemens. Dans le sixième enfin, nous sommes transportés aux champs élyséens, où les dernières et les plus magnifiques récompenses sont accordées à l'homme qui s'est illustré par son talent. Le poème de Barry est, on le voit, presque tout mythologique. L'exécution ne sauve pas ce que ces allégories ont de vulgaire et de rebattu. L'artiste anglais semble avoir négligé de propos délibéré toute étude sérieuse de l'art antique; sous ce rapport, il est fort inférieur à nos peintres mythologiques du commencement du siècle, à David et à ses disciples; eux du moins avaient soulevé un coin du voile.

Comme chez les artistes de l'école française du XVIII[e] siècle, artistes si singulièrement exaltés par Diderot, qui prêtait à leurs fades conceptions l'éclat de sa brillante imagination, les demi-dieux et les héros de Barry sont tout-à-fait de fantaisie, souvent même tout-à-fait anglais. Ses prétendus sauvages ont ramé sur la Tamise ou boxé dans le Strand, ses blonds coureurs ont chevauché à Hay-Market et à Epsom, et ses déesses à la taille svelte, aux yeux bleus et au long col, sont les sœurs puinées d'Édith au col de cigne. A part quelques attributs et quelques ajustemens d'une vérité plus ou moins contestable, l'intelligence de l'art grec et de l'antique paraît tout-à-fait manquer à l'auteur de ces vastes machines, où tout semble composé ou exécuté de convention, d'après des modèles choisis au hasard dans le monde où il vivait. La science et l'éclat du coloris, l'adresse de l'exécution, ne rachètent pas ce que l'ensemble a d'incomplet et de faux. La fougue splendide d'un Rubens, l'éblouissante richesse d'un Paul Véronèse, peuvent seules rendre tolérables ces anachronismes et cette absence d'études. M. Barry est loin de rappeler Rubens ou Paul Véronèse; il paraît tout aussi étranger à l'abstraction et à la rigueur allemandes; son œuvre, en un mot, nous semble inspirée par cette vague et confuse imitation de l'antiquité que les Cignani et les Batoni importèrent du théâtre dans leurs ateliers et qui signale la décadence de l'école italienne.

Il y aurait une curieuse comparaison à établir entre ces peintures de Barry et la grande composition dont M. Paul Delaroche a décoré naguère l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts. Mettant à part tout vain amour-propre national, nous devrons toutefois reconnaître que la comparaison serait tout à l'avantage de l'artiste français. La clarté, l'élégance, la convenance et la précision, ces qualités de l'école française, se rencontrent à un degré éminent dans le tableau de M. Delaroche, représentant assez fidèle du génie de cette école sous ses faces les plus populaires. M. Barry n'a pas même ce genre de mérite. L'école anglaise de son temps était vouée à l'imitation et manquait d'un caractère qui lui fût propre. Les peintures de M. Barry se ressentent de ces tendances indécises; elles n'ont ni originalité ni accent. La distinction, qui ne remplace pas le génie, mais qui du moins classe une œuvre, la distinction, qui plus encore qu'une contestable originalité a placé si haut l'école allemande contemporaine, ne relève pas chez lui, comme chez tels peintres de Munich ou de Dusseldorf, l'impropriété des types, la fadeur des allégories, l'obscurité des symboles.

N'ayant pour mobile ni la tradition religieuse, brusquement interrompue par la réforme, ni l'exaltation métaphysique, inconnue à la nation anglaise, tout autrement positive que la nation allemande, l'art, en Angleterre, a dû surtout sacrifier à la fantaisie et au caprice. Les peintres anglais se sont, en effet, attachés à reproduire soit les chants des poètes, épopées antiques, drames ou ballades modernes, soit les épisodes de la vie réelle, soit même, à défaut d'autres inspirations, les scènes de la nature inanimée dans leur majestueuse magnificence ou dans leur simplicité native. Abstraction faite de l'idée religieuse commune à tous les peuples de l'Italie, l'art anglais a donc une analogie des plus marquées avec l'art vénitien. Il a dû préférer l'éclat du coloris à la pureté de la forme. Il s'est également soumis aux influences voisines de l'école hollandaise. Avant tout, il a donc été imitateur. Titien, Rubens et Rembrandt sont les trois grands guides de l'école anglaise contemporaine. Les artistes anglais n'ont pu, comme ceux de l'Italie, couvrir d'images consacrées les murs des saints édifices et jeter tour à tour dans l'ame des peuples l'adoration ou la terreur. Ils n'ont point tenté, comme en Allemagne, de reproduire et de populariser des symboles. Nul rival de Schwanthaler n'a songé, sur les bords de la Tamise, à traduire dans des frises théogoniques les systèmes de panthéisme d'un Schelling. L'histoire du moyen-âge, mais surtout l'histoire anecdotique, Shakspeare, les poètes contemporains et le spectacle de la nature ont particulièrement inspiré les peintres de la Grande-Bretagne. Sous ce rapport, l'école anglaise s'en est encore tenue à l'imitation.

Des deux modes d'imitation que l'art peut se proposer, l'imitation précise ou prosaïque, et l'imitation large et poétique, les artistes anglais ont de préférence adopté le dernier. Ceux qui se sont occupés de théorie, comme Reynolds, Hogarth, Westmacott et Howard, se sont accordés, il est vrai, pour recommander l'imitation de l'antique et prêcher les pures doctrines classiques; mais, quand il s'est agi de produire, les docteurs semblent avoir complètement mis en oubli leurs préceptes rigoureux, et n'ont souvent écouté que les caprices de l'imagination la plus fantasque. En peinture, il faut, à l'aide de moyens en apparence fort bornés, non-seulement faire saillir les corps d'une surface plane et donner à chaque objet les dimensions voulues ou *la forme;* il faut encore lui donner la vie, c'est-à-dire la couleur, l'expression et le mouvement. Les artistes anglais n'ont envisagé l'art que sous ce seul et dernier point de vue, et le mépris de quelques-uns, parfois des plus renommés, pour la forme, est sou-

vent porté si loin, qu'ils s'attachent à reproduire, à exagérer même le mouvement et la vie de leurs personnages, à faire parler leurs yeux, penser leurs fronts, palpiter leurs poitrines, tout en oubliant de donner à leurs membres les proportions de la nature. Par suite d'un laisser-aller analogue, vous les voyez brillamment *toucher* un objet accessoire, forçant le relief de certaines parties, laissant toutes les autres dans le vague et souvent à peine indiquées, ne donnant au cercle qu'un seul arc et un seul rayon, et que deux dimensions au solide.

Cette tendance à l'imitation et ce mépris si prononcé pour la forme et la précision ont condamné l'école anglaise à n'occuper qu'un rang secondaire, quel que soit d'ailleurs le mérite des hommes dont elle s'enorgueillit. Si la couleur attire, si l'action attache, la pureté du dessin et la beauté de la forme peuvent seules prétendre à un succès durable; or, depuis quarante ans, que de peintres ont été tour à tour prônés et oubliés par la foule! Le patronage des gens riches, à défaut de celui de l'état, les secondait, l'opinion les exaltait; la plupart ne manquaient ni de puissance d'imagination ni d'originalité, et cependant ils n'ont pu atteindre au premier rang, s'y établir et fixer les sympathies du public. Ce qui leur a manqué, c'est une direction plus rigoureuse au début, c'est la science du dessin, qui ne s'acquiert qu'à force d'observations et d'études, c'est la conscience, c'est la sévérité envers soi-même, ce sont enfin des juges moins distraits ou moins indulgens que ne le sont d'ordinaire les critiques anglais.

Hogarth expliquait d'une autre façon l'infériorité des artistes ses devanciers et ses contemporains : il prétendait que, si les Anglais n'avaient pas mieux réussi en peinture, c'était à leur bon sens qu'il fallait attribuer ce peu de succès. Sir Thomas Lawrence s'égayait fort de cette gasconnade de Hogarth, rapportée par Horace Walpole, et nous l'avons entendu discuter d'une manière très piquante le plus ou moins de vérité de cette tranchante assertion. Il avouait franchement que cet abus du bon sens ne lui paraissait pas avoir laissé de traces bien profondes dans les œuvres de l'école anglaise. Nous l'avions cru sur parole; depuis, nous avons pu voir, et nous dirons hautement qu'aucun des tableaux de cette école ne nous a paru pécher par excès de bon sens. L'exagération et la bizarrerie prétentieuse nous semblent au contraire les défauts les plus saillans des peintres anglais. Hogarth lui-même, quand il a voulu sortir de ses compositions familières, donne dans certains travers bien différens de

ceux qui proviennent de cette médiocrité raisonnable qui accompagne l'excès de bon sens. Les peintres postérieurs à Hogarth, ceux même qui, vers le commencement du siècle, relevèrent l'école anglaise d'une décadence prématurée, et qui plus tard, de 1815 à 1830, illustrèrent une époque que les Anglais proclament la grande période de l'art anglais, pèchent surtout par l'absence de ce bon sens si funeste. MM. Wilkie, Martin, Bonington, Fielding, Turner et Lawrence lui-même, parmi les peintres; MM. Chantrey, Gibson et Westmacott, parmi les statuaires, ont laissé des ouvrages qui vivront; la plupart ont fait preuve de talent extraordinaire et quelquefois de génie: pourrait-on néanmoins citer parmi ces artistes un de ces hommes vraiment complets, un rival des grands peintres qui ont illustré l'Italie ou la France? Non sans doute, et ce qui a manqué à chacun d'eux, n'est-ce pas surtout cette sage entente de la composition, cette persévérance et cette rigueur dans la recherche de la forme, cette modération dans les moyens, cette profondeur et cette clarté d'interprétation, qui distinguent les artistes supérieurs des grandes écoles, et qui ne sont après tout qu'une heureuse application du bon sens à l'art?

En peinture, rien par sauts, *nihil per saltum* : cet axiome fondamental de la doctrine des maîtres italiens ne paraît pas jouir d'un grand crédit auprès des artistes d'outre-mer; ils aiment à procéder par contrastes et par oppositions. Tout chez eux est heurté : effet, couleur et composition. Les peintres de genre et les paysagistes ont encore exagéré ces défauts de l'école. MM. Turner, Martin, Constable, Bonington et Danby, peintres essentiellement anglais, et remarquables chacun par d'éminentes qualités, n'ont que trop souvent procédé d'après ce système expéditif et cavalier, jetant leurs personnages par groupes à peine indiqués, découpant les noirs sur de grands clairs, posant la couleur par plaques comme dans une sorte d'ouvrage à facettes, et diaprant leurs toiles de touches heurtées jusqu'à l'insolence. Cet exemple des chefs a été singulièrement préjudiciable au troupeau des imitateurs. Ils ont dû nécessairement abuser de la bonne volonté que montrait le public à se contenter de l'à peu près, et de l'empressement que mettaient les amateurs à couvrir d'or des esquisses dont le plus grand mérite était de flatter servilement le goût dépravé du jour. En Angleterre, l'engouement et la tyrannie de la mode s'appliquent aux beaux-arts comme à tout; il faut obéir à ses caprices si l'on veut, je ne dirai pas prospérer, mais vivre. Le nouveau style, que l'on a plaisamment appelé le style *écla-*

boussé, étant aujourd'hui en grande faveur auprès de la foule, l'art, pour un certain nombre d'adeptes, n'a plus été qu'un métier de convention, consistant à étendre sur une certaine surface de toile de grandes zones coloriées formant un fond plus ou moins harmonieux où il était difficile, sinon impossible, à moins d'être initié, de démêler des formes et un contour. Ces artistes croyaient imiter le faire de Rubens dans ses magnifiques esquisses, mais une énorme distance sépare les compositions les plus informes de ce grand maître, ces débauches d'un grand coloriste, débauches pleines de science et de génie, de ces placages ridicules, de ces éblouissans barbouillages, dont les coryphées de la mode tapissent aujourd'hui les murailles des galeries de *Pall-Mall*, de *Suffolk-Street*, de *Bond-Street*, et même de *Somerset-House*.

Si l'on jugeait de la valeur et de la capacité d'un peuple en fait d'art d'après la quantité des produits, les Anglais mériteraient la palme en ce genre. Londres, en effet, n'a pas moins de cinq exhibitions annuelles d'ouvrages d'art : trois pour les peintres à l'huile, deux pour les peintres à l'aquarelle (1). La plus considérable de ces expositions est celle dite de l'Académie royale, qui a lieu en mai à *Somerset-House*. On n'y admet que des ouvrages inédits d'artistes vivans, peintres, dessinateurs, graveurs et statuaires. Une commission composée de membres de l'Académie royale est chargée de l'examen, de la réception et du placement des ouvrages présentés. Des plaintes, des récriminations nombreuses, ont dû nécessairement s'élever contre cette espèce de jury. Le mécontentement des artistes sacrifiés a fini même par se traduire en actes et a donné lieu, vers 1805, à l'établissement de l'*Institution britannique*, dans Pall-Mall, puis, en 1823, après de nouveaux dissentimens, à la fondation de la *Société des artistes anglais*, dans Suffolk-Street. Les nombreux et puissans dissidens qui prêtèrent leur appui à cette dernière fondation se sont efforcés, par les développemens matériels qu'ils lui ont donnés, de surpasser tout ce qui avait été fait jusqu'alors dans le même genre. Le salon d'exposition, éclairé d'en haut, n'a pas moins de sept cents pieds de long, tandis que la galerie de l'Académie royale n'a que quatre cents pieds, et celle de l'Institution britannique, trois cent trente pieds seulement. Mais, comme on est très facile sur l'admission des ouvrages présentés et qu'un bureau pour la vente des

(1) Les deux expositions de peintures à l'aquarelle (*water colour drawings*) ont lieu chaque année en mai.

morceaux exposés a été joint à cet établissement, l'exhibition de Suffolk-Street n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de grand bazar ouvert aux diverses productions de l'art (1).

Les dernières expositions de Somerset-House et de Pall-Mall présentaient, en abrégé et d'une manière assez fidèle, la situation de l'école anglaise contemporaine. MM. Daniel Maclise, Haydon, Landseer, Turner, Rothwel et Baily, ainsi que la plupart des artistes jouissant de quelque renom, y avaient envoyé des échantillons de leur savoir-faire. MM. Maclise, Haydon et Landseer ont eu les honneurs de la saison. M. Maclise avait exposé un *Hamlet* qui a enlevé les suffrages du public, mais auquel les connaisseurs ont reproché de rappeler beaucoup trop le théâtre et pas assez Shakspeare. L'expression, l'attitude et l'ensemble de la composition ne manquaient ni de puissance ni d'énergie, mais cette énergie paraissait plutôt le résultat de certaines combinaisons ingénieuses et d'une sorte d'exagération apprêtée que de ce sentiment juste de la nature, de cette richesse et de cette vigueur d'imagination qu'on appelle le génie.

M. Daniel Maclise est cependant le représentant le plus fidèle de l'école historique anglaise, ou, pour parler plus exactement, de l'école du *genre historique*, car les Anglais n'ont pas de peintres d'histoire dans l'acception que nous donnons à ces mots. Rien par-delà le détroit qui rappelle, même d'une manière éloignée, les *Horaces* de David, le *Brutus* de Lethière, le *Marcus Sextus* de Guérin, la *Mort de César* de M. Court, ou, même dans une sphère différente, l'*Élisabeth* de M. Delaroche, le *Massacre de Scio* de M. Delacroix, ou la *Bataille de Fontenoy* de M. Horace Vernet. Les peintres anglais recherchent les détails de l'histoire, ses petits effets, de préférence à ces grandes scènes que beaucoup de nos peintres se sont attachés à reproduire; ou, s'ils font choix de quelqu'un de ces mémorables sujets propres à émouvoir un esprit sérieux et à donner à l'humanité de ces hautes et terribles leçons dont parle l'orateur sacré, ils semblent s'appliquer à le rétrécir, à le réduire aux dimensions bourgeoises de l'anecdote, et cela autant par la manière de concevoir que par la façon dont ils exécutent. Que par exemple ils aient à peindre la mort de Socrate, ils négligeront le côté philosophique du sujet pour s'occuper de la partie matérielle, songeant à reproduire fidè-

(1) Le prix d'entrée de chacune de ces exhibitions, et même des salles de l'Académie royale, est d'un shilling; l'exposition de l'Académie royale a produit annuellement jusqu'à 6,000 livres sterl. (150,000 fr.)

lement le costume, à combiner plus ou moins heureusement les nuances du coloris, et à répandre sur l'ensemble de la composition quelque brillant effet de clair-obscur plutôt qu'à nous montrer l'homme et à nous faire lire dans son ame. Ils éblouissent sans toucher.

Je me rappelle un tableau de M. Maclise que l'on pourrait offrir comme le spécimen le plus complet de la prétendue peinture historique des Anglais. Ce tableau représente le vœu du paon (*the vow of the pea-cock*), c'est-à-dire le serment que, dans certaines occasions solennelles, les chevaliers prêtaient sur un paon. Cette composition de M. Maclise produisit lors de son apparition une sensation extraordinaire, et obtint un véritable succès d'enthousiasme. La singularité des attitudes, toujours un peu maniérées, mais ne manquant ni d'une certaine grace leste et aristocratique qui n'est cependant pas la noblesse, ni d'une apparence de fierté qui simule l'énergie; le naturel un peu apprêté des expressions, la richesse, la variété, la bizarrerie même des costumes, la profusion des accessoires, la recherche et le brillant de l'effet calculés avec cette précision mathématique et rendus avec ces combinaisons de clair-obscur et tous ces procédés familiers aux peintres anglais, qui séduisent au premier aspect, mais qui donnent à la longue à leurs compositions les plus vastes l'apparence d'immenses vignettes: tout dans ce tableau devait plaire à un public anglais, dont le goût, les caprices, les préjugés même en fait d'art, se trouvaient flattés du même coup. Aussi, depuis la mort de Wilkie, M. Maclise partage-t-il avec MM. Haydon, Eastlake et Landseer, les sympathies de la foule, les éloges de la critique et les honneurs de la priorité.

MM. Haydon et Eastlake ont fait tous deux une étude particulière des maîtres de l'école vénitienne. M. Eastlake s'est surtout attaché au Giorgion. Il lui a emprunté avec assez de bonheur le ton de ses carnations transparentes et dorées, ses costumes riches et cependant d'une couleur vigoureuse, propres à faire ressortir l'éclat des chairs, ses fonds de paysage d'un style élevé et si puissamment colorés. M. Eastlake s'est naturellement attaché à reproduire divers sujets de l'histoire italienne du moyen-âge. La *Fuite de François Novello*, seigneur de Padoue, et *Gaston de Foix* avant la bataille de Ravenne, sont peut-être ses meilleures productions.

Les études spéciales et approfondies que M. Haydon a faites de la couleur ne l'ont cependant pas entraîné, comme il arrive d'ordinaire, à négliger l'expression et l'action; on peut même reprocher à cet artiste de les outrer quelquefois en cherchant à les trop bien

caractériser. En effet, quand M. Haydon se propose de mettre en scène un personnage, il ne se contente pas d'étudier sa vie publique et sa vie privée; il s'applique à le juger, il veut l'aimer ou le haïr, et l'on reconnaît toujours, à la manière dont le personnage est *individualisé* et à l'énergie de l'expression que le peintre lui a donnée, qu'il ne lui était pas indifférent. L'intérêt y gagne peut-être, mais la vérité historique n'y trouve pas toujours son compte. Cette critique est surtout applicable au dernier tableau de M. Haydon : *Marie, reine d'Écosse*. Cet admirable souvenir de l'école vénitienne comme coloris, intéressant au plus haut degré comme drame, pèche surtout par ce manque d'impartialité historique, défaut commun à toutes les productions de M. Haydon. Ajoutons maintenant qu'il est déplorable que des hommes aussi distingués par leur talent que MM. Eastlake et Haydon se laissent si facilement aller à l'imitation.

Il n'a manqué à M. William Hilton pour se placer à côté de MM. Haydon et Eastlake, et peut-être pour leur être supérieur, qu'un peu plus de confiance en lui-même et un goût moins prononcé pour des sujets quelquefois repoussans. M. Hilton a peint une *Édith au col de cigne* (*Edith swan necked*), comme M. Horace Vernet, mais il n'a cherché que le côté terrible et presque dégoûtant du sujet. Il a composé un *Massacre des Innocens*, où, songeant plutôt à effrayer qu'à toucher, il s'est encore montré le peintre ingénieux de l'horrible. M. Hilton est du très petit nombre des peintres anglais qui se sont sérieusement occupés du dessin et qui recherchent la précision. Ayant eu souvent l'occasion de peindre des sujets religieux pour des églises catholiques, il a dû étudier les maîtres italiens, et l'on s'en aperçoit.

L'Angleterre est peut-être le pays de l'Europe où le goût, je dirai même la passion pour les animaux, a été poussé le plus loin. Que de gens préfèrent leur *terrier* ou leur *lap dog* à leur ami! que d'autres sont plus attachés à un beau cheval qu'à leur maîtresse! Partout on a perfectionné les races; les écuries sont des palais, les basses-cours des objets de luxe, et les bêtes ont des protecteurs officieux et des avocats.... qu'elles ne paient pas. Il ne faut donc pas s'étonner si dans le pays de la *société humaine* un grand nombre de peintres se sont attachés à représenter l'image de ces intéressantes créatures, de préférence à celle de l'homme. Pour le commun des artistes, cette branche de l'art a dû nécessairement se spécialiser et tourner à l'industrie. Tel a adopté les chevaux, tel autre les chiens, tel autre les chats. Parmi les chevaux, l'un ne peint que des chevaux de brasseurs,

l'autre ne représente que des chevaux de luxe. Tout ce commerce se fait avec peu de conscience. Quelques artistes cependant ont élevé ce genre secondaire jusqu'à la hauteur de l'art. Tels sont MM. Davis et Cooper. Un homme enfin, M. Edwin Landseer, a su faire preuve d'extrême talent, d'esprit, de génie même, en un mot se montrer grand artiste en ne peignant que des animaux. M. Landseer a donné aux bêtes cette âme qu'on leur avait refusée. C'est le La Fontaine de la peinture; sur sa toile, il fait agir les bêtes comme le fabuliste les fait parler. Il comprend leur caractère, leurs passions, leurs petits calculs de coquetterie, de gourmandise, de paresse même, et sait exprimer jusqu'aux nuances les plus délicates de leurs sentimens, jusqu'au pathétique de leur silence. On nous assure que plus d'une fois on a vu de bonnes gens s'essuyer les yeux devant son tableau de la *canne veuve de son canard.* Son magnifique *chien de Terre-Neuve, distinguished member of the human society*, avait cette éloquence d'attitude et d'expression que lui seul a su rencontrer. Il suffisait de contempler un moment ce noble animal qui méritait si bien le nom que le peintre lui avait donné, pour l'aimer et vouloir le caresser. M. Landseer aime, du reste, ces sortes de piquantes épigraphes, ces titres ingénieux qui commentent en trois mots le sujet de sa composition. S'il représente le terrible combat que deux cerfs entourés de troupeaux de biches se livrent sur le bord d'un précipice : *Non but the brave deserve the fair* (les seuls braves ont droit aux faveurs de la beauté), écrit-il à côté du tableau.

Mais nous venons de nous occuper un peu hors de tour de M. Landseer et du genre de peinture qu'il cultive; nous étions entraîné par le besoin de parler de son talent, qui le place en première ligne. Il est cependant quelques peintres du genre historique que nous devons encore mentionner. Tels sont l'Écossais Harvey, peintre intéressant de *Shakspeare braconnier* et du *Combat de Drumclog,* William Dyce, qui a tenté de s'élever jusqu'à la grande peinture religieuse, Charles Landseer, peintre de la *Bataille de Langside,* Henri Howard, talent froid et académique, que le caractère de sa composition, savamment calculée, et la nature de ses inspirations, tout-à-fait allemandes, semblent détacher du gros de l'école. *Gentle nymph Sabrina*, l'un de ses meilleurs tableaux, sans être pourtant un chef-d'œuvre, a obtenu ce succès de vogue qu'obtient toujours la correction gracieuse. Comme dessinateur, M. Howard imite surtout Flaxman, mais en l'affadissant ou en le côtoyant de beaucoup trop près. Nous venons de dire que M. Howard se rapprochait des Allemands; comme eux, il a

tenté des compositions purement métaphysiques ou symboliques : c'est ainsi, par exemple, qu'à l'aide de personnifications matérielles, il a voulu nous donner une représentation peinte de notre système solaire. Dans ce singulier tableau, les planètes, personnifiées et caractérisées à l'aide d'attributs abstraits ou métaphysiques, forment une espèce de ronde autour du soleil, source de lumière où chacune d'elles viennent remplir leurs urnes. M. Henri Howard, dans un autre tableau astronomique, *le berger chaldéen*, nous montre un pâtre contemplant les étoiles, représentées par autant de belles femmes. M. Howard a en outre exécuté un grand nombre de compositions tirées du *Paradis perdu* de Milton.

Quand sir Thomas Lawrence mourut, Wilkie, chef de l'école populaire, peintre de scènes familières dans lesquelles il avait su allier l'intérêt le plus vif, la gaieté la plus aimable et la plus touchante, et même une sorte de dignité, aux incidens les plus vulgaires, Wilkie se trouvait son successeur naturel. Wilkie aimait sincèrement son art; il lui avait consacré sa vie, sacrifié sa santé, et avait toujours vécu fort retiré, entièrement adonné à l'étude et à la méditation. La mode vint le prendre chez lui; la critique lui prodigua ses avis, et du Goldsmith des peintres voulut faire un Smollett ou un Walter Scott. Wilkie eut peut-être le tort d'écouter ces conseils; le peintre de *Sancho Pança*, du *Colin-Maillard* et de *la Saisie des loyers*, tenta de s'élever à la gravité du genre historique, et peignit *Knox* et *Christophe Colomb* (1). Le poète de *Duncan Grey* et du *Blind-Fiddler* emboucha la trompette héroïque et voulut chanter à sa manière la victoire de Waterloo et l'entrée de George IV à Holy-Rood-House. Puis, comme sir Thomas Lawrence, Wilkie se fit le peintre des grands seigneurs; mais cette branche officielle de l'art convenait peu à son talent. Il resta donc fort au-dessous de Lawrence, dont il ne put jamais s'approprier le laisser-aller aristocratique et l'exquise dignité. Trop souvent même on retrouve quelque chose du caricaturiste jusque dans ses portraits de personnes royales. C'est ainsi que son portrait du roi George IV en *highlander*, que nous avons vu à Édimbourg, fera toujours naître le sourire, quelque sérieux que Wilkie ait prétendu attribuer au personnage, et si parfaite que soit l'exécution des détails du singulier costume dont il l'a revêtu.

(1) *Christophe Colomb* développant ses projets de découvertes dans le couvent de la Rabida. Christophe Colomb est bien convaincu; ses auditeurs m'ont semblé trop curieux et pas assez incrédules.

Wilkie, poète de circonstance, a été plus sage; il a heureusement combiné deux genres et adopté un style héroïque et familier à la fois, dont il a su tirer un merveilleux parti. Ses *Invalides de Chelsea* seraient son chef-d'œuvre, si dans ce tableau la noblesse et l'énergie eussent été en raison de l'animation. Toujours est-il que dans une toile de petite dimension Wilkie s'est montré à la fois peintre national et peintre ingénieux, sachant allier l'éclat du coloris, la science du dessin et l'expression fine et juste. Plusieurs personnages de ce tableau sont vivans et vont vous parler. Le vieillard qui écoute la lecture du bulletin de la bataille en mangeant, l'homme qui allonge la tête hors d'une fenêtre pour entendre, et l'invalide assis à droite et vêtu de rouge, rappellent les plus heureuses créations du peintre écossais. Quelques détails laissent toutefois à désirer. Les carnations des femmes sont trop blafardes, les enfans paraissent soufflés, et les contours de la plupart des figures sont trop sèchement accusés. Wilkie, par une affectation de fini extraordinaire, a souvent gâté ses meilleurs tableaux, qui eussent singulièrement gagné à ce qu'il les laissât à ce qu'il appelait *l'état d'ébauche*.

Ayant fait la part de la critique, nous devons nous empresser d'ajouter qu'il n'est pas un seul personnage de la scène que l'artiste a représentée qui ne soit bien de son pays. Ces hommes carrés et robustes sont de vrais *beef-eaters;* ils ont l'allure un peu guindée et la vivacité tant soit peu raide et gourmée de buveurs d'ale et de porter. En un mot, ils sont bien Anglais.

On pourrait faire un éloge analogue des personnages du tableau de *Knox*. Ce sont bien là des Écossais, mais plutôt des Écossais de notre temps que des contemporains du farouche réformateur. Le personnage de Knox n'a pas non plus la terrible énergie qu'on est en droit d'exiger. Où donc est ce *chagrin superbe*, *cette indocile curiosité*, *cet esprit de révolte*, que l'on devrait rencontrer sur le front, dans l'attitude et dans chacun des gestes d'un tel homme? car c'est là une de ces *ames hautaines* dont s'empare l'esprit de séduction, *quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil.* M. Wilkie, nous le savons, n'a pas la profondeur de conception d'un Bossuet, et, pour caractériser un réformateur, n'a pu se placer au même point de vue. Cependant sa composition ne manque pas d'une certaine hardiesse pathétique que fait encore ressortir un singulier talent d'exécution, M. Wilkie cette fois ayant su s'arrêter à temps.

Ce peintre, dans les dernières années de sa vie, fut le véritable

enfant gâté du public. L'apparition de chacun de ses tableaux était un événement national dont Londres et, par exception, les journaux daignaient long-temps s'occuper, et toujours pour admirer et louer. Nous avons lu tel de ces panégyriques dans lequel on le déclarait supérieur non-seulement à sir Thomas Lawrence, mais à Van-Dyck lui-même dans le portrait, et à Hogarth dans les scènes familières. Wilkie fut avant tout un aimable humoriste, plein de tendresse, de grace joviale; mais il y a de ses meilleures compositions à la terrible et profonde gaieté du peintre de la *Fille de joie*, du *Mariage à la mode* et du *Joueur*, toute la distance qui sépare le romancier gracieux, attachant et original, du grand créateur de drames ou du poète épique, Sterne et Goldsmith de Shakspeare, Swift de Milton.

MM. Turner, Martin, Roberts et Danby, ces peintres si essentiellement anglais et pères du genre que l'on appelle *fantastique*, se placent naturellement à la suite des peintres du genre historique. Tous quatre se sont attachés à reproduire, dans des cadres de moyenne dimension, des compositions colossales où figurent un nombre infini de personnages, s'occupant plutôt de l'effet saisissant de l'ensemble et de l'étrangeté du premier aspect que de l'agrément et de la pureté des lignes et de la correction des détails. M. John Martin est certainement le plus original de ces quatre peintres, et celui dont les compositions, tout incorrectes qu'elles soient, s'emparent le plus vivement de l'imagination du spectateur. M. Martin cependant n'a fait que suivre, en l'élargissant, la route que M. Turner avait ouverte. Quelques tableaux de ce dernier, *Annibal passant les Alpes*, et la *Fondation de Carthage*, par exemple, mais surtout le tableau des *Plaies d'Égypte*, ont dû exercer une puissante influence sur la nature du talent de M. Martin, qui s'efforça seulement de donner plus de grandiose et de poésie à des compositions analogues en y jetant ce quelque chose de vague et de fantastique, plus facilement senti que défini, qui cependant ne rappelle que d'une manière bien éloignée la forte et concise poésie des livres saints.

M. Turner avant tout est grand paysagiste; il s'appuie plus volontiers que M. Martin sur la nature, et ses tableaux n'ont aucune de ces fautes de proportion soit dans l'ensemble des groupes, soit dans les personnages pris isolément, qui choquent quelquefois dans ceux de M. Martin. Moins poète et plus vrai, M. Turner sait peindre, ce que M. Martin ignore. Ses tableaux, satisfaisans comme tableaux, sont toujours supérieurs aux gravures qu'on en a faites, surtout ceux de sa jeunesse, car depuis quelques années M. Turner s'est jeté dans la

bizarrerie et l'affectation. Les tableaux de M. Martin sont toujours inférieurs à ses gravures; le ton local en est lourd et conventionnel, et les détails se confondent dans ces couches de bitume et d'ocre où il les noie.

MM. Roberts et Danby, peintres de talent sans aucun doute, pèchent par le plus grand de tous les défauts : ils imitent, je dirais presque qu'ils copient. C'est à la suite de M. Martin qu'ils se sont mis.

M. Turner exclusivement paysagiste est de beaucoup supérieur à M. Turner, mêlant le paysage et le genre. Il a compris la nature d'une façon naïve et poétique à la fois. A l'imitation de Claude Lorrain, il s'est fait le peintre du calme, de la lumière et de l'espace. Avec plus de précision, de fini dans les premiers plans, et en évitant certains empâtemens blafards et crus, il eût pu se placer non loin de cet immortel interprète de la nature; je parle toujours du Turner d'autrefois, car, nous l'avons dit, depuis que cet artiste peint de pratique et donne dans la bizarrerie et la mignardise, il a vu rapidement décliner son talent; aujourd'hui M. Turner se survit.

En Angleterre, on aime la nature, et l'amour qu'on lui porte va jusqu'au respect. Ce respect et cet amour ont gagné peu à peu toutes les classes de la nation. Le propriétaire du plus petit *cottage* se garderait bien de mutiler le bel arbre jeté sur la pelouse de son jardin, sous prétexte de changer sa forme et de l'embellir. Il sait que cet arbre ne doit sa beauté qu'à son ensemble complet et libre; il sait cela confusément peut-être, mais enfin il le sait. Jamais vous ne le verrez la serpe à la main corriger les caprices de la nature, et mutiler la branche qui s'égare. Kent et Brown, ces grands paysagistes dans leur genre, développèrent et popularisèrent ce goût raisonné pour les beautés de la nature en dessinant les magnifiques parcs qui entourent les habitations de l'aristocratie anglaise. Les hommes qui chaque jour avaient sous les yeux de charmans points de vue, de beaux tableaux naturels, furent nécessairement difficiles sur les portraits de cette même nature que l'art pouvait leur offrir. Ils les voulurent naïfs, sans apprêt, et cependant poétiques. C'est à ces prédilections nationales que l'art du paysage doit en Angleterre ses plus précieuses qualités. MM. Turner, Calcott, Lee, Stanfield, Harding, Constable, Fielding et bien d'autres que nous pourrions encore nommer, ont vraiment compris la nature, et l'ont interprétée avec un sentiment poétique des plus rares, quelquefois aussi avec trop de largeur, de laisser-aller et un mépris trop souverain de la partie technique et matérielle de l'art, du *métier* en un mot, ne s'occupant

que des grandes masses, négligeant tout détail, distribuant la couleur sur la toile par larges empâtemens que la truelle plutôt que le pinceau semble avoir étendus, tant le coloris est terne, tant l'aspect du tableau est rugueux et lourd. Le *métier* fait cependant le charme de certains tableaux, des tableaux de l'école hollandaise par exemple; et ces mêmes paysagistes anglais dont nous critiquons les imperfections comme peintres à l'huile l'ont poussé à une rare perfection dans leurs peintures à l'aquarelle, ils doivent au *métier* seul leurs étonnans succès dans ce genre. Pour ma part, je préfère, et de beaucoup, les grandes aquarelles des Turner, des Fielding, des Stanfield et des Harding, à leurs peintures à l'huile, trop souvent négligées. Ces artistes, auxquels nous devons joindre MM. Callow, Girtin, Cattermole, Prout, Glover et Valey, ont porté ce genre, en apparence si borné, à une hauteur inattendue, et cela au moyen des procédés les plus ingénieux et en même temps les plus chanceux, car, ils l'avouent eux-mêmes, il y a beaucoup de hasard, même dans l'exécution de leurs meilleurs ouvrages. A l'aide d'un habile emploi de la gouache, ils ont donné à l'aquarelle une solidité qu'elle n'avait pas, et ont accru, s'il est possible, la transparence et la suavité de ses teintes si délicates. Nous savons bien que l'on peut reprocher à quelques-uns de ces artistes, à MM. Turner et Copley-Fielding entre autres, une imitation par trop littérale des chefs-d'œuvre de Claude Lorrain, surtout dans les couchers de soleil; mais leurs larcins sont si habilement dissimulés, et l'assimilation est si parfaite, que l'on oublie et que l'on admire. Il y a loin sans doute de ce genre secondaire à la grande peinture; cependant la perfection dans les arts est si rare, qu'il faut savoir l'apprécier partout où elle se rencontre.

Sir Thomas Lawrence, en mourant à l'apogée de la gloire, de la fortune et du talent, avait laissé à ses successeurs, MM. Philips, Pickersgill, Ballantyne, Eastlake et Hayter, une rude tâche à remplir. Les deux premiers ont soutenu, avec assez de bonheur, la gloire de cette école aristocratique fondée par Reynolds et continuée par Lawrence leur maître. Peintres de la haute société anglaise, ils ont su, à l'exemple du maître, conserver à chacun de leurs personnages ses mœurs, son port, ses habitudes même, tout en l'entourant de cette atmosphère de poésie officielle, à l'aide de laquelle les peintres de la Grande-Bretagne se sont plu à caractériser ce genre de supériorité sociale que donnent la naissance ou le génie. Les portraits de M. Alexandre de Humboldt et de l'évêque de Salisbury, par M. Pic-

kersgill, sont, après la collection de personnages qui figurent dans la salle de *Waterloo* à Windsor (1), les exemples les plus frappans que nous connaissions de cette manière exclusive, et quelque peu factice, d'exprimer certaines nuances sociales. Les portraits de M. Eastlake, d'un beau coloris vénitien, et rappelant toujours Giorgion, sortent de ce moule uniforme, mais, par l'exécution et par l'ajustement un peu affecté des personnages, nous reportent trop dans le xve siècle; le beau portrait de mistress Wickam fait exception à cette critique. Quant à M. Hayter, le peintre officiel de la reine, la grande réputation dont il jouit nous paraît quelque peu usurpée. M. Hayter serait un charmant peintre d'*annuals* s'il avait un sentiment juste de la couleur. Malheureusement on peint faux comme on chante faux; la touche détonne comme la voix, et l'œil est blessé comme l'oreille de certaines discordances : ce sont ces fausses notes en peinture que M. Hayter ne sait pas ou ne peut pas éviter.

Puisque nous venons de parler des *annuals* ou *keepseake*, nous ajouterons que les publications de ce genre sont aujourd'hui la grande plaie de l'école de peinture anglaise, qu'ils doivent perdre, comme ils ont à peu près perdu la gravure. Les Anglais sont les peintres de l'effet, ils excellent dans tout ce qui exige du calcul et de l'adresse mécanique, mais cette habileté matérielle, ils l'appliquent aujourd'hui trop uniformément à l'art. Le pays où l'on a su tirer un si merveilleux parti du noir et du blanc, où l'on a poussé la science de l'effet jusqu'aux dernières limites du possible, où l'on pourrait dire de chaque artiste ce qu'un critique ingénieux a dit de Rembrandt, voulant caractériser son talent, *per foramen vidit et pinxit*, ce pays n'est pas destiné à voir fleurir long-temps l'art de la peinture. A l'instar de l'art chinois, la peinture anglaise tend à se spécialiser, elle tourne à l'industrie : en faut-il plus pour éteindre dans le cœur de ceux qui la cultivent jusqu'à la dernière étincelle de génie?

Des critiques nationaux, effrayés de ces symptômes de la décadence de l'art et de sa vénalité tout industrielle, en ont recherché les causes. Les uns, comme M. Shee, ont cru les trouver dans l'indifférence du gouvernement; d'autres, dans l'absence ou dans la mesquinerie du patronage individuel; ceux-là, enfin, moins patriotes,

(1) Les portraits de sir Thomas Lawrence à Windsor sont au nombre de dix-huit. Les plus remarquables sont ceux du pape Pie VII, du cardinal Gonsalvi, de Blücher et du prince de Metternich. Allan Cuninngham cite environ deux cents portraits de ce peintre, qui a laissé en outre plusieurs compositions historiques.

dans une sorte d'infirmité naturelle à la nation, qu'ils accusent presque d'impuissance. A notre avis, le mal n'est pas là, il est dans la tendance vicieuse que suivent la plupart des artistes, faiseurs de tableaux plutôt que peintres; il est dans cette déplorable faiblesse avec laquelle ils se résignent à accepter un rôle indigne d'eux. Au lieu de former le goût du public à force de talent et de le contraindre à venir à eux, ils vont au public, se soumettent à ses caprices passagers et au mauvais goût du moment. On imaginerait difficilement jusqu'à quel point, pour se défaire de leur pacotille annuelle, certains de ces *industriels* se laissent aller à flatter les fantaisies dépravées de la foule. Le mal réside surtout dans les tendances matérialistes de l'époque. Ces tendances anéantissent non-seulement le talent et l'art, mais encore la critique: ses principaux organes passent successivement à l'ennemi, et, en fait d'art, ne s'occupent guère que des arts mécaniques. C'est ainsi que la *Revue des Arts*, que dirige M. Newton (*Repertory of Arts*, etc.), a tout-à-fait abandonné les arts du dessin pour ne s'occuper que d'inventions, de brevets et de machines. Quelques petits journaux littéraires du second ordre, l'*Atheneum*, le *Court Journal*, etc., donnent seuls encore quelques nouvelles des arts, et jugent, mais fort superficiellement, les exhibitions annuelles.

Cette manie industrielle, cette activité commerciale qui s'empare d'une nation entière, qu'elle prive de tout loisir, est ce qu'il y a peut-être de plus contraire au développement des beaux-arts, dont elle assimile les produits à ceux de toute autre industrie. Il arrive un moment où livres et tableaux se font à l'aide de procédés purement mécaniques et se vendent les uns au poids, les autres à la toise. Les Anglais en sont venus à peu près là. Un tableau, pour le gros du public et particulièrement pour la classe bourgeoise, n'est plus qu'un objet d'ameublement qui, tout en remplissant certaines conditions matérielles, comme celle de flatter l'œil par de belles couleurs et d'être entouré d'un beau cadre bien doré, doit être exécuté dans un temps donné et livré au meilleur compte possible (1).

Que l'on s'étonne maintenant de la rapide décadence de l'art dans ces dix dernières années. L'aveuglement de la critique, qui partage ces travers du jour qu'elle devrait combattre, qui flatte le mauvais

(1) M. Raczynski a calculé que dans l'année 1838 mille artistes anglais avaient exposé trois mille cent quatre-vingt-deux ouvrages d'art, et cela dans Londres seulement.

goût régnant s'il prospère, et qui songe avant tout à caresser l'amour-propre national, achèvera sa ruine. Au lieu de répéter aux artistes de Londres qu'en dépit des rivalités de Paris et de Munich, ils ont porté l'art tout aussi haut qu'ailleurs, et de citer comme preuve de cette supériorité *artistique* le grand nombre de peintres (1) et le prix élevé qu'on paie leurs tableaux, la critique remplirait plus noblement la haute mission qu'elle s'est attribuée, et se montrerait vraiment fidèle à ses devoirs, en combattant la pernicieuse influence du matérialisme régnant, en exhortant les artistes à secouer le joug funeste de la mode. Il faudrait que ceux qui se constituent leurs juges fussent francs avec eux, et que, tout compatriotes, tout anglais qu'ils sont, ils reconnussent leurs défauts et ne craignissent pas de les leur montrer. Un des plus grands génies des temps modernes l'a proclamé du haut de la chaire : « Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement. » Dans l'intérêt de l'homme de talent lui-même, il faut donc savoir mettre le doigt sur ses imperfections, au lieu de les voiler complaisamment. « Les plus expérimentés font des fautes capitales, » ajoutait le grand orateur; cette pensée adoucira toujours les blessures de l'amour-propre, si aisément cicatrisées.

« Essayez de rabaisser le génie, il se relèvera comme un géant; tentez de l'écraser, il se montrera un dieu. » Ces paroles de M. le professeur Haydon, dont nous avons apprécié les ouvrages, et que cite complaisamment M. Bulwer, adversaire déclaré des influences académiques, doivent rendre la critique plus confiante et lui ôter tous vains scrupules, certaine qu'elle est de ne porter de coups mortels qu'à la médiocrité. Maintenant, en admettant d'un côté une critique franche et forte qui ne ménage pas les vérités nécessaires, et de la part des artistes le parti bien pris de secouer la tyrannie de la mode et de remonter aux grands principes, c'est-à-dire à l'étude des beaux modèles de l'antiquité, des grandes écoles modernes, et à l'étude de la nature, existe-t-il pour l'école anglaise de véritables élé-

(1) Écoutons plutôt l'aveu de l'un des premiers critiques du jour en Angleterre : « Un courtier de locations, montrant il y a quelque temps une maison à louer à l'un de mes amis, en faisait un éloge magnifique qu'il acheva dans ces termes : Ce n'est pas tout, monsieur; quand on aura achevé de décorer le salon avec de beaux rideaux rouges et douze beaux tableaux meublans, il n'y en aura pas un pareil dans tout Londres. Les tableaux lui paraissaient indispensables comme les rideaux rouges. » Ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Bulwer considère cette production de tableaux *meublans* comme un moyen légitime d'encourager l'art et d'en répandre le goût.

mens d'un grand succès? Si l'on faisait de la réussite dans les arts une question absolue de latitude et de climat, nous répondrions négativement; mais cette influence du climat, les Hollandais l'ont fait mentir. Malgré leurs brouillards et en dépit du tempérament phlegmatique des individus, ils ont eu de grands peintres, complets et originaux dans leur genre. Pourquoi l'Angleterre contemporaine n'en aurait-elle pas qui puissent rivaliser avec eux plus victorieusement encore que les Reynolds, les West, et même Wilkie, Martin, Turner et Lawrence?

Par leurs mœurs sérieuses et prudentes, par leur apparence de force et de santé, par la prédominance du tempérament athlétique chez le plus grand nombre des individus, d'où provient sans doute ce reste de respect pour la force physique que l'on rencontre même dans les classes supérieures de la société, les Anglais sont plus près que nous de la nature et du beau idéal, tel que le comprenaient les anciens. La physionomie du peuple manque, sans doute, de cette expression pleine de finesse et de vivacité, j'ajouterai presque d'intelligence extérieure, qui distingue leurs voisins du continent, que quelques degrés seulement rapprochent du sud, et qui caractérise si nettement les peuples de l'Italie. En revanche on rencontre chez eux, à chaque pas, des femmes qui, par leur air de grandeur et d'énergie calme, rappellent la Niobé ou la Pallas de Velletri; des jeunes gens qui, par leur puissante stature, l'expression régulière et douce de leurs traits, nous font penser au *Méléagre*. En Angleterre, la beauté des adolescens a quelque chose d'inimaginable et presque de surnaturel. La pureté angélique des contours de leurs visages, la régularité de leurs traits, l'éclat éblouissant de leur teint que, grace à l'admirable transparence de la peau, une rougeur vraiment divine colore à la moindre émotion, l'expression de candeur et d'innocence de leurs beaux yeux bleus que voilent de longs cils recourbés, toutes ces perfections de détail, concourant au plus gracieux ensemble, sont pour l'étranger surpris autant de sujets d'admiration. Que l'apparence de la méditation, ou, si l'on aime mieux, cet air pensif commun aux enfans du Nord, se combine avec ces élémens de beauté singulière, et l'on arrive à une sorte de perfection idéale que le fameux portrait de sir Thomas Lawrence, *le jeune Lambton*, ne nous révéla qu'imparfaitement il y a quinze ans. Cette rare perfection de la forme n'est-elle pas une des conditions les plus favorables au développement de l'art véritable, dont elle sert si puissamment les inspirations? Il nous semble qu'elle doit singulièrement favoriser la

découverte de ce beau idéal propre aux nations septentrionales que la *Strawberry-girl* de Reynolds, et le portrait du *Jeune Lambton*, de Lawrence, nous ont fait en quelque sorte pressentir. C'est dans cette voie nouvelle que l'école anglaise contemporaine, renonçant à ce laisser-aller facile et à l'afféterie qui la perdent, devrait s'engager. Une fois dans le bon chemin, la volonté de réussir et l'esprit de suite, ces qualités caractéristiques de la nation, viendraient à son aide et lui garantiraient d'éclatans succès. Que tant d'hommes de talent, doués, comme praticiens et coloristes, de si séduisantes qualités, au lieu de se lancer dans d'aventureuses combinaisons d'effet, ou de s'attacher à une puérile imitation des écoles italiennes, espagnoles ou flamandes, regardent attentivement autour d'eux et combinent le résultat de leurs observations ou l'étude de la nature avec l'étude de l'antique et des grands modèles : nous leur prédisons une gloire, moins bruyante peut-être, mais plus durable que celle que dispense la mode.

Nous pourrions adresser aux sculpteurs des conseils analogues, nous pourrions leur recommander, avant tout, de se défier de la banalité qui, chez les Anglais, semble envahir cette branche de l'art. La statuaire est soumise à des règles plus positives que la peinture; les défauts de proportion y sont plus choquans, et l'à peu près n'y est pas toléré. Les statuaires anglais, ne pouvant se permettre les mêmes licences que les peintres, ont donc un caractère d'école moins original et moins tranché, et leurs productions rentrent pour la plupart dans le moule commun aux autres écoles européennes. M. Nollekens, auteur du tombeau d'une jeune femme morte en couches, des bustes de Fox, de Pitt, de Canning et de toutes les célébrités de son temps, suivit d'une manière un peu timide le mouvement que Flaxman, son contemporain, avait imprimé à la statuaire anglaise. M. Nollekens est l'auteur de plusieurs statues dans le style antique; mais ses Vénus, ses nymphes et ses déesses manquent absolument de ce caractère de naïveté et de grandeur qui distingue les moindres productions du grand artiste à la suite duquel il s'était mis. MM. Chantrey, Gibson, Campbell, Westmacott et Baily ont suivi les mêmes erremens. M. Chantrey, que son fameux groupe d'*enfans endormis* de la chapelle de Lichtfield, et sa belle statue de lady L. Russel, ces monumens funéraires d'un style si simple et si touchant, placèrent du premier coup à la tête de l'école anglaise, possède toutes les qualités d'un grand statuaire; mais soit qu'il ait accepté

des travaux trop nombreux et méconnu ses forces, soit que la fougue de son tempérament et l'activité de son esprit l'entraînent au-delà des bornes, et ne lui permettent de rien achever, tous les ouvrages qu'il a produits en dernier lieu, tombeaux, groupes, statues et bustes que nous avons été à même de voir, nous ont paru incomplets, souvent même dégrossis à peine par le praticien. M. Gibson, qui a commencé par être sculpteur en bois, et qui depuis a étudié l'antique dans les galeries de Rome, est plus consciencieux et plus châtié que M. Chantrey, mais il n'a pas sa verve. Quelques critiques anglais l'ont néanmoins proclamé le premier des statuaires nationaux. M. Gibson n'a de national que le nom; ses procédés comme artiste sont tout italiens. Émule un peu froid des Bartolini et des Tenerani, il nous paraît avoir donné dans le défaut commun aux statuaires de l'école de Canova : il cherche la grace dans la rondeur des formes, et fait résider la majesté dans la froideur, je dirais presque dans l'insignifiance de la ligne.

La plupart des autres statuaires dont nous venons de citer les noms, et, en général, tous les statuaires de l'école anglaise, ne sont guère que des faiseurs de bustes plus ou moins habiles; et s'ils entreprennent une statue, il est plus que probable que cette statue sera encore un portrait : la manie du portrait s'est emparée de l'Angleterre, où chaque citoyen veut avoir son image reproduite sur la toile ou avec le marbre. M. Baily, qui débuta par un beau groupe d'une *femme endormie tenant un enfant qui se presse sur son sein*, est le plus en vogue de ces faiseurs de portraits. Il a tenté d'élever le genre jusqu'à la hauteur d'œuvres monumentales. On nous assure que les statues colossales de sir Pultney Malcom et de sir Astley Cooper, qu'il vient d'achever, ont atteint le but qu'il s'était honorablement proposé. Nous le souhaitons. M. Baily paraît avoir hérité de la popularité de M. Chantrey : espérons qu'il évitera le déplorable abus du talent auquel cet artiste s'est abandonné.

Nous ne dirons qu'un seul mot de l'architecture chez les Anglais, c'est qu'il est incroyable que, dans un pays où l'on alloue jusqu'à un million sterling (25 millions de francs) pour la construction d'un édifice, cet art soit tombé à l'état d'entreprise et de métier où nous le voyons aujourd'hui. Nous concevrions encore qu'obéissant au matérialisme de l'époque, les architectes aient pu souvent sacrifier la grandeur et l'élévation du style à la *convenance;* mais cette convenance elle-même ne se retrouve nulle part, pas plus dans les édifices

religieux du style *pointu* (*pointed style*) que dans les maisons particulières en carton brique, ou dans ces *villa* couronnées de créneaux et flanquées de bastions et de tourelles du genre *crénelé* (*castellated style*). M. Bulwer a fort bien dit en raillant que tous ces édifices mesquins qui bordent les énormes rues de Londres, et qu'on croirait tous coupés par le milieu, semblent consacrés à saint Denis après sa décapitation. Cette critique peut être juste, mais que répondre aux architectes qui rejettent ce défaut de proportion si choquant sur le vice et la pauvreté des matériaux? « Vous voulez ajouter un attique à votre jolie maison à colonnes, disait l'un d'eux, je le veux bien, mais je ne puis plus répondre de la solidité : d'un jour à l'autre, la maison pourra crouler. »

Londres est peut-être la ville où l'on a le plus bâti depuis un quart de siècle, et où, proportion gardée, on ait fait le moins de grandes choses. Nous verrons si, à l'aide du million sterling qui lui a été alloué, M. Barry, l'architecte du nouveau palais du parlement, mènera sa grande entreprise à une noble et heureuse fin. Nous verrons si, comme ses compatriotes se plaisent à le croire, il saura réunir, dans ce monument national par excellence, ces conditions de convenance, de solidité et d'élégance auxquelles ses confrères de Londres ont dû renoncer de gré ou de force. Nous devons le reconnaître, les plans que nous avons été à même d'examiner sont d'assez favorable augure. M. Barry a sagement renoncé à ce faux style grec si mal à propos introduit en Angleterre par le fameux Stuart. Il s'est, avant tout, inspiré des monumens nationaux depuis le temps des Saxons jusqu'au XVIe siècle, et il a tenté assez heureusement d'allier la légèreté du gothique à la solidité et à la régularité florentine. Sans rentrer absolument dans le vieux style anglais dit des *Tudors*, M. Barry, on le voit, à l'exemple de quelques-uns des architectes d'Édimbourg, a abandonné les erremens de l'école moderne pour reprendre la tradition de l'art où Inigo Jones et les grands architectes du XVIe siècle l'avaient laissée. La principale façade du nouveau palais du parlement doit regarder la Tamise, et n'aura pas moins de douze cents pieds de développement. Nous craignons que M. Barry n'ait adopté pour cette partie de l'édifice des divisions par trop symétriques, et qu'il n'en résulte une sorte d'uniformité peu compatible avec le caractère de l'architecture du monument. Les faces latérales et la façade découpée qui regarde Westminster nous semblent rentrer davantage dans les conditions du style gothique. L'édifice de-

vant être de proportion gigantesque, les innombrables détails de son revêtement, loin de l'écraser, seront au contraire du plus heureux effet. Attendons toutefois l'achèvement de cette œuvre immense pour proclamer, ainsi que les critiques de Londres le font déjà, M. Barry le premier des architectes contemporains et le digne héritier d'Inigo Jones et de Christophe Wren.

Un ingénieux écrivain, M. Waagen, directeur du musée de Berlin, assure à diverses reprises, dans un ouvrage qu'il a publié sur la situation des beaux-arts en Angleterre (1), que l'unique cause de l'infériorité des écoles d'architecture et de peinture de la Grande-Bretagne, c'est d'avoir commencé par où les autres ont fini, c'est-à-dire par une trop grande liberté de manière et d'exécution, et de n'avoir jamais su être précises. Nous croyons cette observation de M. Waagen entièrement fondée, et, sans renvoyer, comme il le fait, les artistes de l'Angleterre à l'étude exclusive des vieux maîtres allemands ou italiens des premières époques, nous leur répéterons de nouveau : Consultez la nature, étudiez l'antique, et par-dessus tout évitez l'à peu près.

FRÉDÉRIC MERCEY.

(1) *Les Artistes de l'Angleterre et de la France et leurs productions*, par M. C. F. Waagen. Berlin, 1827-1839.

DE

LA TEUTOMANIE.

Deux motifs m'ont depuis long-temps dispensé de parler de l'Allemagne littéraire dans cette *Revue*, la nullité des œuvres du présent, la susceptibilité à l'égard du passé. Si l'on excepte les labeurs d'érudition et de théologie, la veine littéraire de ce pays semble profondément épuisée, et il serait impossible de citer dans les œuvres d'imagination, tant en prose qu'en vers, un seul écrivain de nouvelle date, dont le nom vaille la peine d'être transporté de ce côté du Rhin. Décidément, M. Heine est le dernier des Romains. L'approbation populaire ne s'est attachée, depuis dix ans, à aucune composition; tout au plus, çà et là, quelques éloges mercenaires vous préparent une déception certaine, si, sur la foi de ces jugemens, vous remontez à l'œuvre qui en est l'objet. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aussi long-temps que le génie national se produisait par des œuvres vraiment sérieuses, il était plein d'humanité, de sympathie, de modestie; voyez les lettres des hommes de ce temps-là! Quel esprit d'association, de fraternité! Comme ils étaient d'intelligence avec les peuples étrangers! Au contraire, depuis que ce génie est tari, une admirable infatuation a pris la place de la poésie, du talent, de l'originalité; je ne sais quel mélange de gloriole débonnaire, et, par dessus tout, de bile envieuse, est devenu la couleur générale de

ce nouveau style tudesque. Que penserait *la Staël* (*die Stael*), comme ils disent dans leur aimable langage, si elle entendait ce concert cynique contre lequel la *Gazette d'Augsbourg* vient si justement de réclamer? J'espère qu'elle prendrait le parti d'en rire. Au milieu de ce hourra, nos poètes, nos critiques, nos publicistes, continuent de chanter, sur différens tons, l'éloge de la sentimentalité, de la blonde bonhomie, de la prude humilité de leurs confrères d'outre-Rhin. Ceux-ci, étonnés indignés, de crier dans le désert, se hérissent de nouveau; ils redoublent de fureur, ils déterrent, ils brandissent, par souscription, contre l'Occident, l'épée d'Arminius; les rois de Prusse et de Bavière marchent contre nous, lance haute, à leur secours; le premier fait de la cathédrale de Cologne un blokhaus contre les Gaulois. *Post Franco-Gallorum invasionem*, c'est l'inscription de guerre qu'il vient d'enfouir sous le porche. Le second ordonnance, dit-on, contre l'étude de la langue française, comme mère d'hérésie, bien à tort, selon moi, au moment où nous nous croisons avec lui pour abattre et extirper, sur la place de Strasbourg, la figure de ce Luther que *nos yeux ne sauraient voir*, en pays luthérien, et que ce pieux roi efface de son côté avec non moins de discernement dans le panthéon de l'Allemagne. Pour en tenir la place, il exhume les reliques d'Alaric, de Genseric, d'Odoacre, de Totila, tous bons chrétiens, excellens catholiques, vrais prêcheurs d'aumônes, parfaits teutomanes, qu'il canonise dans son Walhalla, à notre éternelle épouvante. Innocent badinage! imagination d'enfant! doux amour des ancêtres! qui se sentirait le courage de troubler cette réunion de famille?

La vanité allemande ne ressemble en rien à l'orgueil des Anglais ou des Castillans. Chez ces derniers, le sentiment de sa propre valeur est arrivé à une sécurité profonde; il ne craint pas d'être dépossédé, et ce calme dans l'infatuation est accompagné d'une grandeur naturelle; chez les Allemands, la vanité, de fraîche date, n'a aucune de ces jouissances. Toujours inquiète, toujours irritée, elle n'est pas sûre d'un seul moment; tout lui fait ombrage; elle n'ose ni se condamner ni se montrer ouvertement; elle porte avec elle les inquiétudes du parvenu, au lieu du contentement d'un homme assis depuis longtemps dans la prospérité et la puissance. Pendant que les siècles ont déjà passé sur la gloire littéraire des autres peuples, que les époques d'Élisabeth, de Léon X, de Louis XIV, de Charles-Quint, sont consacrées, l'Allemagne sent, au contraire, que son âge de poésie est d'hier, qu'elle est la dernière entrée dans ce domaine de

l'art et du style, que le jugement de la postérité n'est pas encore fermé sur ses œuvres, que la critique aura beaucoup à revoir sur ses admirations, que beaucoup de noms courent risque de ne pas survivre à cet examen suprême, et de ne jamais entrer dans la mémoire du génie humain. De là cette irritabilité, cette susceptibilité fiévreuse, toutes les fois que l'on prononce le nom de l'un de ces écrivains encore en litige, l'impossibilité absolue de la rassasier d'éloges, de la calmer, de la tranquilliser sur l'avenir; ces hommes, dès qu'on ne les admire pas les yeux fermés, sont tout prêts à croire que vous cédez à une conspiration ourdie contre eux; de là aussi ce ton de haine corrosive et ce chant de vautour, pour peu que vous mettiez de réserve dans votre enthousiasme. Le moindre feuilleton met toute l'Allemagne en fièvre. Qu'importe à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, une opinion aventurée sur Shakspeare, Dante ou Cervantes? Si elle est ridicule, on en sourit; le plus souvent on l'ignore. De l'autre côté du Rhin, il n'en va pas ainsi : l'opinion la plus futile, exprimée, en France, sur un écrivain tudesque, est aussitôt déterrée, traduite, colportée solennellement dans tout le pays; cette observation, souvent sans nulle importance, est soudain terrassée, foulée aux pieds, écrasée par toutes les massues réunies de la critique germanique; après quoi l'on s'assied triomphalement en se chantant à soi-même un *Te Deum*.

J'ai déjà remarqué que le même peuple qui a une si parfaite connaissance des Babyloniens, des Mèdes, et, pour tout dire, de la littérature anté-diluvienne, a été fort en peine d'écrire une page mesurée sur la littérature française. Combien n'eût-il pas été intéressant de voir un génie aussi différent du nôtre juger avec maturité, avec finesse, l'époque de Louis XIV et le XVIIIe siècle? Que d'idées nouvelles eussent pu sortir de ce nouveau point de vue! Mais il faut renoncer à cette espérance. Quand les Allemands de nos jours ont essayé de toucher ce sujet, ils l'ont fait le plus souvent avec une si extrême violence, une aversion si déclarée, qu'ils sont arrivés à manquer de sens; et véritablement cette prétendue critique tient plus de l'hydrophobie que du sentiment littéraire proprement dit. Outre la difficulté réelle de comprendre et de saisir une originalité si différente de la leur, il y a encore la vague rancune contre un joug qui les a dominés. La vérité est que l'Allemagne parle si haut, parce qu'elle a peur de deux choses : elle se rappelle le joug spirituel de la France pendant le XVIIIe siècle, le joug matériel au commencement du XIXe; entre ces deux rancunes, tantôt livrée à l'une,

tantôt à l'autre, son jugement est embarrassé par trop d'appréhensions. Jamais on ne parviendra à lui persuader sérieusement que nous nous résignons aux conditions des traités de 1815 : notre humilité à cet égard n'a pas trouvé de croyans; et s'il fallait choisir entre la Russie et la France, je connais plus d'un homme qui se déciderait pour la première sur cette considération secrète, qu'à tout prendre, l'Allemagne russe pourrait se consoler en faisant des cours de philosophie aux Cosaques, ressource qui certainement manquerait à l'Allemagne française, avec des victorieux qui, après l'avoir abattue, auraient encore la prétention de la mener à l'école.

Qui a pu changer ainsi le tempérament de l'esprit allemand? Comment le peuple qui passait pour le plus sérieux est-il celui qui se nourrit aujourd'hui, plus que tout autre, de clinquans et de médisances recueillies de tous les coins du globe? Comment le grave docteur s'est-il changé en un dandy léger, gambadant, gracieux Teuton qui veut à tout prix achever sa pirouette devant l'Europe assemblée? Les éloges sans réserve et la complaisance publique pour ces nouveau-venus ont commencé la métamorphose. Un encens imprévu a obscurci le front du penseur; l'ivresse a commencé. A cette première disposition s'est ajouté un fait puissant, réel, je veux dire l'union des douanes. Depuis que cet événement, grand en effet, est consommé, les Allemands sont convaincus qu'ils sont le peuple pratique par excellence, et qu'il ne leur reste plus qu'à saisir la couronne universelle. Il y a quelques jours que, voyageant sur le Rhin avec un Allemand fort distingué, écrivain, comme ils le sont tous, homme d'ailleurs plein de modération, je me hasardai à lui demander quel était, selon lui et ses amis, le but politique vers lequel tendait l'Allemagne; à quoi il me répondit du plus grand sang-froid du monde : « Nous voulons revenir au traité de Verdun entre les fils de Louis-le-Débonnaire. » Assurément cette exaltation du sentiment national serait en soi très digne d'éloge, même dans ses triomphes fantastiques, si elle se joignait à quelque noble initiative dans la liberté et les intérêts du reste de l'Europe. Par malheur, après cette première fièvre d'orgueil, on s'est envisagé de plus près; on a vu que l'on était enfermé sur terre par la Russie et par la France, sur mer par l'Angleterre, sans débouchés du côté de l'Orient; on a cherché quelle grande pensée on portait en soi pour renouveler le monde; on a trouvé la teutomanie; de ce moment, au lieu de songer à s'associer, on n'a plus pensé qu'à s'enceindre d'une muraille de la Chine; et cette nationalité soudainement retrouvée, et inspirée des conseils de

la Prusse, semble, jusqu'à ce jour, ne devoir s'exprimer que par un redoublement de mauvaise humeur et de fiel dans lequel la France a naturellement la plus grande part.

Ce que l'on aurait peine à croire, c'est combien cette bile amère est descendue avant dans les œuvres qui semblent le plus étrangères aux passions quotidiennes, et combien les monumens les plus sincères touchent au ridicule par cette barbarie maniérée. Je ne dirai rien du Walhalla du roi de Bavière; je ne me permettrai pas de sourire à la vue de Mozart flanqué de ces deux grands artistes, Genséric et Alaric, de mélodieuse mémoire; nous avons été depuis long-temps accoutumés à ces ingénieuses rencontres et à cette solide raison dans les œuvres inviolables du poète royal de Bavière. Mais Overbeck le peintre, un homme sérieux, qui toujours comptera avec la critique, de quel droit, si doux, si naïf, si respectable, a-t-il couru au-devant du ridicule dans son tableau des *Arts sous l'invocation de la Vierge?* Dans ce tableau fait pour représenter avec solennité, dans les salles de Francfort, les tendances de l'imagination nouvelle, nous avons vu, il y a quelques semaines, les artistes de tous les temps, de tous les lieux, depuis le roi David et les patriarches jusqu'aux modernes. Italiens, Flamands, Espagnols, Hébreux, Grecs, Allemands, tout ce qui a touché le pinceau ou le ciseau se presse là au pied de la mère de Dieu; chacun reçoit la récompense de son génie; ils sont là de tous les pays, de toutes les langues. Mais un Poussin! un Lesueur! un Jean Goujon! un artiste français! fi donc! ces gens-là s'étaler sur la toile immaculée de l'art tudesque! Qu'ils soient anathème! qu'ils se gardent de paraître dans l'antre saint du teutonisme! Il est vrai que, par compensation, l'honnête artiste a aventuré sa propre figure dans le coin du tableau, et l'œil peut s'arrêter sur cette impartiale page sans craindre d'être profané par la figure d'un seul de ces damnables compatriotes de Voltaire; par leur absence, qu'ils portent la peine éternelle de leur trop de bon sens! On pense bien qu'un si pur exemple, donné de si haut, ne pouvait manquer d'être imité, et cette proscription de notre race est devenue, il semble, une règle générale. Lecteur, si tu te sens le cœur assez fort pour affronter un terrible spectable, viens et suis-moi dans la salle de philosophie de l'université de Bonn. Le gouvernement prussien a ordonné que toutes les écoles imaginables de philosophie fussent représentées sur la muraille; l'artiste a obéi. Regarde! voici de nouveau les patriarches, les docteurs de tous les siècles, de toutes les religions, de tous les peuples; dans cette assemblée

de métaphysiciens qui commence par Salomon et qui finit par le dernier *privato-docent* de Bonn, tu cherches des yeux tes compatriotes, Abeilard, Descartes, Malebranche, Pascal peut-être! Malheureux, ils n'y sont pas, ni eux ni aucun de ton peuple. Courbe ton front, humilie-toi, et pleure sur l'anéantissement de ta race!

On comprend facilement quelle fut ma confusion le jour où je fis cette fatale découverte. Quoi! tous nos penseurs effacés, abolis, d'un trait de pinceau, comme s'ils n'eussent jamais existé! Je faillis succomber sous ce nouvel arrêt de proscription. Pourtant, après avoir médité quelque peu, je cherchai à me remettre. Ces artistes, me dis-je, ont la tête chaude; ils se laissent facilement aller aujourd'hui à des impressions qu'ils condamneront demain. Voyons les philosophes! Ces esprits graves ne sauraient tomber dans de pareils excès. Ce jour-là était précisément celui où venait de paraître le dernier volume de l'incomparable *Manuel de l'Histoire universelle*, par le très célèbre docteur et professeur Léo. C'est précisément ce qu'il me faut, ajoutai-je en moi-même : ce docteur Léo est un auteur grave; sa réputation est universelle comme son sujet; de plus, il est fameux pour sa piété. La religion l'aura sans doute adouci et disposé à l'indulgence. D'ailleurs, avant d'arriver à peindre l'histoire de la France et de la révolution, il s'est préparé à l'impartialité par la contemplation de tous les siècles, laquelle n'a pas rempli moins de quatre volumes d'introduction! Une si lente préparation est un gage certain de calme et de sang-froid. Je vais goûter enfin le fruit le plus mûr de la philosophie. Dans cette disposition, j'entamai le volume, et j'avoue que bientôt les considérations générales sur la *race* celtique ne me présagèrent rien de très favorable. « La race celtique, dit cet admirable auteur, page 196, « telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est mue toujours « par un instinct bestial (*thierischen triebes*), pendant que nous, en « Allemagne, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une « pensée sainte et sacrée (*heiligen verhaeltniss, heiligen gedanken*). « Comme un homme adonné à la boisson (*wie dem trunk ergeben*) pro- « fite de toutes les occasions pour amener les gens raisonnables à boire « dans sa compagnie, tout de même nos voisins gaulois cherchent « à entraîner les autres dans leur propre mouvement, pour donner « un masque honnête à leur inquiétude; mais sous ce masque perce « toujours la pétulance unie à la vanité et à l'arrogance. » Lorsque j'eus achevé cette période, qui, dans l'original, est incomparablement plus belle, j'admirai docilement, comme je le devais, ce

style noble et soutenu, cette merveilleuse comparaison du pot de bière appliquée à la philosophie de l'histoire, et je m'avouai avec tristesse que nos écrivains sont loin de ce génie souple, de cet aimable naturel; cependant je vis bien qu'un orage allait éclater, et je m'y préparai de mon mieux. Mais, après avoir étudié un nombre considérable de pages semblables à celle-là, que devins-je, lorsque, le cercle se rétrécissant toujours, de la race celtique passant à la France, et de la France à Paris, j'arrivai à cette formidable conclusion, à cette dernière formule de la philosophie de l'histoire, qui me sembla gravée en caractères de feu : LE PEUPLE FRANÇAIS EST UN PEUPLE DE SINGES! Que l'on se peigne, si l'on peut, mon désespoir à la vue de cette découverte d'histoire naturelle, que la science achevée de mes maîtres ne me permettait pas de révoquer en doute un seul moment. Funeste curiosité de l'esprit humain! ce problème insondable que poursuivait si sérieusement la méthaphysique depuis Kant, ce problème qui tenait en suspens tant de puissantes intelligences, le voilà donc résolu! ce secret de l'abîme, il est révélé! Pourquoi la nature se l'est-elle laissé ravir? Ce mystère formidable qui était au fond de la science, je viens de l'apprendre pour mon éternelle confusion! *Le peuple français est un peuple de* SINGES (*Affenvolk*). J'analysai, je retraduisis sous mille formes cette conclusion écrasante; je me levai, je voulus parler; ma langue balbutia, s'embarrassa; il me sembla que mes membres se distendaient, et je me vis avec horreur descendu au rang d'un affreux quadrumane, assis dans le coin de la bibliothèque d'un penseur allemand. Quelles idées affreuses m'assaillirent! les langues humaines ne sont pas faites pour le dire. Après plusieurs courses dans les forêts de l'Abyssinie à la poursuite de pommes merveilleuses, il me sembla que je finissais par grimper de branche en branche sur l'arbre de la science du bien et du mal, au sommet duquel je finis par m'endormir sur le bord d'un horrible chaos. Mais quel réveil! Le livre révélateur était toujours là. Je continuai. Ce que j'avais vu n'était rien auprès de ce qui m'attendait! En effet, lecteur, au détour d'une page, je vis, je l'assure, de mes yeux; oui, je vis, en caractères plus flamboyans que les précédens, cette dernière et suprême conclusion, page 290 : *La ville de Paris est la vieille maison de Satan*. Pour le coup, je cherchai humblement mon dictionnaire; j'épelai chaque lettre l'une après l'autre, jusqu'à ce que j'eusse formé ces paroles, mille fois plus terribles dans le pur tudesque, *Paris* DAS ALTE HAUS DES SATANS. Un voile de plomb s'étendit sur mes yeux, et je n'aperçus plus que quel-

ques propositions solennelles sur la révolution française, telles que celles-ci qui ressortaient sur le fond : « La prise de la Bastille est une comédie (*komœdie*); le livre de M. Mignet, un mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin (*eine lüge von anfang bis zu ende*); Mme Roland, une caricature (*die carricatur*); M. Necker, un idiot; Louis XVI est mort justement supplicié par Dieu (*die gerechligkeit gottes*), pour n'avoir pas mitraillé tout d'abord l'assemblée constituante, etc., etc. » Eh! que m'importent, m'écriai-je enfin avec indignation contre moi-même, les personnes et les choses? il s'agit bien des individus, quand c'est mon essence même qui est mise en question. Quoi! il ne suffisait pas de m'enlever la forme humaine; il ne suffisait pas de me recouvrir de cette odieuse fourrure que la nature a départie aux créatures qu'elle raille avec un rire sardonique! Tout cela n'était rien qu'une précaution charitable du docteur pour m'amener à descendre au-dessous du quadrumane, dans la région des démons! — Incapable de respirer plus long-temps, j'ouvris ma fenêtre, d'où je dominais la ville; et, soit effet de la vision, soit plutôt la profonde réalité, j'aperçus, dans toutes les directions, à travers les rues, sur le seuil des portes, à pied, à cheval, en voiture, une multitude innombrable de diables bleus, blancs, rouges, parmi lesquels il me fut impossible de ne pas reconnaître mes compatriotes. Les infortunés! ils riaient, conversaient entre eux, sans avoir l'air de se douter de leur effroyable transformation. Les blancs marchaient à reculons, les bleus étaient assis sur des bornes, avec lesquelles ils se confondaient; les rouges couraient en avant, au risque de se rompre la tête; tous parlaient, gesticulaient; j'aperçus même quelques-uns de mes amis, qui s'en allaient, la conscience tranquille, le grapin à la main, comme s'ils eussent tenu un blanc lis. Je n'eus pas le courage de les avertir du changement qu'ils ignoraient, et je rentrai seul, le cœur déchiré, dans cette bibliothèque où je faisais de si étranges découvertes.

Les journaux venaient de tomber sur ma table, véritables journaux teutoniques, couleur grisâtre et enfumée, par respect pour le ciel d'Alaric. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces gazettes avaient des renseignemens qui changeaient entièrement la face de l'histoire politique et littéraire de mon pays; j'acquis par ce moyen une multitude de faits nouveaux qui enrichirent singulièrement ma mémoire. C'est là que j'appris, par exemple, que le maréchal Ney avait été assassiné par le peuple français; c'est là aussi que je trouvai l'énigme de ce nom étrange de George Sand, qui m'avait si long-

temps embarrassé; il me fut démontré que ce maudit auteur l'avait emprunté à l'Allemagne par instinct général pour le meurtre et par sympathie particulière pour l'assassin de Kotzebue. En peu de jours, j'eus refait ainsi mon éducation, car les journaux allemands sont admirablement placés pour atteindre à l'impartialité de l'historien; bâillonnés, étranglés par la censure en toute autre matière, ils ont liberté absolue de tout dire, inventer, imaginer sur la France. Dans le reste du monde physique ou moral, leur langue est enchaînée. Par compensation, ce point du globe qui s'appelle France est livré, abandonné à leur libre arbitre, pour être traqué et saccagé à outrance; rudement disciplinés en tout autre lieu, ils ont sur ce point seul droit plénier de sac et de pillage, en quoi je ne me lassai pas d'admirer la charité des gouvernemens du Nord. Ils ont bien senti que leurs publicistes allaient périr étouffés dans la geôle, et, en personnes charitables, ils leur ont octroyé le royaume de France, corps et biens, sous la seule condition de lui courir sus et de le tondre menu. Aussi, figurez-vous la joie et l'émulation! Tout ce qui pouvait se trouver de bile dans tous les cercles germaniques, du nord au midi, se répand heureusement de notre côté, et notez bien que la presse allemande ne s'arrête pas, comme l'anglaise, à des propos généraux de nation à nation; elle s'infiltre dans la vie privée. Quiconque, de ce côté du Rhin, a l'apparence d'un nom, lui revient pieds et poings liés, prisonnier de guerre pour sa part de butin. Ne pensez pas rompre la chaîne. Par un don merveilleux, elle vous voit à toute heure; la nuit, elle est là debout comme votre conscience. Toujours présente, au moment où je vous parle, qui que vous soyez, elle apprend aux bords émerveillés de l'Elbe, du Danube et de la Neva, de quel visage vous lisez ce tableau, de quelle mouche occupé, de quelle couleur vêtu. Environnez comme vous le voudrez votre vie privée, ensevelissez-la encore davantage, élevez autour de vous une triple muraille, ne laissez asseoir à votre table que vos proches ou les amis de vos amis. Vous croyez être seul? eh bien, non! Un ange blond, naïf, nouvellement arrivé de l'université, entre timidement; il s'assied en soupirant à vos côtés; il est là, les yeux baissés, qui, en caractères mystérieux, innocemment trempés de la bile du poisson de Tobie, trace pour les régions étrangères le tableau saintement envenimé de cet intérieur qui vous semblait inaccessible. Comment cela se fait-il? Ne me le demandez pas. Il me suffit que le miracle soit. A Dieu ne plaise qu'un ange, quel qu'il soit, trouve jamais en France la porte close!

Le touriste allemand est presque nécessairement un *gallophage*. Quant à ce nom de gallophage, *Franzozenfresser* (mangeur de Français), pendant long-temps on a cru qu'il devait être pris dans un sens figuré; il n'est que trop prouvé, pour moi, que cette signification est toute réelle, qu'il faut l'entendre au pied de la lettre, et qu'il est de ces hommes qui vivent et se nourrissent chaque jour de la substance la plus pure d'un certain nombre de nos compatriotes. Dans mon long séjour au bord du Necker, j'ai moi-même assisté plus d'une fois à ces effroyables festins de chair française. Tenez donc pour certain que la gallophagie est un état réel, une profession, une carrière de laquelle on vit, hélas! matériellement beaucoup plus que spirituellement. Le gallophage reçoit dès les premières années une éducation particulière, à laquelle j'ai été secrètement initié. Dès l'âge de six mois, il doit grimper au mât, dans une salle de gymnastique, et casser le nez à toutes les poupées parisiennes qu'il rencontre sur son chemin. Vers six ans, il lui est enjoint de boire dans une sorte de verre taillé en forme de crâne romain, et que l'on appelle pour cela *rœmer;* si par mégarde il prononce un mot d'origine française, sa carrière est manquée; il vaudrait mieux pour lui cent fois renier son père. Chaque année, il doit allumer solennellement sur la plus haute montagne un feu de paille, à l'anniversaire de Leipsig, et s'enivrer religieusement le jour de la prise de Paris. Pour compléter cette éducation, il possède une bibliothèque spéciale, en papier gris, laquelle se compose invariablement des célèbres méditations gallophobes du licencié Wolfgang Menzel, des profondes conceptions marcomannes du docteur Iahn, le tout couronné par les inimitables poésies vandales de Louis de Bavière, qu'il doit apprendre par cœur et réciter tête nue, ventre à terre; ces œuvres lues, s'il n'en meurt pas, le gallophage a achevé son éducation. Il peut partir pour la terre gauloise; que dis-je? il est parti. Il a franchi le Rhin; il approche. Le libraire, fidèle Sancho Pança de ce chercheur d'aventures, a signé le contrat; il le suit de loin, en trottinant, sur le chemin de Paris, ramassant et ensachant dans son bissac les menues observations et sublimes propos qu'inspire tout d'abord au maître un si notable changement de constellations et de tables d'hôte en passant la frontière. Dès le premier pas, il a jeté un regard sinistre sur les conducteurs de diligences, les estaminets et les institutions du royaume; l'herbe cesse de croître sous ses pas; rien ne l'arrête; sa marche dans le fond d'une rotonde est rapide comme celle de l'invasion; enfin le voilà! La faible barrière de Paris s'est ouverte en gé-

missant devant lui. Désormais la ville lui appartient; il y règne. Malheur aux vaincus! La haute vertu qui le distingue, c'est de ne faire aucune acception de personnes, et souvent j'ai vénéré en silence cet héroïsme qui consiste à se repaître d'abord de ceux qui vous ont tendu la main. Le gallophage n'a aucune des faiblesses de la vie ordinaire. Dans ce sac de la cité, vous espérez le désarmer par une hospitalité empressée qu'il accepte. Point de grace! vous tomberez le premier sous sa massue. Choyé par vous, au même instant il vous lèche en français et vous écorche en allemand. Mais, vous écriez-vous, je suis des vôtres, sublime vainqueur; j'ai loué la légende, encensé la Teutonie, traduit Goethe, adoré Jean-Paul! — Point de merci! Le lendemain du jour où M. de Lamartine chantait *la Marseillaise de la paix* et célébrait l'Allemagne, n'a-t-il pas été pour ce fait noblement traîné aux gémonies du teutonisme? Je frappe qui m'assiste, c'est ma devise. Et là-dessus notre héros, jaloux de mériter enfin ce nom de *gallophage*, ouvre une bouche plus capable que celle de Grand-Gousier, et, sans plus de discussion ni tenir aucun compte des nuances politiques, il déjeune des blancs, dîne des bleus, soupe des rouges, hache les classiques, embroche les romantiques, du tout fait une lippée; après quoi, la barbe essuyée, le libraire engraissé, il rentre en victorieux dans son pays, et va déposer sa plume triomphante dans le Walhalla, sous la chapelle d'Alaric, de Genseric ou de Totila, ce dernier point restant absolument à son choix.

Sans poursuivre davantage, croit-on qu'il ne nous en coûte pas de parler sur ce ton du goût littéraire d'un pays qui nous avait accoutumés à un tout autre langage? Loin de nous l'idée d'attribuer une pareille monomanie à tout un peuple. Sous cette presse irritée par le bâillon, nous connaissons un peuple sage et laborieux, qui s'étonne presque autant que nous de tout ce qu'on lui fait dire, car ce pays est le seul sur la terre où la pensée soit en même temps, et avec la même force, excitée par la science et refoulée par la censure; ce qui fait que dans les matières publiques l'opinion se dénature aisément et se tourne en un fiel que l'on n'observe que là : à ce mal il n'est aussi qu'un remède, la liberté. De bonne foi, l'Allemagne voudrait-elle que nous prissions au sérieux tant d'absurdités haineuses, qui, si elle n'y fait attention, tendent de plus en plus à tenir chez elle la place de la raison et du savoir? Nous avons applaudi plus que personne à son âge de splendeur littéraire et philosophique, tout en nous étonnant un peu qu'il ait pâli si tôt. Quand ce ton frivole, envenimé contre notre pays, a commencé, nous avons pensé que le bon sens

public en ferait prompte justice. La fièvre continuant, jetterons-nous le cri de guerre? appellerons-nous sérieusement la presse française aux armes, pour qu'elle ait à batailler chaque matin, casque en tête, contre Arminius ressuscité? C'est alors qu'à bon droit l'Allemagne rirait de nous. Les écrivains germains veulent-ils réellement brouiller les deux pays, sans s'inquiéter de penser qu'un seul serrement de main de la France et de la Russie pourrait bien, par hasard, étreindre outre mesure les flancs de Teutonia? Non, leurs pensées n'ont pas été si graves.

Que l'Allemagne revienne donc au plus tôt à son génie naturel, qu'elle soit telle que nous l'avons connue, et les sympathies de l'étranger ne lui manqueront pas. Qu'elle fasse mieux. Si l'opinion chez nous s'abandonne et s'endort, que l'Allemagne, à son tour, essaie de marcher; pour faire un pas, qu'elle soulève un moment sa lourde patte posée sur l'Italie; nous attendons et nous battrons des mains. Surtout, que la patrie de Guttemberg acquière enfin le droit d'écrire; l'esprit s'exalte dans le soliloque; il se fausse sous le masque. Déjà, il faut l'avouer, plus d'un signe annonce une réaction salutaire vers le droit sens; il ne manque pas d'écrivains, dans la presse quotidienne, qui ont su échapper à cette humeur noire et corrompue que l'ennui de la censure entraîne naturellement avec soi. Après s'être assise plus d'une fois au banquet du gallophage, la *Gazette d'Augsbourg* a été des premières à se dégoûter du ridicule attaché à tant de violences, et il ne sera pas inutile de terminer ces pages en lui empruntant la déclaration suivante qui eût pu leur servir de texte: « L'extension de la langue allemande parmi les Français peut être « pour nous une source d'orgueil patriotique; mais elle nous impose « à la fois le devoir de mettre plus de conscience dans nos jugemens « sur nos voisins, et celui de ne pas compromettre, par trop de suf- « fisance, l'estime qui s'attache au nom allemand. Révolté du ton qui « règne parmi nous contre la presse et les lettres françaises, un « étranger pourrait concevoir l'idée d'user de représailles. Au train « dont vont les choses depuis quelque temps, la matière ne lui man- « querait pas; plus l'esprit de frivolité, dont nous faisons chaque jour « un crime à nos voisins, devient une mode en Allemagne, plus la « critique allemande doit en surveiller tous les symptômes. »

E. QUINET.

LE MONDE

GRÉCO-SLAVE.

LES MONTÉNÉGRINS.[1]

I.

Le Montenegro ou Tsernogore forme depuis près d'un siècle un état indépendant, très faible en apparence, mais en réalité presque invincible, grace à la sympathie de plusieurs millions de rayas serbes auxquels son territoire offre un champ d'asile toujours ouvert. Dominant la Dalmatie, l'Hertsegovine et tout le nord de l'Albanie, cette longue montagne du Tsernogore se déroule en face de l'Italie comme le rempart extérieur du peuple serbe. C'est par elle qu'il communique avec l'Europe, c'est autour de ces glorieux sommets que tous les rebelles gréco-slaves se rallient. Les luttes héroïques dont elle est constamment le théâtre exaltent tout un peuple qui, resté indomptable,

(1) Voyez les livraisons du 1er février, du 1er juin et du 1er août 1842.

bien que vaincu et démembré, croit entendre enfin sonner pour lui l'heure du réveil.

Le Tsernogore, que les diplomates laissent dans un si profond oubli, pourrait rendre à l'Occident, et surtout à la France, de notables services. Débouchant sur le magnifique golfe de Kataro, il nous présenterait au besoin une tête de pont en Orient; nos vaisseaux ne peuvent en effet communiquer directement avec la nation serbe que par ce seul point, car c'est par Tsetinié que l'action de la France peut s'exercer sur les Serbes, de même que l'influence russe a son centre naturel dans Belgrad.

Napoléon avait bien compris de quelle importance il serait pour lui de s'assurer la sympathie des guerriers tsernogortses (1); dans ce but, il les avait fait visiter par le colonel Vialla de Sommières. Gouverneur de la province de Kataro de 1807 à 1813, Vialla était censé connaître à fond ces contrées. Plus tard, il publia son voyage (2), qui a été jusqu'à ce jour ce qu'on a pu lire en France de plus complet sur les Monténégrins. Toutefois le gouverneur français de Kataro avait si légèrement observé les Slaves, qu'il prit constamment ceux du Tsernogore pour des Hellènes, et vit dans leur langue *un dialecte du grec*. Malgré ses étranges erreurs sur l'histoire politique de ce peuple, ses exagérations et ses contes sur les mœurs locales, l'ouvrage du colonel Vialla n'est pas entièrement dénué d'intérêt, surtout quand il décrit la cour du vladika, ses relations avec ce prince et avec le gouverneur civil de la montagne, qu'il appelle *Bogdane*, tandis que tous les documens serbes et les chants populaires le nomment *Luka Radonitj*. Quant aux données statistiques du voyageur, elles ne peuvent servir qu'à égarer par l'audace même avec laquelle il précise les faits les plus importans. Ainsi il donne au Tsernogore, dont il n'a pu visiter que quelques parties, une étendue de 418 milles carrés, et une population de 53,168 individus, tandis que les Tsernogortses eux-mêmes n'ont jamais su l'étendue réelle de leur pays. Quand on les questionne à ce sujet, ils répondent qu'il faut trois jours pour traverser le Tsernogore à peu près en tous sens. Il est encore moins aisé de déterminer le chiffre exact de la population, car ces montagnards, s'inquiétant peu des femmes et des infirmes,

(1) Nous emploierons les mots indigènes *Tsernogore* et *Tsernogortses* de préférence aux dénominations purement italiennes de *Monténégro* et *Monténégrins*.

(2) *Voyage historique et politique au Monténégro, contenant l'origine des Monténégrins, peuple autocthone ou aborigène et très peu connu*. 2 vol. in-8°. Paris, 1820.

ne comptent leurs hommes que par le nombre des fusils qu'ils peuvent mettre en joue devant l'ennemi.

Au XVII[e] siècle, d'après les relations vénitiennes, ce petit peuple ne se composait guère que de 20 à 30,000 ames. Il en comptait environ 50,000 quand il commença sa lutte contre les Français, maîtres de la Dalmatie. Vingt ans plus tard, les statistiques élevaient déjà ce chiffre à 75,000; enfin la *Grlitsa,* calendrier officiel de Tsetinié, déclara en 1835 que le pays renfermait 100,000 habitans. En tenant compte des accroissemens territoriaux du Tsernogore, on peut sans exagération fixer à 120,000 ames le minimum actuel de cette population libre. On connaît avec plus de certitude le nombre de ses guerriers : le contingent des quatre *nahias* (départemens tsernogortses) est fixé à 9,000 fusils ou combattans, dont 3,500 pour la Katounska, 2,000 pour la Rietchka, 1,000 pour la Liechanska, et 2,500 pour la Tsernitsa-Nahia. Au contingent de ces quatre départemens, il faut ajouter celui des *Berda.* On nomme ainsi les sept montagnes qui environnent le territoire monténégrin. Ces montagnes ne font point partie du Tsernogore, mais les tribus qui les habitent sont confédérées avec cette république. La population réunie des sept *berda* est peut-être aussi forte que celle des quatre *nahias* ensemble. Aussi, quoique la *Grlitsa* de 1835 ne comptât que 15,000 combattans, la *Gazette dalmate* de Zara, en décembre 1838, évaluant les forces du Tsernogore, ne craint pas de les élever à 19,500 guerriers bien exercés. C'est trop peu, dira-t-on, pour défendre un pays! Mais qu'on frappe d'une seule balle les rochers de la frontière, et il en sortira de tous côtés des bras et des carabines : vieillards, enfans, les femmes même, tout se lèvera contre vous; vous aurez autant d'ennemis acharnés qu'il y a d'ames dans la montagne. Le Tsernogore n'est pas un peuple régulièrement constitué, c'est un camp d'insurgés qui cherche sa vie dans la guerre et ses joies dans la vengeance. Ce pays est resté jusqu'ici tellement en dehors de toutes les conditions de la société civile en Orient, que le droit de cité, au grand scandale des autres Serbes, y est indifféremment décerné aux hommes de toutes les religions. Les catholiques latins y sont très nombreux, et l'on y reçoit même des Turcs, qui ont formé une tribu à part, et combattent en frères avec les chrétiens, tout en continuant de croire au Koran et d'avoir leur mosquée.

Les voisins occidentaux des Tsernogortses leur attribuent cependant les plus grossières superstitions; le Monténégrin se croit, disent-ils, tout permis, pourvu qu'il donne la dîme aux moines et qu'il

partage avec les monastères le butin des *tchetas*. Chez les chrétiens d'Orient, au contraire, il passe et avec raison pour un *esprit fort*. En effet, absorbés dans la vie politique, tout entiers à leurs projets de guerres et de conquêtes terrestres, les républicains du Tsernogore ne s'occupent guère du ciel. Leurs couvens sont beaucoup plus pauvres que ceux du reste de la Turquie; et tandis que chez les autres Serbes un homme qui ne communierait pas au moins une fois l'an serait signalé comme un *giaour*, chez les Tsernogortses le nombre de ceux qui ne communient jamais dépasse de beaucoup celui des chrétiens fervens. Les montagnards sont loin toutefois de mépriser les saints mystères; s'ils s'abstiennent de certaines pratiques religieuses, c'est pour obéir à l'église, qui interdit les sacremens à tout montagnard possédé d'un sentiment de haine, et qui impose l'expiation publique dès que la haine est assouvie. Ainsi la communion est interdite ici au meurtrier durant vingt années. Le Tsernogortse finit par trouver cet état de pénitent assez commode pour sa vie d'aventures, il le préfère à la vie moins libre et moins facile des vrais fidèles : la plupart de ces guerriers oublient enfin jusqu'à l'oraison dominicale, et de tout le christianisme ne connaissent plus guère que les jeûnes et le signe de la croix; mais, à mesure que s'accroît leur ignorance religieuse, ils grandissent dans l'intelligence de la vie militaire et politique.

Cependant chaque tribu a une église et quelquefois plusieurs; il y a en outre quatre ou cinq monastères, dont les principaux sont ceux d'Ostrog et de Moratcha. Le Tsernogore tout entier ne renferme pas plus de quinze à vingt moines, aidés par deux cents popes environ; le couvent même de Tsetinié n'est occupé que par un seul prêtre. Ces religieux mènent une vie très austère, et ne se distinguent des caloyers grecs que par leur coiffure, qui est le fez rouge, entouré d'un mouchoir de soie en forme de turban. Le vladika lui-même, chef religieux et politique du pays, s'habille comme les autres moines; aussi est-il appelé en Turquie *le noir caloyer*.

Sur aucun point du globe, l'égalité n'existe peut-être aussi complète que dans le Tsernogore; mais le principe d'égalité, tel qu'il est compris et pratiqué par les Slaves, ne menace point les droits et l'existence de la famille, comme les théories qu'on a basées en France sur ce même principe. Chaque Serbe, en jouissant de son indépendance, continue d'être dévoué aux intérêts de tous; il ne se sépare presque jamais de ses parens. C'est pourquoi les familles sont si nombreuses, qu'une seule suffit souvent pour former un village de

plusieurs centaines de maisons, où les habitans, tous alliés et du même nom, ne se distinguent entre eux que par leur prénom baptismal. Chaque famille a un chef qu'elle s'est choisi et qui la dirige. Cette vie patriarcale crée entre les parens la solidarité la plus étroite, et l'un d'eux ne peut être lésé sans que tous les autres ne prennent aussitôt sa défense. De là des vengeances héréditaires, des guerres entre familles, conséquences exagérées d'un principe éminemment conservateur. Le mal produit par ces guerres n'a heureusement pas été sans compensation; elles ont fortifié chez le Tsernogortse le sentiment de sa dignité personnelle; elles lui ont appris à regarder comme un grand malheur toute querelle avec ses compatriotes; dans le feu de sa colère, on l'entend s'écrier : *Ne ou krv, bog ti i sveti Iovan!* au nom de Dieu et de saint Jean, ne nous frappons pas! — Une loi rendue par le défunt vladika peint la fierté de ces hommes: un Tsernogortse, dit cette loi, qui frappe un de ses concitoyens avec le pied ou avec le tchibouk, peut être tué par l'offensé sans qu'il y ait à cela plus de mal qu'à tuer un voleur pris sur le fait. Si l'offensé contient sa colère, l'offenseur devra lui payer cinquante ducats d'amende et autant aux staréchines du tribunal.

Il est peut-être superflu de dire qu'il n'y a point de mendians au Tsernogore. Dans les cas de disette, qui ne sont que trop fréquens, les indigens vont fièrement chez les riches demander à emprunter soit du pain, soit de l'argent, promettant de le rendre à époque fixe, ou bien ils mettent en gage leurs belles armes. Les boutiques de Boudva et de Kataro sont pleines d'armes qui, ainsi déposées, n'ont point été reprises.

La guerre contre les musulmans est pour ces montagnards presque une tâche quotidienne; vieillards et enfans, tous y courent avec enthousiasme comme au martyre. Les estropiés eux-mêmes se font porter à la redoute; couchés derrière un roc, ils chargent les armes et tirent sur l'ennemi. Cette guerre est tellement meurtrière, qu'elle finit toujours par moissonner le plus grand nombre de ceux qui y prennent part. La mort qu'on ne rencontre pas sur les champs de bataille est regardée par ces braves comme le plus grand des malheurs; les parens disent d'un malade enlevé de mort naturelle qu'il a été tué par *Dieu, le vieux meurtrier; — od boga, starog krvnika.* La plus grande insulte qu'on puisse adresser à un Monténégrin se trouve exprimée dans ces simples mots : « Je connais les tiens, tous tes aïeux sont morts dans leur lit. »

Les moines même vont armés, combattent, et soutiennent dans

leurs monastères les assauts des musulmans. Encore plus sécularisés que les moines, les popes ont rejeté la longue barbe et la toque noire qu'ils doivent porter dans les autres pays serbes; ils se rasent, comme les guerriers, le menton et la moitié du crâne, et ne se distinguent pas de leurs ouailles par un costume particulier. Présens à tous les combats, ils prennent part même aux *faïdas* entre familles; mais, comme l'église défend à ses ministres de verser le sang, ils préfèrent, comme nos anciens évêques féodaux, exciter les combattans ou assommer l'ennemi, au lieu de le frapper avec des armes tranchantes. En guerre, chacun emporte avec soi les vivres et les munitions qu'il s'est achetées lui-même. Les magasins de poudre que le vladika tient en réserve ne s'ouvrent au peuple que dans les cas de besoin pressant. On accuse les Tsernogortses d'être poussés aux combats par le seul amour du pillage. Sans doute les pauvres font souvent la *tcheta* en pays turc pour se procurer des troupeaux et de l'argent; mais en revanche les hommes riches font leurs expéditions sans autre but que celui d'acquérir de la gloire en servant leur pays.

Les mœurs des femmes se ressentent fortement de l'état social où elles vivent. Compagnes assidues des guerriers, elles prétendent se reconnaître dans le portrait que trace la chanson suivante :

LA TSERNOGORTSE.

« Un haïdouk se lamente et crie sur la montagne : Pauvre Stanicha, malheur à moi qui t'ai laissé tomber sans *rançon* (1)! Du fond de la vallée de Tsousi, l'épouse de Stanicha entend ces cris et comprend que son époux vient de périr. Aussitôt, un fusil à la main, elle s'élance, l'ardente chrétienne, et gravit les verts sentiers que descendaient les meurtriers de son mari, quinze Turcs, conduits par Tchenghitj-aga. Dès qu'elle aperçoit Tchenghitj-aga, elle le met en joue et l'abat raide mort. Les autres Turcs, effrayés de l'audace de cette femme héroïque, s'enfuient et la laissent couper la tête de leur chef, qu'elle emporte dans son village. Bientôt Fati, veuve de Tchenghitj, écrit une lettre à la veuve de Stanicha : « Épouse chrétienne, tu m'as arraché les « deux yeux en tuant mon Tchenghitj-aga; si donc tu es une vraie Tserno- « gortse, tu viendras demain seule à la frontière, comme moi j'y viendrai « seule, pour que nous mesurions nos forces, et voyions qui de nous deux « fut la meilleure épouse. » La chrétienne quitte ses habits de femme, revêt le costume et les armes enlevés à Tchenghitj, prend son iatagan, ses deux pistolets et sa brillante *dcheferdane* (carabine), monte le beau coursier de l'aga et se met en route à travers les sentiers de Tsousi, en criant devant

(1) C'est-à-dire sans vengeance.

chaque rocher : — S'il se trouve ici caché un frère tsernogortse, qu'il ne me tue pas, me prenant pour un Turc, car je suis enfant du Tsernogore. — Mais, en arrivant à la frontière, elle vit que la *boula* (1) déloyale avait amené avec elle son *djever* (parrain), qui, montant un grand cheval noir, s'élança furieux sur la veuve chrétienne. Celle-ci l'attend sans s'effrayer; d'une balle bien dirigée, elle le frappe au cœur, puis lui coupe la tête; alors, atteignant la boula dans sa fuite, elle l'amena liée à Tsousi, où elle en fit sa servante, l'obligeant à chanter pour endormir dans leur berceau les orphelins de Stanicha. Et après l'avoir eue ainsi à son service durant quinze années, elle renvoya la boula libre parmi les siens. »

L'étonnante énergie dont sont douées les femmes tsernogortses n'est pour leurs belliqueux époux qu'une raison de plus de les accabler de travaux. On les voit, portant des fardeaux énormes, cheminer lestement au bord des précipices; souvent, comme si elles ne sentaient pas le poids qui les charge, elles tiennent à la main leurs fuseaux, et, tout en filant, causent entre elles. S'il passe un *glavar* (chef de famille) ou quelque personne distinguée de leur propre sexe, elles ne manquent jamais de lui baiser la main, en s'inclinant très bas. Malgré cet état d'humiliation, la femme n'est point moralement le jouet de l'homme au Tsernogore, comme elle l'est trop souvent dans les pays civilisés. Ici elle est vraiment inviolable : c'est pourquoi elle se confie sans crainte même à l'inconnu, certaine qu'elle n'a à craindre de lui aucune action déloyale; et, en effet, s'il osait tenter sa pudeur, la mort de l'un ou de l'autre s'ensuivrait certainement. Une belle Tsernogortse ne conçoit point l'amour sans le mariage, ou sans le meurtre du séducteur. Les chansons populaires attestent qu'autrefois les guerriers de ce pays se faisaient un honneur de baptiser et d'épouser des femmes turques; il n'en est plus ainsi : un Tsernogortse regarde une musulmane, même convertie, comme trop dégradée pour devenir sa compagne. Néanmoins, au milieu de la plus grande exaspération des partis, les femmes des deux peuples demeurent hors de cause et peuvent sans danger passer d'un pays à l'autre.

Après la femme, l'être le plus sacré pour les Tsernogortses, c'est le voyageur. Dans tout le pays, l'hospitalité s'exerce avec une exquise cordialité. Demandez-vous un verre d'eau en passant à cheval devant la cour d'un paysan, il s'empressera de vous satisfaire et vous apportera même du vin s'il en a. Il est vrai qu'au seuil des cabanes, les gros et terribles molosses qui effrayaient il y a trente ans le co-

(1) Femme musulmane.

lonel Vialla n'ont rien perdu de leur vigilance acharnée; mais pénétrez dans la chaumière, on s'y disputera l'honneur de vous servir; les coussins, quand votre hôte en possède, seront étendus pour vous sur le banc de bois qui entoure le foyer; le maître de la cabane, assis devant vous sur une pierre, vous présentera lui-même le café, les œufs durs, la *castradina* (1) et le vin indigène, le tout sur un plateau de bois servant de table. Si, après les premières *zdravitsa* (toasts), il vous tend la main, c'est un signe qu'il jure de vous défendre désormais jusqu'à la mort, fût-ce contre une armée. A votre départ, la seule récompense qu'il désire est une décharge de vos armes, une salve d'adieu en son honneur, qui indique publiquement que vous êtes content de lui.

Les Tsernogortses, comme tous les Orientaux, ont conservé l'antique et barbare usage de planter sur des lances les têtes de leurs ennemis. De même que les pachas récompensent tout soldat qui leur apporte une tête coupée, de même aussi les *voievodes* serbes distribuent dans ce cas des décorations à leurs *iounaks*. Les vieux chants populaires mentionnent souvent les *tchelenkas*, plumes argentées flottant au bonnet du guerrier, et dont le nombre indiquait celui des ennemis qu'il avait décapités. Dans la petite guerre qu'ils ont faite à l'Autriche, il y a quatre ans, les Tsernogortses ont encore planté aux poteaux de Tsetinié les têtes coupées des Allemands, comme ils y plantaient, au temps de l'empire, les têtes des grenadiers français, pour se consoler des déroutes que nos soldats leur faisaient subir.

Le Slave de la montagne Noire n'est pas moins habile diplomate qu'intrépide guerrier. Voyez-le dans un *hane* albanais ou bosniaque, le soir d'une *tcheta*, faisant de la propagande, entretenant ses frères rayas des avantages, de la nécessité même d'une alliance avec son *saint vladika*: à la douceur mielleuse de ses paroles, il semble que cet homme terrible possède tous les secrets de séduction d'une femme. La dignité, l'abnégation d'un martyr rayonnent sur son visage, et on l'écoute comme un prophète. Au fond, le Tsernogortse est doué de la plus grande bonhomie; on admire l'humeur sereine avec laquelle il essuie tous les quolibets de ses voisins, le silence résigné ou la prestesse habile qu'il oppose, sans jamais se fâcher, aux plus mordantes plaisanteries. On vante l'adresse des Tsernogortses dans les transactions industrielles; leur commerce deviendrait, sans nul doute,

(1) Viande de chèvre et de mouton fumée qui se prépare avec une adresse toute particulière dans la tribu tsernogortse des *Niégouchi*.

florissant s'ils pouvaient jamais entrer en possession des bouches de Kataro, et se dérober aux nécessités de position qui les enchaînent à la vie guerrière. Parmi ces combattans il y a déjà un nombre considérable de laboureurs; au milieu de ces solitudes semées de pierres et d'ossemens humains, on trouve plus d'une riante oasis. Là où le Tsernogortse a pu conquérir sur le roc un petit champ cultivable, il l'ensemence et lui prodigue ses sueurs. Ce peuple, il est vrai, n'exerce aucune profession mécanique; s'il fait lui-même ses ustensiles de cuisine, de belles pipes en bois, et jusqu'à des tabatières du travail le plus élégant, c'est pour son amusement et sans désir d'en tirer profit. Les Tsernogortses aiment beaucoup la chasse, la pêche, et ils ne sont pas moins habiles à abattre le gibier qu'à couper les têtes turques. Fanatiquement attachés au sol natal, on les entend proclamer, même devant les délicieuses rives du Bosphore, que leurs arides rochers sont la plus belle partie de la terre.

On pourrait signaler plus d'un rapport entre les mœurs des Tsernogortses et celles de la chevalerie. Au temps où le commissaire vénitien Bolizza visitait ces guerriers (1), ils se servaient encore de boucliers et de lances; leurs exercices favoris étaient des joûtes pareilles à nos tournois, comme la lutte du *dcherid*, où l'on s'attaquait à cheval avec le javelot. Encore aujourd'hui, leurs fusils, leurs pistolets, leurs poignards, ressemblent à ceux qui conservent dans nos arsenaux le souvenir des derniers chevaliers. L'enthousiasme des rayas pour les Tsernogortses rappelle l'admiration que le peuple vouait aux preux de notre histoire. Quand un de ces braves traverse en voyageur les contrées voisines et même les provinces autrichiennes, les habitans accourent pour saluer le héros de la montagne, pour contempler un de ces hommes merveilleux dont les exploits font l'entretien de tous les Slaves.

L'analogie qui existe entre la position des Tsernogortses et celle des montagnards castillans combattant les Maures a dû développer chez eux plusieurs traits du caractère espagnol. Cette ressemblance se révèle même dans le costume, dans la large *strouka*, manteau en poil flottant sur l'épaule, dans l'*opanka*, sandale élastique et légère, commode surtout pour escalader les monts et sauter d'un roc à l'autre. Une blouse de laine blanche qui laisse nus le cou et la poi-

(1) Son rapport existe manuscrit à la bibliothèque de Saint-Marc, sous ce titre : *Relazione e Descrizione del sangiacato di Scutari*, 1614. 44 feuilles in-4°, classe 6°. code 176.

trine, et recouvre une culotte courte orientale, pour coiffure le fez rouge entouré d'un épais mouchoir qui rappelle le turban et dessine une physionomie toujours énergique, parfois remarquablement belle, tel est le costume du Tsernogortse, le chevalier gréco-slave.

Il n'est point impossible qu'un jour le Tsernogore, s'il parvient à s'emparer d'un port de mer et à opérer la réunion des Albanais à la race serbe, ne devienne un des principaux foyers politiques de la grande péninsule. Il importe donc de connaître le pays qu'habite un peuple animé d'une ambition si active. Deux routes bien différentes conduisent le voyageur dans la montagne Noire : si vous venez de Kataro et de l'Occident, vous ne rencontrerez que le désert, traversé de précipices où roulent les pierres que détache chacun de vos pas, et au bord desquels se penche quelque chèvre décharnée pour saisir les rares graminées suspendues aux roches grisâtres, le désert, où tout est lugubre, excepté l'homme qui vous sourit dans sa misère, confiant et bon parce qu'il est libre. Si au contraire vous venez de Novi-Bazar et de l'Orient, vous entrez dans le Tsernogore à travers les plus ravissans paysages, par des vallées que fécondent mille ruisseaux et que dominent de superbes forêts. Par quelque point du reste qu'on aborde la montagne, on peut y voyager, la nuit comme le jour, avec moins de danger que dans certains pays civilisés de l'Europe, à la condition expresse toutefois d'être accompagné d'un indigène. Ne fût-il conduit que par une femme, le voyageur peut marcher sans crainte; il n'en sera même que mieux défendu contre l'attaque des haïdouks, à cause du respect porté au sexe faible par ces chevaliers de l'Orient. Aussi arrive-t-il souvent que les étrangers se trouvent subitement remis par leur guide aux mains de quelque belle parente qui doit les escorter jusqu'à un endroit convenu. Stieglits, auteur allemand d'une relation de voyage au Monténégro (1), reçut ainsi pour conductrice, il y a quelques années, une jeune cousine du vladika.

La montagne Noire est, comme toute terre orientale, tellement identifiée avec ses habitans, qu'elle ne porte pas d'autres noms que ceux des *plèmes* ou tribus maîtresses de ses différens plateaux; si ces tribus disparaissaient, on ne saurait plus comment désigner les lieux qu'elles auraient évacués, et le pays redeviendrait, comme avant l'apparition des *ouskoks* (2), un vaste désert sans nom. Autrefois com-

(1) *Ein besuch auf Montenegro*. Stuttgard, 1841.

(2) Proscrits serbes dont les émigrations ont peuplé cette montagne.

pris dans le duché et la province de Zenta (appellation qui ne désigne plus de nos jours que la vallée de la Moratcha, de Jabliak à Podgoritsa), le pays maintenant appelé Tsernagora est situé entre l'Albanie, la Bosnie, l'Hertsegovine et la Dalmatie autrichienne. La Moratcha et la Paskola, qui tombent dans le lac de Skadar, lui servent de frontière orientale. A l'occident, sa limite naturelle serait la côte de l'Adriatique, d'Antivari à Raguse; mais le congrès de Vienne en a disposé autrement, et les Tsernogortses, qui de plusieurs points de leurs frontières pourraient presque lancer des pierres dans la mer, n'ont pas un seul débouché maritime.

Les remparts naturels du pays sont, à l'ouest, les contreforts du Sella-Gora, hauts de cinq à six mille pieds, à l'est et au nord la chaîne de l'Ostrog, au sud le Sutorman. De ces cimes se détachent des chaînons qui traversent en mille sens l'intérieur du pays. Les chansons nationales racontent que le Dieu du ciel, en parcourant la terre pour y semer les montagnes, laissa par mégarde tomber sur le Tsernogore le sac où il tenait sa provision de rochers; les blocs de granit contenus dans le sac roulèrent de tous côtés et couvrirent le pays. On n'y trouve qu'une seule plaine, celle de Tsetinié, large seulement d'une demi-lieue sur quatre lieues de longueur, et qui, entourée d'une ceinture de rocs, fut naguère le lit d'un lac. La seule grande rivière du pays est le Tsernoïevitj, qui, descendant des monts Maratovitj, au-dessus de Dobro, se rend par Tsetinié dans le lac de Skadar; un marché se tient chaque semaine dans un étroit bazar, à l'endroit où les bateaux qui remontent le Tsernoïevitj cessent de pouvoir naviguer. Ce bazar est très fréquenté, même par les Serbes d'Autriche et de Turquie. Le Tsernoïevitj, dans son cours très inégal, tantôt s'étend sur de belles *livadas* (prairies), tantôt se perd sous les roseaux ou se resserre entre des roches pendantes, qui semblent vouloir lui barrer le passage. Sur ses bords s'élevait la forte citadelle de Rieka, devant laquelle échoua une armée ottomane, et dont il reste à peine des vestiges. Les ruines d'Obod, situées sur un mont près de l'embouchure de la rivière, ont été mieux conservées. Au bas de ce donjon détruit s'ouvre, dans le rocher, une vaste et mystérieuse caverne; l'héroïque Ivo, le père des Tsernogortses, y dort, suivant la tradition, couché sur le sein des *vilas* (1), qui le gardent et le réveilleront un jour, quand Dieu aura résolu de rendre Kataro et la *mer Bleue* à ses chers Monténégrins. Alors le héros immortel marchera de nou-

(1) Nymphes chrétiennes qui figurent dans les légendes serbes.

veau à la tête de son peuple, pour chasser les *schwabi* (les *muets* Germains) des côtes usurpées sur les Slaves.

Outre la *Tsernoïevitja-Rieka*, il y a au Tsernogore une autre rivière, la Tsernitsa, que l'on remonte en bateau jusqu'au village de Vihra, où se trouve un bazar très ancien. C'est sur ce point qu'éclata la première insurrection des rayas de la montagne contre les Turcs, qui venaient recueillir la dîme du blé de maïs, et prétendaient que les boisseaux de mesure étaient trop petits. Les rayas indignés brisèrent ces boisseaux sur la tête des Turcs, en s'écriant : Voilà comment les Tsernogortses mesureront désormais leurs dîmes. La température de ces vallées est si douce, que les anciens Slaves appelaient toute cette région *Joupa*, terre sans neige ou terre du soleil, et ses habitans avaient le titre de *joupanes*, seigneurs du Sud. Mais un chaud climat est souvent fatal. Plusieurs districts manquent de sources, et les femmes de certains villages sont forcées de marcher toute une journée pour se procurer en été l'eau nécessaire aux travaux du ménage. On voit au Tsernogore, comme en Arabie, des tribus se battre pour la possession d'une source. Sur plusieurs points, les pâtres sont réduits à conduire leurs troupeaux jusqu'aux hautes cimes, où la neige se conserve dans le creux des rochers; en faisant fondre chaque jour une certaine quantité de cette neige, ils parviennent à désaltérer leurs bestiaux. Tandis que le pâtre allume ainsi du feu sur les glaciers, à quelques lieues au-dessous de lui l'olive, la figue, la grenade, croissent dans des vallées qui ne connaissent point l'hiver.

Le Tsernogore ne renferme ni villes ni forteresses; à peine a-t-il des villages, car ce qu'on appelle de ce nom au Tsernogore n'est que le terrain souvent très variable occupé par une confrérie (*bratstvo*), c'est-à-dire la réunion des différens ménages composant une communauté dont tous les membres se regardent comme parens. Les Tsernogortses bâtissent le plus souvent en pierre, à l'opposé des Serbes danubiens, qui construisent leurs huttes en bois ou en planches. Loin d'éparpiller, comme les autres Serbes, leurs demeures sur un grand espace, les Tsernogortses les groupent le plus possible sur des rocs escarpés, et ne laissent entre les maisons que la distance d'un étroit sentier. Ces maisons sont presque toutes garnies de meurtrières; dans les *koulas*, tours avec un étage, le rez-de-chaussée sert pour abriter les bestiaux. La montagne Noire est riche en troupeaux de chèvres et de moutons; mais les bœufs, et surtout les chevaux, y sont rares. Certaines vallées produisent un vin qui serait excellent

sans le goût âcre qu'il prend dans les outres où on le renferme. Des troncs d'arbres creusés par les indigènes offrent un asile à d'innombrables essaims d'abeilles qui produisent dans ces ruches de forme primitive un miel excellent. Les montagnards se nourrissent surtout de végétaux, de lait, de farine de maïs et d'orge, et de pommes de terre, dont la culture, maintenant générale, fut une des innovations du dernier vladika. Le pays n'a aucune voie de communication qui mérite le nom de route. Vainement Napoléon, maître de la Dalmatie, fit proposer aux Tsernogortses, par le maréchal Marmont, de leur construire à ses frais un grand chemin de Kataro à Nikchitja : ils refusèrent constamment, et non sans de bonnes raisons, les offres impériales.

Le Tsernogore proprement dit se divise en quatre *nahias* ou départemens, nommés Tsernitsa ou Tsermnitsa, Liechanska, Rietchka, et Katounska-Nahia. Ce dernier département, qui s'étend du mont Lovtchen, près Kataro, jusqu'à Nikchitja, forme à lui seul presque la moitié du Tsernogore. Autrefois inhabitée, la Katounska-Nahia a tiré son nom du mot albanais *katoun* (tente de pasteur dressée pour l'été). Maintenant elle renferme neuf *plèmes* ou tribus, réparties sur autant de districts. Les Allemands appellent ces districts des *comtés*, et désignent également par le nom de *comtes* les *knézes* ou chefs, le plus souvent héréditaires, qui président les conseils des tribus. Les neuf plèmes de la Katounska-Nahia sont les Niégouchi, les Tsetini, les Bielitses, les Tjeklitj, les Komani, les Plechiotses, les Tsousi, les Ozrinitj et les Zagartchanes. Comme ces tribus habitent les plus pauvres et les plus arides districts du Tsernogore, elles sont très portées au pillage, et les plus terribles brigands de la Turquie sortent encore aujourd'hui de leur territoire. C'est dans ce département qu'on trouve la forteresse de Tsetinié, qui domine une vaste plaine et sert de forum à ce peuple de pasteurs et de soldats; pendant que les diètes nationales ont lieu sur la prairie, le sénat siége sur la montagne auprès du saint vladika. A peu de distance de Tsetinié est Niégouchi (*Gnegost*), seul village de tout ce pays qui ait l'apparence d'une cité européenne, et où résident les plus illustres familles de la république, celle des Petrovitj, frères, oncles et cousins du vladika, celles des Bogdanovitj, des Iakchitj, des Prorokovitj, dont le chef actuel, le féroce Lazo, neveu d'un pope du même nom fusillé en 1809 par les Français, se fait redouter au loin par les Turcs. Niégouchi est le Moscou de cette Russie en miniature : l'humble demeure des pères de la dynastie y est conservée avec respect, comme la maison des

premiers Romanov sur les bords de la Moskva. La maison des Petrovitj n'a qu'un étage, et ressemblerait complètement à celles des autres habitans si elle n'était un peu plus grande. Un autre *konak* avait été construit dans les mêmes proportions; cet édifice, dont il ne reste plus que l'emplacement, était habité encore, il y a quelques années, par la famille du gouverneur civil, qui disputa pendant plus d'un siècle le pouvoir temporel au vladika. Dépouillée de tous ses biens, cette famille est maintenant sans feu ni lieu.

Les gros villages de Tchevo, Tsousi, Velestovo, illustrés par les chants populaires, sont assis dans des vallées rebelles à toute culture. Le petit bassin de Stanievitj, qui entoure le couvent de Saint-Michel-Archange, ci-devant résidence du vladika, et où se recueillent des fruits et du vin exquis, est la seule partie fertile de la Katounska-Nahia. La nahia voisine, celle de Tsernitsa, qui, longeant le lac de Skadar, descend vers Boudva et Antivari, est au contraire la plus riche partie du Tsernogore. Dans quelques vallées, la culture est arrivée à un degré de perfectionnement qui serait remarqué même en France; des jardins délicieux s'élèvent en terrasse sur les montagnes, et des vignobles alternent avec les plants d'oliviers, de figuiers, de grenadiers. Ces bosquets ne sont entretenus que par des hommes armés jusqu'aux dents. La Tsernitsa-Nahia renferme sept tribus : les Podgores, les Glouhides, les Bertchels, les Bolievitj, les Limliani, les Sotonitj et les Doupili. — La nahia de Gloubotine ou Rietchka-Nahia, partie centrale du Tsernogore, compte cinq tribus : les Loubotines, les Kozieri, les Tseklines, les Dobarski, les Gradjani. Cette nahia n'a d'autre richesse que sa rivière, le Tsernoïevitj, où abondent les truites et autres poissons qui, séchés et fumés, sont expédiés vers la Dalmatie et l'Italie. On y pêche aussi périodiquement un poisson nommé en serbe *ouklieva*, en italien *scoranza*, qui est de l'espèce du mulet et de la grosseur d'une sardine. Aux approches de l'hiver, les *ouklievas* descendent vers le lac de Skadar en masses si compactes, que la surface de l'eau se teint sur leur passage d'une couleur particulière. Ces poissons habitent surtout les endroits du lac appelés *okos*, tourbillons circulaires formés par des sources qui jaillissent du fond du lac, et dont la température, plus chaude que celle des eaux supérieures, attire les ouklievas : on les y trouve parfois en telle quantité, qu'une rame enfoncée au milieu d'un de ces bancs de poissons reste debout. Les plèmes des bords du lac ont la propriété presque exclusive de ces *okos*, où en automne il leur suffit de jeter le filet pour le retirer aussitôt tout rempli d'ouklievas. Les plus petits sont

conservés et parqués avec des claies dans les parties les plus basses et les plus herbeuses du lac, où on les entasse tellement, qu'ils ne peuvent presque se mouvoir : c'est ainsi qu'on les engraisse et qu'on fait rapidement grossir leurs ovaires, avec lesquels se compose une poutargue peu inférieure à celle de Prévésa. — Beaucoup plus aride que la Rietchka-Nahia, le quatrième et dernier département, celui de Liechanska ou Lieskopolié, s'étend le long de la Moratcha, en face de Podgoritsa. Bien moins grand que les autres, il ne renferme que trois tribus, les Drajovines, les Bouroni, les Gradats, qui complètent les vingt-quatre plèmes dont se compose le peuple tsernogortse proprement dit.

Cette république comprend en outre un grand nombre de districts confédérés, et par des adjonctions successives augmente d'année en année le nombre de ses alliés. La longue vallée de Koutchi est unie au Tsernogore depuis 1831; le vaste territoire de Grahovo est depuis 1840 presque entièrement séparé de la Turquie, et ce n'est pas seulement l'Hertsegovine, c'est aussi le pachalik de Skadar que le Tsernogore pourra s'incorporer totalement dans un avenir plus ou moins prochain.

II.

L'histoire de la montagne Noire forme une longue épopée commencée depuis trois siècles, et à laquelle chaque guerre nouvelle ajoute une page glorieuse. Cette épopée, encore informe, mais dont l'intérêt va croissant, n'est autre que l'ensemble des *piesmas*, chants populaires du Tsernogore. Ces chants, pareils à ceux des anciens rapsodes et composés souvent par les héros mêmes qu'ils célèbrent, ne sont unis entre eux par aucun lien. Ce n'est pas de la poésie dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, c'est un monument historique, c'est le tableau fidèle d'un état social dont aucun autre pays de l'Europe ne peut donner l'idée; et, ne fût-ce qu'à ce seul titre, ces chants grossiers méritent une analyse approfondie.

Un jour peut-être, si elles s'animent sous la main d'un grand poète, les *piesmas* tsernogortses deviendront à la fois une Iliade et une Énéide, car elles célèbrent tout ensemble et les triomphes d'une race de héros vraiment égale par ses exploits aux races primitives, et les efforts de ces guerriers pour reconstruire une cité détruite, un empire effacé. Pareils aux compagnons d'Énée, qui, fuyant Troie en flammes, cherchaient partout à rebâtir Ilion, les proscrits serbes

échappés du carnage de Kossovo (1) élevèrent une *cité-refuge;* seulement, plus heureux que les Troyens, ils ne furent pas forcés d'aller en jeter les fondemens sur un sol étranger; ils ne durent pas quitter leur terre natale. Les plus étonnans rapports existent d'ailleurs entre l'état des citoyens du Tsernogore et celui des premiers républicains de Rome. L'une et l'autre cité est composée de brigands, d'enfans de la louve, au cœur dur, aux appétits violens; mais ces brigands ou haïdouks, sur le Kataro comme sur le Tibre, se sont élevés à l'état d'*ouskoks*. L'*ouskok* offre un des types sociaux les plus anciennement gravés dans l'histoire; c'est l'exilé qui a retrouvé une patrie, le vaincu ou le condamné qui, séparé des siens, poursuivi par les maîtres de l'épée, a franchi d'un bond le fossé du champ d'asile, et se retrouve libre parmi des frères (2). Les fondateurs de Rome nous offrent le premier type bien saisissable de l'ouskok dans l'antiquité. Romulus ne fut donc pas poussé par une sévérité puérile à punir de mort son frère Rémus, qui avait sauté, par-dessus le fossé, en dehors de la ville naissante; car ce délit signifiait qu'il était passé à l'ennemi, à la société établie et prétendue légitime, par laquelle les vaincus révoltés ont toujours été regardés comme des ouskoks et des noirs. C'est ainsi que l'histoire moderne du Monténégro éclaire le vieux mythe des origines de Rome. Comme l'esclave ou le sujet dans l'antique Étrurie fuyait vers Rome, ainsi le raya poursuivi par ses tyrans fuit de roc en roc jusqu'au Tsernogore, qui est le plus sûr asile pour tous les proscrits de la presqu'île gréco-slave et même de l'Autriche méridionale. Il n'est pas jusqu'aux Turcs persécutés qui ne se réfugient au Monténégro, comme le prouvent certains chants albanais. On a vu même des jeunes gens de notre brillante Europe passer à la montagne Noire; lassés de l'esclavage qu'impose à ses enfans une civilisation déviée de son but, ils s'en vont là vivre en hommes libres, n'obéissant qu'au pouvoir de leur choix, sans autres ois que le sentiment qu'ils ont de la justice. Les vengeances héréditaires entre familles peuplent aussi le Tsernogore de Dalmates poursuivis par l'Autriche. Quoique réputés brigands, la plupart d'entre eux sont des hommes très honnêtes, que le seul attachement aux mœurs de leurs pères, réprouvées par leurs nouveaux maîtres, force à émigrer, s'ils ne veulent vivre dans leurs forêts sans toit, comme les bêtes.

(1) Grande bataille où l'empire serbe a été détruit par le sultan Amurat.

(2) De là le mot d'*ouskok*, littéralement *celui qui a sauté dedans.*

Ainsi s'est avec le temps formé le peuple tsernogortse. Les seuls élémens de son histoire sont, nous l'avons dit, les *piesmas*. Nous analyserons ces curieux documens à l'aide du recueil général que le vladika fit paraître en 1837, et de la *Grlitsa*, où de nouvelles *piesmas* ont été insérées depuis ce temps.

L'époque primitive de l'histoire du Tsernogore s'étend de 1500 à 1750. Les *piesmas* et les traditions qui nous sont restées de cette époque indiquent qu'au XVe siècle le Tsernogore manquait encore d'une population permanente, et n'était visité par les pâtres serbes que durant la belle saison. Les braves échappés de Kossovo, et Strachimir Ivo, dit *Tsernoï* (*le Noir*), c'est-à-dire le proscrit, le rebelle, vinrent peupler ces rochers déserts. De même que les Francs nommèrent France le pays où ils croyaient avoir été introduits par Francus, de même les Tsernogortses se disent les descendans de cet Ivo Tsernoï, et ont nommé Tsernogore la montagne sauvée par ce héros du joug des conquérans. Le fleuve qui traverse le pays des noirs libres, et qui s'appelait auparavant Obod, reçut de même le nom de Tsernoïevitj.

Voulant resserrer encore les nombreux liens de famille qui unissaient déjà les Albanais latins avec les Gréco-Serbes, Ivo avait épousé en secondes noces Marie, fille de Jean Kastriote, père de Skanderbeg. Allié aux plus hautes familles albanaises, il combattit bientôt les Osmanlis de concert avec ses parens. Déjà, dans les défilés de sa montagne, il avait fait subir au terrible Mahomet II une déroute complète à la fameuse journée de Keinovska (1450), où son frère et collègue George était mort au sein de la victoire. Enfin, en 1478, Mahomet II, brûlant de venger sa honte, reparut au pied de la montagne Noire, et pressa par sa présence le siége de Skadar, que défendaient les Vénitiens sous Antoine Lorédan. Alors Ivo-Tsernoï rendit à Venise des services signalés par ses diversions en Albanie. Le croissant toutefois l'emporta; les Turcs, ayant conquis l'Hertsegovine, serrèrent le noir Ivo de plus près. Accablé par le nombre de ses ennemis et par leurs assauts de plus en plus en plus acharnés, le vieillard alla à Venise demander du secours. Cette république venait de conclure un traité de paix et de commerce avec le sultan Bajazet; elle ne put donner que de vaines consolations au héros, et *le Noir* retourna dans sa montagne pour s'y ensevelir avec les braves qui l'avaient mis à leur tête. A peine arrivé, il incendia lui-même la citadelle de Jabliak, qu'il avait reconquise péniblement sur les Turcs, en transporta les moines et les reliques à Tsetinié, et là, dans

une position fortifiée par la nature, éleva l'église et la forteresse qui sert encore aujourd'hui de capitale au pays. Enfin une assemblée générale de ces guerriers décidés à mourir établit à l'unanimité que tout homme qui abandonnerait sans un ordre formel le poste confié à sa bravoure serait dépouillé de ses armes, revêtu d'habits de fille, et livré aux mains des femmes, qui le promèneraient dérisoirement dans tout le pays, avec des fuseaux et une quenouille au côté. La crainte d'une telle humiliation rendit chez ces hommes libres toute trahison impossible : le Tsernogore devint puissant, et la gloire du peuple monténégrin s'étendit au loin. Ivo maria ses deux filles à des princes célèbres, l'une à l'hospodar valaque Radoul, l'autre au despote George Brankovitj. Cette dernière princesse, sous le nom de Maïka Andjelka (la mère Angelia), est aujourd'hui vénérée comme sainte par les Serbes.

La grande Venise avait recherché l'alliance d'Ivo; depuis ce moment, les Tsernogortses ne cessèrent pas de servir à toute l'Italie septentrionale d'égide contre les Turcs, qui, maîtres de la Bosnie et de l'Albanie depuis la chute de Skanderbeg, auraient certainement mis fin à la république de Saint-Marc, sans la ceinture de corsaires et de haïdouks slaves dont se borda la côte orientale de l'Adriatique.

Le souvenir d'Ivo-le-Noir, plus connu sous le nom turc d'Ivan-Beg, s'est perpétué dans la montagne aussi vif que s'il venait d'achever sa carrière. Des sources, des ruines, des cavernes, s'appellent, de son nom, *Ivan Begova*, et l'on espère qu'il reparaîtra un jour comme un libérateur céleste, un messie politique. L'amour du peuple se reporta sur ce grand homme avec d'autant plus d'élan, que ses successeurs se montrèrent moins dignes de lui. Les chefs du Tsernogore finirent par accepter des palais et des dignités à Venise, et ne furent plus capables de commander une race indomptée. Le vieil Ivo lui-même avait hâté à son insu cette prompte décadence, en mariant son fils unique avec une Latine; attentat aux mœurs orientales que le ciel, suivant la tradition, punit d'une manière terrible. Le *livre d'or* de Saint-Marc, où le puissant Ivo s'était vu en 1474 inscrit parmi les grands de Venise, consigna également, quelques années après, le mariage du fils unique d'Ivo avec une Vénitienne qu'il déclare appartenir à la famille d'Erizzo, tandis que les Serbes la disent fille du brave Mocenigo. Ce dernier, après avoir délivré, avec l'aide d'Ivo-le-Noir, Skadar assiégée par les Turcs, était devenu doge, et aurait voulu contracter une alliance de famille avec son allié politique. Les *piesmas* appellent le fils d'Ivo indifféremment George,

Maxime ou Stanicha. Nous reproduirons ici quelques fragmens de ces chants historiques :

« Le Tsernoïevitj Ivo écrit une lettre au doge de la grande Venise : « Écoute-« moi, doge! comme on dit que tu as chez toi la plus belle des roses, de même « il y a chez moi le plus beau des œillets. Doge, unissons la rose avec l'œillet. » Le doge vénitien répond d'un ton flatteur; Ivo se rend à sa cour, emportant trois charges d'or, pour courtiser au nom de son fils la belle Latine. Quand il eut prodigué tout son or, les Latins convinrent avec lui que les noces auraient lieu aux vendanges prochaines. Ivo, qui était sage, proféra en partant des paroles insensées : — Ami et doge, dit-il, tu me reverras bientôt avec six cents convives d'élite, et s'il y en a parmi eux un seul qui soit plus beau que mon fils Stanicha, ne me donne ni dot ni fiancée. Le doge réjoui lui serre la main et lui présente la pomme d'or (1); Ivo retourne dans ses états.

« Il approchait de son château de Jabliak, quand du haut de la *koula* aux élégans balcons, et dont le soleil couchant faisait étinceler les vitres, sa fidèle compagne l'aperçoit. Aussitôt elle s'élance à sa rencontre sur la Livada, couvre de baisers le bord de son manteau, presse sur son cœur ses armes terribles, les porte de ses propres mains dans la tour, et fait présenter au héros un fauteuil d'argent. L'hiver se passa joyeusement; mais le printemps fit éclater chez Stanicha la petite vérole, qui lui laboura en tous sens le visage. Quand, aux approches de l'automne, le vieillard eut rassemblé ses six cents *svati* (convives), il lui fut, hélas! facile de trouver parmi eux un *iounak* plus beau que son fils. Alors son front se couvre de sombres rides, *les noires moustaches qui atteignaient ses épaules s'affaissent*. Sa compagne, instruite du sujet de sa douleur, lui reproche l'orgueil qui l'a poussé à vouloir s'allier aux superbes Latins. Ivo, blessé de ces reproches, s'emporte comme un feu vivant; il ne veut plus entendre parler de fiançailles, et congédie les svati. Plusieurs années s'écoulèrent, tout à coup arrive un navire avec un message du doge. La lettre tomba sur les genoux d'Ivo, elle disait : « Lorsque tu enclos de haies une « prairie, tu la fauches ou tu l'abandonnes à un autre, afin que les neiges « d'hiver n'en gâtent pas l'herbe fleurie. Quand on demande en mariage une « belle et qu'on l'obtient, il faut venir la chercher, ou lui écrire qu'elle est « libre de prendre un nouvel engagement. »

« Jaloux de tenir sa parole, Ivo se décide enfin à aller à Venise; il réunit tous ses nobles frères d'armes de Dulcigno et d'Antivari, les Drekalovitj, les Koutchi et les Bratonojitj, les faucons de Podgoritsa et de Bielopavlitj, les Vassoïevitj et toute la jeunesse jusqu'à la verte Lim. Il veille à ce que les *iounaks* viennent chacun avec le costume particulier de sa tribu, et que tous soient parés le plus somptueusement possible. Il veut, dit-il, que les Latins tombent en extase quand ils verront la magnificence des Serbes. — Ils possè-

(1) La pomme est encore pour les peuples slavo-grecs, comme au temps d'Hélène et du berger Pâris, le symbole de l'hymen et de la beauté.

dent bien des choses, ces nobles Latins! ils savent travailler avec art les métaux, tisser de précieuses étoffes, mais ce qu'il y a de plus digne d'envie leur manque, ils n'ont point le front haut, le regard souverain des Tsernogortses.

« Voyant les six cents svati rassemblés, Ivo leur raconte l'imprudente promesse qu'il avait faite au doge, et la punition céleste qui l'avait frappé dans la personne de son fils atteint de la petite vérole, et il ajouta : — Voulez-vous, frères, que nous mettions pendant le voyage un de vous à la place de Stanicha, et que nous lui laissions en retour la moitié des présens qui lui seront offerts comme au véritable fiancé? Tous les svati applaudirent à cette ruse, et le jeune voïevode de Dulcigno, Obrenovo Djouro, ayant été reconnu le plus beau de l'assemblée, fut prié d'accepter le travestissement. Djouro s'y refusa longtemps; il fallut, pour l'y faire consentir, le combler des plus riches dons. Alors les svati, couronnés de fleurs, s'embarquèrent; ils furent à leur départ salués par toute l'artillerie de la montagne Noire et par les deux énormes canons appelés *Kernio* et *Selenko*, qui n'ont point leurs pareils dans les sept royaumes francs ni chez les Turcs. Le seul bruit de ces pièces fait fléchir le genou aux coursiers, et renverse plus d'un héros.

« Arrivés à Venise, les Tsernogortses descendent au palais ducal. La noce dure toute une semaine, au bout de laquelle Ivo s'écrie : — Ami doge, nos montagnes nous rappellent. Le doge, se levant alors, demande aux conviés où est le fiancé Stanicha; tous lui montrent Djouro. Le doge donne donc à Djouro le baiser et la pomme d'or de l'hymen. Les deux fils du doge s'approchent ensuite, apportant deux fusils rayés de la valeur de mille ducats; ils s'enquièrent où est Stanicha, tous les svati montrent Djouro. Les deux Vénitiens l'embrassent comme leur beau-frère, et lui remettent leurs présens. Après eux viennent les deux belles-sœurs du doge, apportant deux chemises du plus fin lin, toutes tissues d'or; elles demandent où est le fiancé, tous les svati montrent du doigt Djouro. Satisfaits de leur ruse, Ivo et les Tsernogortses reprirent le chemin de la patrie. »

Les *piesmas* ne s'accordent pas sur la dernière partie de cette histoire. Les chants du Tsernogore rapportent que Stanicha, après avoir reçu sa fiancée, demanda au voïevode d'Albanie sa part convenue dans les présens, et que l'orgueilleux Djouro se refusa obstinément à tenir la promesse donnée. Les chants du Danube, au contraire, sont dirigés contre Stanicha, en faveur du Slave d'Albanie qu'ils appellent Miloch. Ces *piesmas*, chantées par des Serbes moins belliqueux, et par conséquent moins durs pour les femmes, s'étendent davantage sur la fiancée. Elles montrent la vierge latine priant Stanicha d'exiger de Djouro la restitution totale des présens.

« Je ne puis, crie-t-elle à Stanicha en pleurant de dépit, je ne puis céder cette merveilleuse tunique d'or tissue de mes mains, sous laquelle je rêvais

de caresser mon époux, et qui m'a presque coûté les deux yeux, à force d'y travailler nuit et jour pendant trois années. Dussent mille tronçons de lances devenir ton cercueil, mon Stanicha, il faut que tu combattes pour la recouvrer, ou, si tu ne l'oses, je retourne la bride de mon coursier, et je le pousse jusqu'au rivage de la mer. Là je cueillerai une feuille d'aloès, avec ses épines je déchirerai mon visage, et, tirant du sang de mes joues, avec ce sang j'écrirai une lettre que mon faucon portera rapidement à la grande Venise, d'où mes fidèles Latins s'élanceront pour me venger. A ces mots de la fille de Venise, Stanicha ne se maîtrise plus, de son fouet à triple lanière il frappe son coursier noir, qui bondit comme un tigre, et, ayant atteint Djouro, le Tsernogortse le frappe d'un coup de javelot au milieu du front. Le beau voïevode tombe mort au pied de la montagne.

« Glacés d'horreur, tous les svati s'entre-regardèrent quelque temps; enfin leur sang commença à bouillonner, et ils se donnèrent des gages, gages terribles qui n'étaient plus ceux de l'amitié, mais ceux de la fureur et de la mort. Tout le jour, les chefs de tribus combattirent les uns contre les autres, jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées et que la nuit fût venue joindre ses ténèbres aux vapeurs sanglantes du champ de bataille. Les rares survivans marchent jusqu'aux genoux dans les flots de sang des morts. Voyez avec quelle peine un vieillard s'avance. Ce héros méconnaissable est le Tsernoïevitj Ivo; dans sa douleur sans remède, il invoque le Seigneur : — Envoie-moi un vent de la montagne, et dissipe cet horrible brouillard, pour que je voie qui des miens a survécu. Touché de cette prière, Dieu envoya un coup de vent qui balaya l'air, et Ivo put voir au loin toute la plaine couverte de chevaux et de cavaliers hachés en pièces. D'un monceau de morts à l'autre, le vieillard allait cherchant partout son fils.

« Un des neveux d'Ivo, Ioane, qui gisait expirant, le voit passer; il rassemble ses forces, se soulève sur le coude et s'écrie : — Holà! oncle Ivo; tu passes bien fièrement, sans demander à ton neveu si elles sont profondes, les blessures qu'il a reçues pour toi! Qui te rend à ce point dédaigneux? Sont-ce les présens de la belle Latine? — Ivo, à ces mots, se retourne, et, fondant en larmes, demande au Tsernogortse Ioane comment son fils Stanicha a péri. — Il vit, répond Ioane; il fuit vers Jabliak sur son coursier rapide, et la fille de Venise répudiée s'en retourne vierge chez son père. »

Toutes les *piesmas* rapportent que Stanicha, après avoir tué son rival, se fit musulman pour échapper à la vengeance des Slaves d'Albanie. Le beg de Dulcigno, Obren-Vouk, parent et vengeur du beau voïevode, craignant les coups du renégat, embrassa également l'islamisme, afin de conserver par là l'héritage de ses pères. Les deux chefs servirent pendant sept années le sultan, qui en récompense donna à chacun d'eux un pachalik héréditaire. Obren-Beg reçut celui de Doukagine, près d'Ipek, où ses descendans, les Mahmoud-

Bougovitj, sont toujours demeurés puissans; Stanicha fut installé à Skadar, où sa postérité n'a pas cessé de régner jusqu'en 1833, époque où fut exilé par la Porte le rebelle Moustapha, dernier pacha de cette famille, connue sous le nom de *Bouchatli*. Ce nom avait été donné aux descendans de Stanicha en souvenir de Bouchati, village où ils se réfugièrent après une déroute que leur firent éprouver, près de Liechkopolié, les chrétiens de la montagne, qu'ils voulaient subjuguer. Encore aujourd'hui, les habitans de Skadar et les Monténégrins ne sont point réconciliés, et ils se demandent des têtes en souvenir du beau Djouro. La conduite d'Ivo et de Stanicha a été la cause première de toutes les catastrophes qui ont affligé depuis ce temps le Tsernogore. L'histoire de cette montagne repose tout entière sur un principe essentiellement oriental et antique, *la solidarité*. Ce principe établit que chaque race est naturellement immortelle et souveraine, et qu'elle ne peut déchoir que par la faute de renégats infidèles aux devoirs héréditaires. Ainsi la race élue et privilégiée des Tsernogortses se scinda en deux comme Israël par l'apostasie : le Tsernogore resta l'asile des héros fidèles aux lois de la famille; Skadar, la Samarie de ce peuple, reçut le fils d'un nouveau David, qui aussitôt tourna ses armes contre sa propre race. Il est vrai que, selon la croyance orientale, les héros étant des demi-dieux et ne pouvant mourir, les guerriers du Tsernogore résisteront victorieusement aux renégats d'Albanie; mais la solidarité du sang les accable, leur glorieuse immortalité n'est pour eux qu'un incessant martyre : ils ont à expier chaque jour la faute de leur père adoptif, du Tsernoïevitj Ivo, et les noces fatales de Stanicha avec une Latine. Dans les idées du sensuel Orient, un prince souverain ne peut choisir de femme hors de sa nation, car une dynastie doit rester le plus pur sang, et comme l'essence même de la nationalité, qu'elle est censée résumer en elle, de même que les enfans se résument dans leur père. Épouser une étrangère, c'est donc forfaire aux lois d'une société patriarcale; aussi les sultans actuels, comme les anciens rois de Perse, comme les anciens tsars russes et les derniers krals serbes, aïeux des Tsernoïevitj, n'épousent-ils que des filles choisies dans leur empire.

La dynastie d'Ivo-le-Noir survécut peu de temps à l'apostasie de Stanicha; son dernier représentant, George, ayant épousé de nouveau une Vénitienne, cette princesse inspira au chef montagnard le dégoût de sa barbare patrie. George quitta le Tsernogore pour aller vivre tranquille au milieu du luxe et des jouissances de Venise, et la montagne Noire, déchirée par des discordes intestines, n'ayant à

opposer aux envahisseurs que les anathèmes de son évêque ou *vladika*, nommé German, tomba sous le joug musulman. Les compagnons renégats de Stanicha, rentrant dans la montagne, y conquirent la forteresse d'Obod, et s'emparèrent des débouchés commerciaux de leurs frères chrétiens, qui vécurent ainsi en rayas jusqu'à l'entrée du XVIIIe siècle. Les Tsernogortses se rappellent encore avec indignation l'époque où leur pays acquittait vis-à-vis de la Porte un haratch qui n'était destiné qu'à couvrir les frais de pantoufles de la sultane. Lorsqu'en 1604 ils s'insurgèrent contre le pacha de Skadar, Ali-Beg, qu'ils battirent et renvoyèrent blessé hors de leurs défilés, cette victoire n'aboutit qu'à leur procurer une existence moins précaire, le droit de rester en armes, au nombre de 8,027 guerriers, pour défendre leurs 93 villages, et de relever directement du sultan, qui reconnaissait leur chef militaire sous le nom de *spahi*, et leur chef ecclésiastique sous le nom de *vladika*. Ce fut dans cet état que les trouva, en 1606, Mariano Bolizza, patricien de Kataro, chargé de fixer les frontières entre la Turquie et la seigneurie de Venise.

Enfin les Vénitiens, étant entrés en guerre avec la Porte, soulevèrent les Tsernogortses contre leurs communs ennemis; Vissarion, septième vladika depuis German, se flatta d'avoir acquis à sa montagne une alliée fidèle dans la fière république, qui dès-lors commença ses conquêtes continentales sur les Turcs, puissamment secondée par les diversions des Tsernogortses. C'est ainsi qu'en 1627 ceux-ci battirent les musulmans qui allaient secourir Castel-Novo, et forcèrent cette ville assiégée de se rendre aux Vénitiens. Cependant, sur leur propre territoire, les montagnards n'avaient plus que les forêts pour asile; le pacha de Skadar, Soliman, avait forcé leurs défilés, incendié leurs villages et détruit Tsetinié. Bien qu'en revenant à Skadar il eût été atteint sous Podgoritsa et mis en pleine déroute par les Klementi et les Koutchi, alors maîtres du fort de Spouje, une grande partie de son armée, restée au Tsernogore, s'y maintint dans les défilés. Appuyées par les Bouchatlis, ces garnisons continuèrent à lever le haratch jusqu'à la fameuse année 1700, où commence l'hégire des Tsernogortses. Le vladika Danilo-Petrovitj-Niégouchi, qui revenait de la Hongrie, où le patriarche serbe Arsénius III l'avait sacré métropolite, détermina ses compatriotes à faire dans la même nuit main basse sur tous les musulmans de leur montagne qui refuseraient le baptême : ce plan fut exécuté ponctuellement. Le chant populaire qui en perpétue le souvenir mérite d'être

connu, ne fût-ce qu'à cause des motifs qu'il invoque pour excuser cet atroce évènement; il est intitulé *Sve-Oslobod* (entièrement affranchi).

« Les rayas du Zenta ont, à force de présens, obtenu du pacha de la sanglante Skadar la permission de bâtir une église. Le petit édifice terminé, le pope Iove se présente aux anciens des tribus réunis en *sobor*, et leur dit : — Notre église est bâtie, mais ce n'est qu'une profane caverne tant qu'on ne l'aura pas bénie; obtenons donc par de l'argent du pacha un sauf-conduit pour que l'évêque tsernogortse vienne la consacrer. Le pacha délivre le sauf-conduit pour le *noir caloyer*, et les députés du Zenta vont en hâte le porter au vladika de Tsetinié. Danilo-Petrovitj, en lisant cet écrit, secoue la tête et dit : — Il n'y a point de promesse sacrée parmi ces Turcs; mais, pour l'amour de notre sainte foi, j'irai, dussé-je ne pas revenir. Il fait seller son meilleur cheval et part. Les perfides musulmans le laissèrent bénir l'église, puis ils le saisirent et le menèrent, les mains liées derrière le dos, à Podgoritsa. A cette nouvelle, tout le Zenta, plaine et montagne, se leva et vint dans la maudite Skadar implorer Ommer-Pacha, qui fixa la rançon de l'évêque à 3,000 ducats d'or. Pour compléter cette somme, de concert avec les tribus du Zenta, les Tsernogortses durent vendre tous les vases sacrés de Tsetinié.

« Le vladika est élargi : en voyant revenir leur éclatant soleil, les montagnards ne purent retenir leurs transports de joie; mais Danilo, qu'affligeaient depuis long-temps les conquêtes spirituelles des Turcs cantonnés dans le Tsernogore, et qui prévoyait l'apostasie de son peuple, demande en ce moment aux tribus rassemblées de convenir entre elles d'un jour où les Turcs seront dans tout le pays attaqués et massacrés. A cette proposition, la plupart des *glavars* se taisent; les cinq frères Martinovitj s'offrent seuls pour exécuter le complot. La nuit de Noël est choisie pour être la nuit du massacre, qui aura lieu en souvenir des victimes de Kossovo.

« L'époque fixée pour la sainte veille arrive, les frères Martinovitj allument leurs cierges sacrés, ils prient avec ferveur le Dieu nouveau-né, boivent chacun une coupe de vin à la gloire du Christ, et, saisissant leurs massues bénies, ils s'élancent à travers les ténèbres. Partout où il y a des Turcs, les cinq exécuteurs apparaissent; tous ceux qui refusent le baptême sont massacrés sans pitié, ceux qui embrassent la croix sont présentés comme frères au vladika. Le peuple réuni à Tsetinié salua l'aurore de Noël par des chants d'allégresse; pour la première fois depuis le jour de Kossovo, il pouvait s'écrier : Le Tsernogore est libre (1)! »

Ainsi furent rendues à l'indépendance les tribus de la Katounska-Nahia. Il restait à délivrer les districts voisins encore asservis. Alors

(1) Cette *piesma* se chante encore aujourd'hui dans la famille des Martinovitj.

commença cette guerre audacieuse, prolongée jusqu'à nos jours, et dans laquelle on a vu mainte fois les prisonniers turcs échangés par mépris contre des pourceaux. Le Tsernogore se constituait peu à peu sur des bases plus solides que celles qui l'avaient d'abord soutenu. La vie patriarcale remplaçait l'existence isolée des pâtres nomades. Les pirates serbes que l'Autriche avait, pendant le XVIe siècle, opposés avec tant de succès à la république de Venise, et qui se sont immortalisés sous le nom d'*ouskoks*, venaient d'être enfin complètement défaits par le doge Jean Bembo; ils avaient dû chercher un asile sous l'abri de la montagne Noire, à Nikchitja et à Piperi. Drobniak avait également reçu en 1696 d'autres ouskoks refoulés par les Turcs d'Albanie. Tous ces réfugiés s'organisaient en villages ou confréries et en plèmes ou tribus, sous la présidence d'une plème supérieure, celle des Niégouchi, Serbes du mont Niégoch en Hertsegovine, qui, ayant émigré en masse, n'avaient point cessé de former une grande famille gouvernée par des lois particulières. Le patriarche militaire qui la dirigeait, de concert avec l'évêque ou le vladika, commandait à une tribu beaucoup plus considérable que toutes les autres; aussi exerça-t-il bientôt de fait le pouvoir suprême dans la petite république. Ce pouvoir émancipateur grandit et se fortifia sans sortir de la famille des Niégouchi, mais en subissant à certains égards les lois de l'élection. Ainsi le chef des Niégouchi pouvait, d'accord avec les anciens de sa tribu, choisir pour successeur celui de ses proches parens qui lui était désigné par son mérite, sans consulter l'ordre de la primogéniture.

La nuit de Noël de l'année 1703 avait affranchi le Tsernogore; cependant le résultat de cette lugubre nuit restait inconnu de l'Europe. Ce fut Pierre-le-Grand qui, ayant déclaré en 1711 la guerre au sultan, révéla au monde l'existence de ce nouveau peuple. Pierre avait cherché à soulever contre les Turcs tous les chrétiens de l'Orient: les seuls Tsernogortses répondirent à son appel. Un chant historique retrace avec énergie l'enthousiasme qui accueillit dans le Tsernogore cette insurrection populaire. Le chant s'ouvre par la lettre du tsar, que l'envoyé moscovite, Milo-Radovitj, lit à Tsetinié, dans un grand *sobor* de tous les *glavars* de la montagne. L'empereur russe, après avoir raconté ses victoires remportées sur le roi de Suède, la journée de Pultava, la trahison et la mort de Mazeppa, finit en disant :

« Maintenant le Turc m'attaque avec toutes ses forces pour venger Charles XII et pour complaire aux potentats de l'Europe; mais j'espère dans le Dieu tout

puissant et je me fie à la nation serbe, surtout aux bras des *iounaks* tsernogortses, qui certainement m'aideront à délivrer le monde chrétien, à relever les temples orthodoxes et à illustrer le nom des Slaves. Guerriers de la montagne Noire, vous êtes du même sang que les Russes, de la même foi, de la même langue, et d'ailleurs n'êtes-vous pas, comme les Russes, des hommes sans peur? Il importe donc peu que vous parliez la même langue pour combattre avec eux. Levez-vous tels que vous êtes, héros dignes des temps anciens, et restez ce peuple terrible qui n'a jamais de paix avec les Turcs.

« A ces paroles du tsar slave, du grand empereur chrétien, tous brandissent leurs sabres et courent à leurs fusils. Il n'y a qu'une voix : Marchons contre les Turcs, et plus vite ce sera, plus nous en aurons de joie....... En Bosnie et en Hertsegovine, les Turcs sont défaits et bloqués dans leurs forteresses. Partout villes et villages musulmans sont brûlés; il n'est pas une rivière, pas un ruisseau qui ne se teigne du sang infidèle. Mais ces *réjouissances* ne durèrent que deux mois; elles se changèrent pour les Serbes en calamités, à la suite de la paix subite et forcée que le tsar Pierre dut conclure avec la Porte. Les Tsernogortses furent pris d'un grand désespoir. Toutefois ils restèrent en campagne, se montrant déjà alors ce qu'ils sont aujourd'hui, buvant le vin et combattant le Turc. Et tant qu'un d'eux restera en vie, ils se défendront contre qui que ce soit, Turc ou autres. Oh! elle n'est pas une ombre, la liberté tsernogortse. Nul autre que Dieu ne pourrait la dompter, et, dans cette entreprise, qui sait si Dieu même ne se lasserait pas?

Une autre *piesma* complète en ces mots le récit de la guerre :

« Victorieuse des Moscovites, Stambol se livrait à la joie, quand tout à coup arrive dans ses murs un guerrier turc du *grad* sanglant d'Onogochto. Il raconte en pleurant au divan impérial les affronts qu'a subis la fière Bosnie attaquée par les noirs du Tsernogore, l'incendie des villes, le pillage des campagnes, la désolation qui règne partout. Émor de ces tableaux, le sultan confie cinquante mille hommes à son plus habile seraskier, Akhmet-Pacha, et le charge d'aller exterminer les rebelles. Le traité conclu sur le Pruth vient de mettre le tsar turc en paix avec toute l'Europe; il n'a plus d'ennemis que les Tsernogortses : comment résisteront-ils seuls contre le grand empire?

« Arrivé avec ses cinquante mille soldats dans la plaine de Podgoritsa, le seraskier impérial écrit au vladika Danilo : « Envoie-moi un petit haratch,
« et pour otages les trois iounaks Popovitj de Tchevo, Merval de Velestovo, et
« le faucon Mandouchitj. Si tu ne le fais, je mettrai à feu tout le pays de la
« Moratcha au lac salé (l'Adriatique); je te prendrai vivant et je t'arracherai
« la vie dans les tortures. » En lisant cette lettre, le vladika pleura amèrement; il se hâta d'écrire à tous les chefs de la rude montagne et les convoqua à Tsetinié. La diète étant rassemblée, les uns disaient : « Donnons le ha-
« ratch! » les autres : « Donnons plutôt des pierres! — Compagnons, donnez ce
« qu'il vous plaira, cria Mitjounovitj; pour moi, je ne livrerai point mes frères

« comme otages, à moins qu'ils ne partent en emportant ma tête. » Enfin, la diète décida qu'il fallait périr jusqu'au dernier pour la sainte foi et la douce liberté plutôt que de se rendre aux tyrans. Tous alors jurèrent ensemble de ne jamais envoyer aux Turcs d'autre impôt que le feu vivant de leurs carabines.

« Pendant ce temps, le vladika invoquait la *vila* propice du mont Koumo. — Génie de nos montagnes, lui criait l'évêque, apprends-moi comment nous vaincrons tant d'ennemis ! — Et la bonne vila lui révélait les moyens de détruire l'armée infidèle. Trois Tsernogortses furent choisis pour aller à la frontière reconnaître l'ennemi ; c'étaient les Iourachkovitj Ianko et Bogdane, et le grand Raslaptchevitj Vouko. Les trois braves, la carabine sur l'épaule, descendirent la vallée de Tsetinié, traversèrent rapidement deux nahias, et, au coucher du soleil, atteignirent Kokota. Là ils s'arrêtèrent pour manger leur pain ; puis, franchissant à la nage la Moratcha au milieu des ténèbres, ils entrèrent dans le camp du pacha. Tant que dura la nuit, ils marchèrent à travers le camp sans en trouver les limites. — Combien y a-t-il donc de Turcs à cette frontière? demanda enfin Vouko. Ceux qui le savaient ne voulurent pas le dire, et ceux qui l'auraient dit ne le savaient pas. Il y en avait bien cent mille, y compris les levées irrégulières de paysans de toutes les provinces voisines jusqu'en Bulgarie. Vouko dit alors à ses deux compagnons : Retournez apprendre à nos chefs ce que vous avez vu, et, quant à ma personne, n'en ayez point souci ; je reste ici pour vous servir.

Les Iourachkovitj retournèrent à Tsetinié. — Nous avons trouvé, dirent-ils aux knèzes, les ennemis en si grand nombre, qu'eussions-nous été tous trois changés en sel, nous n'aurions pu suffire pour leur saler la soupe. — Mais ils ajoutèrent, pour tromper les ames timides sur la grandeur du danger : Cette armée est un ramassis de boiteux, de manchots et d'estropiés. — Rassurés par ce rapport, les guerriers de toutes les plèmes, réunis à Tsetinié, entendirent pieusement la messe, reçurent la bénédiction de leur cher vladika, et, aspergés d'eau bénite, ils partirent en trois corps sous trois voïevodes. Le premier corps devait attirer les Turcs par sa fuite simulée, le second fondrait sur eux du haut des montagnes; le troisième, formant le corps de bataille, les attendrait de pied ferme dans la vallée. Ces divers corps, postés sur les rives de la Vlahinia, y restèrent durant trois jours : au coucher du troisième soleil, les Osmanlis parurent au-dessous de Vrania. Le prétendu transfuge, Vouko, guidait leurs bandes innombrables; tout à coup il se mit à chanter : Héros turcs, reposez-vous ici ; lâchez vos coursiers le long de la Vlahinia, dressez votre camp pour la nuit, car vous ne trouverez plus d'eau fraîche d'ici jusqu'à Tsetinié. — L'armée turque s'arrête, pose ses sentinelles et s'endort.

« Soudain un nuage épais de guerriers noirs tombe des montagnes sur ce camp endormi, où il fait pleuvoir la mort. Abandonnant leurs riches tentes, les begs se mettent à fuir par les sentiers, mais ils les trouvent garnis d'embuscades tsernogortses. On fait un horrible carnage des fuyards; au-dessus des précipices du mont Perjnik, le feu vivant des Tsernogortses dévore tout ce que l'abîme n'engloutit pas. Pendant trois jours entiers, la superbe armée

des maîtres est poursuivie sans relâche par des rebelles, par de vils haïdouks. Qu'il était beau de voir comment étincelaient les sabres serbes, comment ils fendaient les têtes ennemies, et comment les rochers même, quand il s'en trouvait sur leur passage, volaient en éclats! C'est ainsi qu'en juillet 1712 le Tsernogore se couvrait de gloire et se remplissait des plus riches dépouilles. O frères serbes! et vous tous qui portez des cœurs libres, réjouissez-vous, car l'antique liberté ne périra pas, tant que nous aurons notre petite montagne Noire. »

Les vainqueurs nommèrent *Tsarev-Laz* (descente de l'empereur) le lieu où l'armée du seraskier avait été détruite. Par suite de cette bataille, beaucoup de villages et des districts entiers furent enlevés aux Turcs, et la forteresse de Rieka, qu'ils assiégeaient, resta aux mains des Tsernogortses. Furieux de ces revers, le *tsar pur* (le sultan) prépara avec ardeur une nouvelle expédition, et, deux ans après, cent vingt mille guerriers, conduits par Douman Kiouprili, marchaient vers le Tsernogore. Joignant la ruse à la force, Douman offrit la paix la plus honorable aux montagnards, qui, trompés par ses promesses, envoyèrent dans son camp trente-sept de leurs principaux glavars. A peine arrivés, les glavars furent saisis et pendus, et aussitôt après l'assaut fut donné à la montagne, privée par le perfide pacha de ses chefs les plus intelligens.

« Pour venger, dit la *piesma* nationale qui raconte cet évènement, pour venger le seraskier et les cinquante mille Turcs détruits dans les forêts et les défilés serbes, et pour guérir les blessures faites au cœur du sultan, Kiouprili ne laissa pas dans tout le Tsernogore un seul autel, une seule maison debout. Surpris sans munitions, quand la poudre leur manqua, les iounaks durent céder. Les plus jeunes se retranchèrent au haut des monts, les autres s'enfuirent vers Kataro, sur le territoire de Venise, convaincus que le doge, auquel leur longue guerre avait été si utile, ne les livrerait pas aux Turcs. Vain espoir! les Vénitiens laissèrent l'Osmanli envahir leur territoire pour y sabrer les vaincus. Mais quelle fut la récompense du doge, devenu l'ami des Turcs? Il se vit enlever par eux toutes ses provinces orientales. Tel fut le prix qu'obtint Venise pour avoir livré les Serbes. »

Les derniers vers du chant tsernogortse retracent, en la résumant, une triste période de l'histoire de Venise, qui, plongée dans ses calculs mercantiles, apprit alors ce qu'une nation gagne à l'abandon de ses alliés. Libre dans ses mouvemens par la possession de la montagne Noire, le Turc parcourut sans résistance toutes les provinces vénitiennes de la presqu'île gréco-slave, depuis la Bosnie jusqu'à l'isthme de Corinthe. La reine de l'Adriatique comprit un peu tard que sa

prospérité dépendait de son intime union avec les Serbes maritimes, et elle se mit à soutenir de nouveau les Tsernogortses, qui, restés maîtres des parties les plus inaccessibles de leur montagne, fondaient chaque jour comme des aigles sur les Turcs des vallées. En 1716, ils parvinrent même à expulser du pays les deux pachas d'Hertsegovine et de Bosnie, qui l'avaient envahi avec leurs armées. Il est vrai qu'ils déshonorèrent leur victoire en immolant soixante-dix-sept prisonniers aux mânes des trente-sept chefs traîtreusement exécutés par Kioupríli. En 1718, les Tsernogortses, au nombre de cinq mille cinq cents, marchèrent au secours des Vénitiens bloqués dans Antivari et Dulcigno et les délivrèrent en battant le visir d'Albanie. Une lettre de remerciemens, du sénat de Venise au vladika Danilo, conserve le souvenir de ce haut fait des guerriers noirs. En 1727, ils remportèrent une nouvelle et éclatante victoire sur Tchenghitj-bekir, qui ne leur échappa avec peine que pour aller se faire tuer quelques années plus tard par d'autres Slaves, à la bataille d'Otchakov.

Néanmoins la trace des affreux ravages commis par Kioupríli n'était point encore effacée. Plusieurs grandes tribus se trouvaient réduites presque à rien. Celle des Ozrinitj, suivant la piesma intitulée *la Vengeance de Tchevo,* était réduite à quarante hommes, quand son voïevode, Nicolas Tomache, se vit cerné dans Tchevo par des milliers de Turcs que conduisaient le beg Loubovitj et le gouverneur du fort de Klobouk. Le vaillant voïevode soutint les assauts des Turcs et donna le temps à l'armée tsernogortse de venir le délivrer.

« Pendant que la mêlée avait lieu dans la plaine, que le feu des fusils remplissait l'air de la terre au ciel, Tomache et les siens, du haut du rocher de Tchevo, priaient Dieu d'écarter d'un coup de vent ces nuages de fumée pour qu'ils pussent découvrir laquelle des deux armées l'emportait. Enfin ils voient monter vers eux leurs frères tsernogortses qui venaient de couper la tête à plus de mille Turcs, et qui amenaient un nombre non moins grand de prisonniers enchaînés. — O Dieu! s'écria Tomache, graces te soient rendues de ce que nous vengeons si bien nos pères massacrés par Kioupríli! Et puisses-tu donner dans ton ciel, à ceux qui meurent pour défendre le Tsernogore, les joies d'un triomphe sans fin! »

III.

L'existence jusque-là si précaire des Tsernogortses commençait à se consolider : la lutte, qui se continuait entre la montagne Noire et la Porte, attirait les regards de l'Europe civilisée; les héroïques mon-

tagnards étaient comblés de bénédictions par leurs voisins chrétiens, et la seconde moitié du XVIIIe siècle ne devait plus être pour eux qu'une longue série de victoires. Ils eurent cependant à traverser une dernière période d'angoisses. Huit pachas, sous le visir Mehmet-Begovitj, firent subir à la montagne Noire un blocus qui dura sept ans à partir de 1739. Toutefois, par de courageuses sorties contre les nombreux camps retranchés qui les bloquaient, les Tsernogortses affaiblirent peu à peu leurs ennemis et les mirent enfin en pleine déroute. Exaltés par l'ivresse sauvage de leur triomphe, ils brûlèrent vifs, dans une écurie, soixante-dix de leurs plus illustres prisonniers. Ce triste exploit n'a inspiré aucune chanson. Un plus noble souvenir se rattache à la journée du 25 novembre 1756. Un chant plein d'audace, de pureté et de fraîcheur, retrace les évènemens de cette journée avec l'exactitude du plus fidèle bulletin militaire (1).

« Le visir de Bosnie écrit une lettre au noir caloyer, Vassili-Petrovitj; il le salue et lui dit : « Moine noir, envoie-moi le haratch de la montagne avec le « tribut de douze jeunes filles des plus belles, toutes âgées de douze à quinze « ans, sinon je jure par le Dieu unique de ravager ton pays et d'en emmener « tous les mâles jeunes et vieux en esclavage. » Le vladika communique cette lettre aux glavars des tribus, et leur déclare que, s'ils se soumettent, il se séparera d'eux comme de gens déshonorés. La réponse des glavars fut : Nous perdrons tous la tête plutôt que de vivre dans la honte, quand même la servitude devrait prolonger d'un siècle notre existence. — Fort de l'unanimité des siens, le vladika répond au visir de Bosnie : « Comment peux-tu, renégat, « mangeur de prunes de l'Hertsegovine, demander le haratch aux enfans de « la montagne libre ? Le tribut que nous t'enverrons, ce sera une pierre de « notre sol, et au lieu de douze vierges tu recevras douze queues de pour- « ceau dont tu pourras orner ton turban, afin de te faire ressouvenir qu'au « Tsernogore les jeunes filles ne croissent ni pour les Turcs ni pour les rené- « gats, et que, plutôt que d'en livrer une seule, nous aimerions mieux mourir « tous perclus, aveugles et sans mains. Si tu veux nous attaquer, viens..... « Nous espérons que tu laisseras chez nous ta tête, et qu'elle roulera dans nos « vallons, déjà jonchés de tant de crânes turcs. »

« En recevant cette réponse, le pacha furieux battit des pieds la terre, se prit la barbe dans ses mains et appela à grands cris tous ses capitaines. Ils accoururent avec quarante-cinq mille soldats, et, conduits par le *kiaya* (lieutenant) du visir, ils s'avancèrent pour mettre à feu et à sang la montagne Noire. Les Tsernogortses les attendaient, retranchés dans le défilé de Brod, sous la blanche forteresse d'Onogochto. Là les deux armées se saluèrent de leurs fusillades sans interruption durant quatorze jours.

(1) Tome IIe de la *Grlitsa*, 1836.

« Tout à coup nos jeunes héros se lamentent; ils n'ont plus ni plomb, ni poudre. Passant au pied de leurs retranchemens, qui ne vomissent plus la foudre, les hordes turques s'en vont brûler les villages. Mais Dieu nous envoya un secours inattendu : malgré les sévères défenses du doge de Venise, un étranger compatissant nous apporta et nous vendit en une nuit plusieurs milliers de cartouches. Ravis à cette vue, les fils du Tsernogore se mirent à danser de joie, en chantant des airs de triomphe. Dès que l'aurore eut paru, ils firent le signe de la croix et s'élancèrent sur le camp des Turcs, comme des loups sur un blanc troupeau. Ils les mirent en déroute et les poursuivirent jusqu'à la nuit à travers monts et vallées. Le kiaya lui-même, blessé, s'enfuit hors d'haleine vers son visir pour lui apprendre combien il amenait de belles Tsernogortses. »

Quoiqu'appartenant à l'église latine, Venise avait toujours joui dans le Tsernogore d'une grande influence, lorsqu'en 1767 les Russes succédèrent aux Vénitiens dans les sympathies de la montagne Noire. Un aventurier slave, regardé par quelques-uns comme un déserteur autrichien, s'étant mis, sous le nom d'Étienne Mali (le petit), au service d'un montagnard de Maïni, près Boudva, parvint à faire croire à son maître qu'il n'était autre que le tsar Pierre III en personne. Bientôt Étienne passa au Tsernogore, où il se fit des partisans, grace à l'indolence du vladika Sava, qui, après avoir étudié à Pétersbourg, était venu remplacer l'intrépide Vassili. Enfin, les Tsernogortses se laissèrent séduire au point de choisir le prétendu tsar pour leur chef politique. Le patriarche serbe d'Ipek lui fit offrir ses services, et lui envoya un très beau cheval. Il est vrai qu'à cette nouvelle, les Turcs chassèrent le prélat, qui dut se rendre près de son souverain adoptif; mais les rayas n'en montrèrent que plus de sympathie pour l'imposteur, et jusque sur le territoire vénitien il y eut en sa faveur des rixes tumultueuses et sanglantes, notamment à Risano. Les troupes du doge, au nombre de plusieurs milliers d'hommes, étant venues bloquer cette petite ville, furent battues par les habitans, et durent se retirer, laissant plusieurs centaines de morts. Venise adressa, dit-on, des sollicitations à la cour de Russie pour qu'elle désabusât les Tsernogortses sur le compte du faux tsar. Le prince Dolgorouki fut donc envoyé dans ce but à la montagne Noire, où il déclara à tous les glavars réunis en *sobor* à Tsetinié que le véritable Pierre III était mort, et qu'on voyait en Russie son tombeau. Le *petit Étienne* fut alors arrêté par ordre du vladika Sava et livré à l'escorte de Dolgorouki; mais, l'envoyé russe ayant enfermé son captif dans une chambre placée au-dessus de la sienne, le rusé

Étienne cria aux Tsernogortses : « Vous voyez que le prince lui-même me reconnaît pour son supérieur, puisqu'il n'ose pas me loger au-dessous de lui. » Convaincus par ce raisonnement, les Tsernogortses s'élancèrent pour délivrer leur cher prisonnier, et Dolgorouki dut évacuer le pays plus précipitamment qu'il n'y était entré.

Alors les Turcs se mirent en campagne, poussés, à ce qu'on croit, par les Vénitiens. Trois armées, commandées par les trois visirs d'Albanie, de Bosnie et de Macédoine, envahirent en même temps le Tsernogore par Glouhido, Nikchitja et Podgoritsa. Les luttes furent partielles, mais acharnées. Au bout de deux mois de combats journaliers, les Tsernogortses avaient épuisé toutes leurs munitions sans pouvoir s'en procurer de nouvelles, car l'ingrate Venise, désormais intéressée à les voir périr, et voulant étendre son commerce sur leur ruine, avait bordé toute sa frontière d'un cordon de troupes, et ne laissait pénétrer ni vivres ni poudre dans la montagne. Les Osmanlis parvinrent ainsi à ravager plusieurs vallées et à incendier un grand nombre de villages. Ils ne purent toutefois pénétrer jusqu'à Tsetinié, malgré les forces considérables qu'ils avaient réunies, et aux approches de l'hiver ils durent battre en retraite. Une piesma intitulée *Bogovanié* (œuvre de Dieu) raconte cette glorieuse campagne de 1768 :

« Le doge vénitien écrit au tsar de la blanche Stambol; il le salue amicalement et lui dit : « Pur sultan, tu sais que sur ces rochers du Tsernogore, « au seul nom de l'empereur russe, tout le peuple s'émeut, comme feraient « des enfans pour leur père. Détruisons de concert ces rebelles, et qu'il n'en « reste plus trace. Je lèverai mes Dalmates et mes braves volontaires croates, « et je les posterai sur la frontière, pour que les bandes échappées à ton « cimeterre n'échappent pas à mon épée. » Aussitôt le tsar osmanli rassemble ses Albanais, ses Bosniaques et ses Roméliotes, en tout cent vingt mille fantassins et cavaliers, qui, leurs visirs en tête, marchent vers la montagne Noire et l'envahissent de trois côtés à la fois, pendant que les Vénitiens couvrent de troupes leur frontière.

« Cernés de toutes parts, les Tsernogortses invoquent le Dieu d'en haut, et dans une assemblée générale décident qu'il ne faut pas songer à la vie, mais à mourir glorieusement pour la foi et la chère liberté; puis, au nombre de dix mille contre cent vingt mille ennemis, ils partent en différens corps pour les divers points attaqués. Les Turcs marchaient entourés de l'incendie, et pénétrèrent très avant dans le pays; mais la mort les y attendait, car ils ne savent pas, comme nos guerriers, se cacher derrière des rochers et des arbres. Vainement ils criaient aux nôtres : Ames de souris, Tsernogortses, levez-vous, que nous vous voyions en plaine! Où fuyez-vous comme des rats à travers

les broussailles? Du sein des broussailles, les coups de fusil n'en partaient pas moins et frappaient l'ennemi à l'improviste.

« Cependant le Turc se bat durant neuf semaines, et nos pauvres haïdouks n'ont plus ni poudre ni plomb. Ils vont périr, quand arrive la fortune tsernogortse, la bonne fortune envoyée de Dieu : le 1er novembre, une pluie abondante tombe des nuages et dure jusqu'au lendemain, accompagnée d'éclairs et de tonnerres, qui ravagent près de Boudva le camp du doge de Venise, et mettent en pièces les tentes du pacha de Skadar. Au milieu de ce désordre, les montagnards accourent et s'emparent des munitions mal gardées. Désormais bien pourvus, ils défient les trois visirs, qui, désespérant de se maintenir durant l'hiver dans la montagne, l'évacuent en semant de cadavres tous les sentiers. C'est ainsi que le vrai Dieu aide ceux qui le prient : crois donc au Christ, cher *pobratim*, crois au Dieu que les Tsernogortses adorent, au Dieu dont ils reçoivent joie, courage et santé. »

Le petit Étienne, pour qui les montagnards avaient remporté cette glorieuse victoire, ne joua qu'un rôle insignifiant durant la guerre; cette attitude purement passive lui enleva tout son crédit. Cependant il avait gouverné le Tsernogore pendant quatre années avec un tel empire, qu'il avait pu faire fusiller deux montagnards pour vol, ce que le vladika lui-même ne se fût pas permis, et il avait laissé exposés durant plusieurs semaines, sur un rocher de la route de Kataro, une bourse et un pistolet plaqué d'argent, sans que personne osât y toucher. Devenu aveugle par suite d'une explosion de poudre, le petit Étienne se retira dans un monastère, où il fut, dit-on, assassiné pendant son sommeil par un espion du pacha de Skadar. Cette singulière apparition eut du moins pour résultat d'exalter à un haut degré les espérances des Tsernogortses; persuadés qu'un empereur banni avait voulu se faire leur concitoyen, ils s'affermirent dans l'idée qu'ils étaient dignes de fonder un empire. La fin du XVIIIe siècle les révéla au monde gréco-slave comme des conquérans, ou plutôt comme des émancipateurs; grace à leur secours, une partie de l'Hertsegovine et les districts albanais du nord-est purent s'affranchir du haratch. Cette révolution amena des complications politiques et des mêlées sanglantes.

Les grands états de l'Europe s'étaient enfin aperçus que la montagne Noire valait la peine qu'on s'occupât d'elle. Dès-lors, sous le spécieux prétexte de lui prêter appui, ils ne cherchèrent plus qu'à l'absorber. Cette politique fut surtout celle de l'Autriche et de la Russie; mais le vladika qui gouvernait alors les Tsernogortses, Pierre Petrovitj, sut tirer parti de la rivalité qui existait déjà entre

les deux cours impériales : il se fit en 1777 sacrer métropolite sous l'égide des Autrichiens, à Karlovitj en Syrmie; puis il se rendit à la cour du tsar, qui le fit membre honoraire du grand synode de Russie. Ainsi, caressant alternativement les deux empires protecteurs, le vladika Pierre donnait l'exemple de cette politique habile que ses successeurs ont suivie jusqu'à nos jours.

Pierre sut profiter de l'anarchie qui dévorait les provinces ottomanes pour séparer du pachalik de Skadar un grand nombre de districts qui, sous le nom de *berda*, sont depuis confédérés avec le Monténégro; mais ce résultat fut acheté par de sanglantes batailles, dont la dernière, celle de Kroussa, délivra pour long-temps le Tsernogore des invasions albanaises. La conduite du vladika dans cette journée fut admirable, et long-temps après, les pieux vieillards de Tsetinié appliquaient à cette journée le verset de la Bible sur les Madianites, qui, *vaincus par Gédéon, ne relevèrent plus la tête, et laissèrent vivre en paix durant quarante ans le peuple d'Israël, jusqu'à la mort de son libérateur.* Le Gédéon de la montagne Noire fit embaumer la tête de son rival, le visir d'Albanie, qui fut exposée dans sa salle d'audience à Stanievitj, d'où on la transporta plus tard à Tsetinié. Comme la tête qui à Rome servait de fondement au temple de Jupiter, cette tête du Bouchatli devint, pour ainsi dire, la base du Capitole tsernogortse. L'éclatante victoire de Kroussa ouvrit une ère nouvelle pour les Monténégrins, dont l'indépendance fut constatée dès-lors aux yeux de l'Europe, et reconnue par le sultan même, qui, depuis cette époque, ne leur a plus fait demander le haratch.

IV.

La république française, après ses victoires remportées sur les Turcs d'Égypte, avait été saluée avec enthousiasme par tous les Gréco-Slaves; mais quand Napoléon en vint jusqu'à faire alliance avec le sultan, tout changea de face; il fut dès-lors aisé à la Russie de faire du Tsernogore un foyer d'intrigues et de réaction contre la domination française dans les provinces ci-devant vénitiennes. Une longue guerre s'engagea dans ces provinces entre nos garnisons et les Tsernogortses, qui, le plus souvent défaits, ne cédèrent jamais sans avoir vaillamment combattu. Quoiqu'elle ne leur ait procuré aucun des brillans résultats qu'ils en attendaient, ces montagnards trouvèrent néanmoins, dans une lutte à armes si inégales avec les

vétérans des campagnes d'Italie, l'avantage de répandre leur nom à travers l'Europe. Bien que vaincus, ils sentirent se développer en eux, par la résistance qu'ils opposaient à de tels vainqueurs, un plus haut sentiment de leur force et de leurs destinées. La mise en scène de ce long drame, telle que nous l'offrent les piesmas nationales, mérite d'être connue : *la Chute de Venise* est le premier de ces chants militaires.

« Deux hommes puissans se querellent pour la couronne du doge de Venise; l'un est le césar de Vienne, l'autre est le kral Bonaparte. Le jeune kral écrit au césar : Si tu ne veux pas me céder Venise, j'irai avec mes Français brûler tous tes villages, prendre tes châteaux et ta blanche capitale; j'entrerai à cheval dans ton propre divan, et changerai ton palais en hôpital. Je te chasserai de la terre germanique; Prague la dorée et ta ville de Milan deviendront ma proie; je t'enlèverai l'Istrie, la Dalmatie et Kataro, et je reviendrai prendre mon repos royal dans Venise.

« Le césar, ayant reçu cette lettre, assemble ses seigneurs et la leur communique : tous sont consternés, tous parlent de soumission, les seuls archiducs protestent, et on se décide pour la résistance. A cette nouvelle, le kral Bonaparte s'écrie : — Pauvre césar de Vienne! tu oses donc entrer en lutte avec la France; eh bien! soit! — Et il part avec ses Français, brûle villes et villages, et traverse toutes les provinces, en dépit du puissant Kutuzov, accouru de Moskovie au secours du césar des Germains. Et ni le césar, ni Kutuzov, n'osèrent barrer le passage à Bonaparte, qui entra sans coup férir dans Vienne, où il fit mille railleries sur le pauvre césar. Puis il s'élança vers Milan, qui, défendue par un général slave, Philippe Voukassovitj, ne se rendit qu'au bout de trois jours; maître de Milan, il promena ses armes par toute l'Italie, et vint, comme il l'avait promis, prendre son repos royal dans Venise. »

« Alors, dit dans un article officiel la *Grlitsa* (1), les Français, par le traité de Campo-Formio, livrèrent les bouches de Kataro à l'empire d'Autriche, oubliant que, lorsqu'en 1410 Kataro se donna volontairement aux Vénitiens, cette ville posa pour condition que, si un jour Venise n'était plus en état de les protéger, les habitans des bouches reprendraient leur première liberté, sans pouvoir être légitimement cédés à aucune autre puissance. Ce ne fut donc pas sans douleur qu'ils se virent, contre toute justice, adjugés à l'empereur romain, et leurs principaux knèzes résolurent d'envoyer une députation au vladika des Tsernogortses pour lui demander conseil et secours. »

Depuis ce moment, le vladika fut regardé par une grande partie des Serbes maritimes comme leur protecteur naturel, et son in-

(1) Tome IIe, 1836.

fluence parmi eux s'agrandit en raison de la décadence croissante de Raguse. Cette république célèbre était, avant l'invasion des Français, tellement vénérée dans toute la péninsule, que les Slaves de Turquie eux-mêmes venaient faire juger leurs querelles à ses tribunaux. Son aristocratie, toute civile, uniquement occupée de débats parlementaires, ne comprenant que l'ordre légal, étrangère à toutes les prétentions féodales et militaires, était la plus paternelle de l'Europe. Ce petit état, toujours en repos, offrait la plus complète antithèse avec la remuante et belliqueuse république tsernogortse. A Raguse, quand les Français y entrèrent, il n'y avait point eu depuis vingt-cinq ans de peine capitale prononcée contre personne. Lorsqu'on se voyait forcé de rendre une sentence de mort, la république prenait le deuil; on faisait venir de la Turquie un bourreau, qu'on payait en le renvoyant aussitôt après l'exécution, sans lui permettre de passer même le reste du jour dans cette ville de la paix. Les tchetas tsernogortses et les vengeances que les Serbes latins se voyaient obligés d'en tirer troublaient seules le calme profond du pays.

Avec les Français, une nouvelle ère commença pour les Serbes latins : les saines maximes des vieilles républiques firent place aux idées démagogiques venues de Paris; plus d'une piesma déplore les excès auxquels se livrèrent alors les *jacobins* serbes. Ceux de Kataro sont représentés dans un de ces chants écrivant à Bonaparte :

« O toi qui es notre père et notre mère, accours vite, si tu ne veux pas que les schwabi nous livrent au Russe ou à l'Anglais; nous t'attendons. »

Cependant l'influence française ne devait pas s'établir à Kataro sans lutte et sans efforts; d'autres iounaks écrivaient en même temps à l'amiral Seniavine dans la blanche Corfou :

« Voilà déjà quatre siècles que les Serbes ont perdu leur tsar à Kossovo; depuis lors, tout ce qu'il y avait de familles illustres dans notre nation a vécu en Primorée (1), sous l'ombre du doge de Venise, qui nous traitait à merveille; un père ne saurait être plus doux pour ses enfans. Nous avons été ensuite misérablement vendus à ce dur César de Vienne, qui nous a opprimés neuf ans, et maintenant les jacobins voudraient nous revendre à leur ami Bonaparte. Mais toi, glorieux Seniavine, viens ici nous protéger; tu seras le père de nos fils. »

Les chants populaires ajoutent que l'amiral russe, ayant lu cette lettre, partit avec sa flotte et qu'il s'empara des bouches de Kataro.

(1) Ce mot désigne tous les pays maritimes où l'on parle serbe.

L'histoire officielle s'accorde à peu près avec les chants populaires; elle raconte que Kataro devait, en vertu du traité de Presbourg, être remis à la France, mais que les habitans, de connivence avec les Autrichiens, rendirent la place aux croiseurs russes de Corfou, les considérant comme des maîtres moins à craindre que les Français d'Italie, grace à la distance qui sépare la Russie de Kataro. C'est alors que les Tsernogortses, aidés d'un corps moscovite, ouvrirent leur campagne de 1806; ils commencèrent par attaquer le général Lauriston et les Français de Raguse. Au nombre de vingt mille, ils assiégèrent à la fois Raguse et Kataro; ils réclamaient cette dernière ville comme ayant appartenu au royaume serbe jusqu'en 1343, et comme étant un des apanages les plus anciens de leur vladika. Quant à Raguse, ils prétendaient l'obtenir comme étant les plus forts. La flotte russe, qui bombardait la place par mer, avait débarqué trois mille hommes pour aider les montagnards; aussi pressaient-ils le siége avec fureur, quand le général Molitor, parti de Zara avec seize cents braves, les seuls Français restés disponibles en Dalmatie, arriva sous Raguse, que cernaient treize mille assiégeans. Il chargea à la baïonnette les plèmes dispersées des Tsernogortses et les culbuta sur les Russes, qui plièrent à leur tour. Abandonnant leur artillerie et leur camp, les fuyards s'entassèrent sur la flotte et s'éloignèrent à force de voiles. Cette victoire, qui semble fabuleuse, affermit la domination française autour des bouches de Kataro. Réduits à ne faire qu'une guerre de brigands, les montagnards se vengèrent de leurs revers par des tchetas isolées; dans l'une de ces expéditions, ils décapitèrent le général Delgorgues, tombé vivant entre leurs mains; un adjudant de Marmont, nommé Gaiet, partagea le sort du général. Enfin, à l'affaire de Castel-Novo, en 1807, ils laissèrent tant de morts, qu'ils ne purent plus tenir la campagne et conclurent avec les Français, auxquels le traité de Tilsitt avait donné Kataro, une paix sincèrement désirée, et qui ne fut plus troublée jusqu'en 1813. A cette époque, les Tsernogortses redemandèrent *leur ville de Kataro*, et, ne l'obtenant pas, ils marchèrent pour la reconquérir. Une longue piesma raconte cette campagne; nous n'en reproduirons que les traits principaux.

« Le vladika Pierre écrit à Niégouchi, au *gouvernadour* (1) Vouk Radonitj : « Holà! écoute-moi, *gouvernadour* Vouk, rassemble tes Niégouchi, et « avec eux tous les Tseklitj, et marche avec eux sur Kataro pour y assiéger

(1) Gouverneur civil et dépositaire du pouvoir exécutif de la république.

« les braves Français, en barrant les chemins et les escaliers de cette cita-
« delle, de telle sorte que personne désormais n'y puisse pénétrer. Moi, pen-
« dant ce temps, j'irai de Tsetinié à Maïna, et je m'emparerai avec les miens
« de la ville de Boudva. » Quand Vouk eut lu cette lettre aux fins caractères, il en bondit de joie, réunit une forte bande, montr à cheval et s'en alla vers Kataro. Arrivé au torrent de Gorajda, il dresse sa tente sur la rive, et, faisant occuper les hauteurs, il sépare Kataro du fort de Troïtsa. De son côté, le vladika descend avec les siens vers Maïna, où tous les *Primortsi* (Serbes maritimes) accourent se joindre à lui, et proclament l'adjonction libre de leur province avec la montagne Noire.

« Le lendemain à l'aurore, le vladika se lève, convoque tous ses frères tsernogortses et primortses, et leur demande si quelqu'un ne connaîtrait pas le moyen de délivrer Boudva, en épargnant le sang des Serbes et ceux des braves Français. A ces mots, Pierre Djourachkovitj se dresse sur les pieds, baise la main du vladika, et lui dit d'une voix soumise : Mon hospodar, voici le moyen de verser le moins possible de sang pour nous emparer de Boudva. Cette ville renferme autant de pandours serbes que de soldats français; écrivons au chef de ces pandours, au kerstitjevitj Vouko, qu'il engage une querelle avec la garnison étrangère, et pendant qu'ils se querelleront, nous nous approcherons des remparts dégarnis. Le vladika suit ce conseil, et écrit au chef des pandours, en lui promettant une grande récompense de la part de la Russie.

« Le kerstitjevitj rassemble ses frères, et leur lit la lettre qu'il vient de recevoir. Les pandours lui répondent : Il serait mal à nous de trahir les seigneurs français, de livrer le poste confié à notre bonne foi. Ils refusent de prendre part au projet de leur chef; mais celui-ci reste ferme : Étant tous Serbes, dit-il, nous devons tous agir d'accord avec notre saint vladika. Le chef finit par entraîner une partie de ses soldats; ils se débarrassent d'abord de ceux de leurs compatriotes qui sont le plus attachés à la France; puis, se jetant sur les Français, ils tuent ceux qui refusent de se rendre, saisissent et lient les autres deux à deux, et ouvrent, au lever du jour, les portes de la blanche Boudva. Monté sur son grand cheval, et léger comme un faucon gris, le vladika entra dans la place et rendit grace à Dieu.

« De son côté, le gouvernadour Vouk, campé sur la Gorajda, apprenant la prise de Boudva, dit aux siens : Nous ne pouvons pas vivre de honte; levons-nous à l'aurore, et allons donner l'assaut au fort de Troïtsa. Du haut des remparts de Kataro, le puissant général français aperçoit le mouvement des bandes serbes, et s'écrie : Gloire à l'Être suprême, qui nous permet enfin de voir comment les chèvres du Tsernogore escaladent les forteresses impériales! Et se tournant vers son état-major : N'y a-t-il parmi vous personne qui veuille aller secourir Troïtsa? Le capitaine Campaniole lui répond : Mon général, donne-moi trois cents soldats, et j'irai là-haut allumer la queue de tous ces rats de montagne, dont vingt seront réservés pour t'être amenés vivans.

« Campaniole part avec ses braves, mais pendant que l'aigle gravit vers

Troïtsa, les Tsernogortses se glissent par derrière pour lui couper la retraite, se répandent sur ses flancs, à l'abri des rochers, et l'enveloppent entièrement. Le héros, cerné, s'agite comme un lion; enfin il forme un bataillon carré et redescend la montagne. Il arrivait à Vernets, quand une balle étendit sur l'herbe cet aigle terrible. Une autre balle atteint le knèze Chaliar, qui suivait les Français; une troisième frappe le porte-étendard; la terre ne le reçoit pas vivant. Cent grenadiers tombent en braves; les autres rentrèrent dans Kataro, couverts de blessures et poursuivis par les rats de la montagne jusqu'au pied des remparts. A cette vue, les cinquante Français qui défendaient Troïtsa se rendirent, et les vainqueurs détruisirent ce fort, après en avoir enlevé les quatre canons verts, les beaux canons français, qui servirent à donner des salves joyeuses au vladika, quand il vint joindre son armée à celle du gouvernadour Vouk. »

Le bulletin officiel (1) sur la prise de Boudva et de Troïtsa ajoute quelques détails à ceux de la piesma. Il fixe au 11 septembre la conquête de Boudva, où cinquante-sept Français furent faits prisonniers, et au 12 du même mois l'assaut et la prise de Troïtsa, après une sortie inutile de la garnison de Kataro, qui fut rejetée dans la ville, laissant, outre ses morts, trente-six hommes aux mains des Tsernogortses; mais ce bulletin avoue que le fort de Troïtsa, miné par les Français, sauta en l'air une heure après l'assaut des montagnards. Quant à Kataro, le général Gautier y soutint le siége plusieurs mois, et ne se rendit qu'en décembre aux Anglais. Ceux-ci, en vertu d'un traité passé avec le vladika, remirent Kataro aux Tsernogortses, qui firent de cette ville leur capitale. Au printemps de l'année suivante (1814), cette précieuse conquête leur échappa par la cession solennelle qu'en fit l'empereur Alexandre aux Autrichiens. Un ordre du *césar de Vienne* fit partir de Raguse le général Miloutinovitj chargé d'expulser le vladika des bouches de Kataro. Les chants populaires gardent sur ce triste évènement un morne silence; en retour, les Serbes latins de Raguse ont composé de longues et moqueuses relations de la déroute du saint vladika et de l'évacuation de Kataro. Ils reconnaissent toutefois la bravoure avec laquelle les guerriers noirs défendirent cette place contre les Autrichiens de Miloutinovitj, en brûlant, avant de se retirer, jusqu'à leur dernière cartouche.

Revenu tristement dans sa montagne, le vladika Pierre soigna en paix les blessures de son peuple jusqu'en 1820, année où le cruel Dchelaloudin, visir de Bosnie, descendit la Moratcha avec une forte armée pour subjuguer les Tsernogortses. Ceux-ci l'attirèrent dans

(1) *Grlitsa*, tome IVe. 1838.

leurs défilés, et par un complet triomphe prouvèrent à la Porte que, s'ils avaient dû fléchir devant la stratégie européenne, ils gardaient toute leur supériorité en face des bandes irrégulières de l'islamisme. La déroute du visir bosniaque, qui peu de temps après se tua lui-même de honte, réduisit les musulmans à ne soutenir contre la montagne Noire qu'une guerre d'escarmouches, sans résultats historiques.

Le 18 octobre 1830, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne d'un demi-siècle, le grand vladika Pierre, qu'on pourrait presque nommer le Louis XIV du Tsernogore. Cet obscur antagoniste de Napoléon sur la mer Adriatique avait plus qu'aucun de ses prédécesseurs contribué à constituer son pays. Sa bravoure et l'invincible énergie de sa volonté n'excluaient en rien la douceur, qui chez lui était extraordinaire; il avait le don de la persuasion et de l'éloquence à un degré tel, qu'il suffisait d'un mot de lui pour obtenir des Tsernogortses les plus grands sacrifices; son pouvoir était illimité, et il commandait même au *gouvernadour*, quoique celui-ci fût censé son égal et siégeât en face de lui. Sa vie, d'une simplicité toute primitive, était si austère, que durant sa dernière maladie il n'avait pas même de feu dans sa chambre à coucher, ou plutôt dans sa pauvre cellule. Dès que ce chef d'un peuple héroïque eut expiré, toutes les plèmes accoururent pour lui baiser une dernière fois les mains. Comme il l'avait demandé dans son testament, un armistice de six mois fut juré sur sa tombe avec tous les ennemis du dedans et du dehors, et la belliqueuse montagne ne fit plus que gémir et prier, en invoquant celui qui toute sa vie s'était montré un bon prêtre et un parfait citoyen. Quatre ans plus tard, à l'ouverture du cercueil de Pierre Ier, les habitans de Tsetinié, ayant trouvé son corps intact, crièrent au miracle. Le grand homme fut déclaré saint; ses os furent mis sur un autel, qui est visité depuis ce temps par de nombreux pèlerins de tous les provinces serbes.

Dès le lendemain de la mort de Pierre Ier, celui de ses neveux qu'il avait désigné pour son successeur, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, dut prendre en main la crosse du défunt, fut conduit sur l'aire du Tsernoïevitj Ivo, et fut salué vladika par tout le peuple sous le nom de Pierre II. Pierre n'était pas même encore diacre : le dernier pacha Bouchatli, Moustapha, fils du fameux Kara-Mahmoud, permit à l'évêque de Prisren de se rendre dans la montagne pour donner la prêtrise au nouveau régent, qui n'alla qu'en 1833 recevoir à Pétersbourg la consécration épiscopale. Jusqu'à cette époque,

Pierre fut retenu dans sa patrie, dont l'indépendance était gravement menacée; le grand-visir Mehmet-Rechid, qui venait de forcer dans Skadar le rebelle Moustapha à capituler, songeait à conquérir le Tsernogore, comme il avait conquis l'Albanie, en y semant la discorde; mais il ignorait qu'au Tsernogore chacun obéit à la volonté de tous, que les citoyens y oublient leurs haines au premier coup de feu de l'ennemi étranger, pour voler au secours de leurs frères attaqués. Vainement il prodigua l'or; vainement il promit au vladika, de la part du sultan, un bérat d'hérédité pareil à celui du prince de Serbie, Miloch. Le vladika, qui se sentait déjà dans une position préférable à celle des princes protégés et tributaires du Danube, répondit qu'il n'avait pas besoin de bérat, tant que ses concitoyens voudraient le défendre; que, quand ils ne le voudraient plus, tout bérat lui devenait inutile. Cette réponse sublime dans un chef de dynastie exalta les Tsernogortses. La famille des Petrovitj, qui, depuis ses sanglantes vêpres de l'an 1703 jusqu'en 1832, n'avait pas cessé de produire des prêtres héroïques, apôtres à la fois de la patrie et de la religion; cette famille de nouveaux Macchabées se trouva investie par le peuple d'une confiance qui n'avait plus de bornes. Ce fut sous de pareils auspices que Pierre II, devenu dictateur à vingt ans, attendit l'armée du grand-visir, disciplinée à l'européenne et aguerrie par ses nombreuses victoires sur les insurgés d'Albanie. Malgré la supériorité de ses forces, le grand-visir n'était pas sans crainte, et il lança d'abord, pour sonder le terrain, son avant-garde, composée de sept mille jeunes taktiki, et commandée par le nouveau pacha de Skadar, Namik-Halil. Ce corps sut cacher si habilement sa marche, qu'il arriva sans y être attendu à la frontière ennemie, et surprit sans défense le défilé de Martinitj. Une piesma raconte de la manière suivante ce combat livré en avril 1832, qui se termina par la déroute du *nizam* impérial.

« A la frontière, la jeune *popadia* du beau village de Martinitj, l'aiglone du pope Radovitj, a fait un rêve; elle a vu en songe un nuage épais arriver du côté de la sanglante Skadar, passer sur Podgoritsa et Spouje, et décharger sur le *celo* de Martinitj la foudre au long fracas, dont les brillans éclairs lui ont brûlé les yeux, à elle et à ses huit belles-sœurs. Mais de l'église sur la montagne un vent violent a soufflé, puis un autre vent a soufflé de Joupina, et un troisième de Slatina, et tous les trois ensemble ont repoussé le sombre nuage jusque dans la plaine de Spouje. Elle raconte ce rêve à son époux qui, prévoyant aussitôt une attaque prochaine des musulmans de Spouje, se lève et apprête sa carabine luisante.

« La nuit durait encore quand les Turcs s'élancèrent, avec des torches à la main, dans le malheureux village. Pour couvrir la fuite précipitée des femmes, le pope Radovitj combat à la tête de ses paroissiens; il lutte jusqu'à ce qu'enfin des boulets enchaînés l'un à l'autre l'étendent brisé et mourant : — A moi! s'écrie l'époux de la rêveuse popadia; où êtes-vous, mes deux neveux, Stepho et Gabriel? En défendant nos foyers contre les incendiaires, des blessures m'ont atteint, blessures terribles et sans remède; mais je n'ai pas regret de mourir, car je me suis bien *racheté*. Toutefois, ô mes pauvres neveux, enlevez mon corps, de peur que les Turcs ne coupent et ne profanent ma tête, et faites annoncer l'invasion ennemie à toute notre chevalerie (1), afin qu'elle ne soit pas exterminée. Stepho et Gabriel accoururent avec trente bergers qui, surprenant les Turcs dispersés, leur coupèrent trente têtes et les chassèrent du village vers le pacha Namik-Halil.

« Cependant Namik range en bataille trois mille taktiki, et commence à battre avec son artillerie les koulas de Martinitj. Mais l'alarme a été donnée, et les renforts arrivent : c'est le capitaine de Bernitsa, Radovan-Pouliev, avec ses hommes; ce sont les Berdjani de Pipera et de Bielopavlitj qui, au nombre de huit cents, attaquent de front les trois mille taktiki et tout le reste de l'armée turque. Namik-Halil ne fut pas heureux, car il fut foulé aux pieds des chevaux, et poursuivi jusqu'aux portes de Spouje qui seules mirent sa vie en sûreté. Cent soixante-quatre Turcs étaient tombés morts, et trois cents avaient été blessés. Maintenant il peut aller, le pacha Namik-Halil, faire sa cour au tsar pur de Stambol, qui lui avait confié son beau nizam pour changer des veaux en lions. Faucons serbes, comme vous savez, à coups de carabines, remettre en droit chemin les pachas impériaux, de peur qu'ils ne s'égarent, qu'ils ne se perdent avec leurs gens dans les forêts profondes! Comme vous savez leur faire recueillir un haratch abondant, jusqu'à ce que, lassés de leurs visites trop fréquentes, vous leur coupiez la tête : ce qui, grace à Dieu, arrivera toujours tant qu'il y aura des fusils et des hommes de cœur dans la montagne Noire et libre! »

Le grand-visir se préparait à venger la déroute du nizam en marchant en personne contre les Tsernogortses, quand le sultan le rappela pour l'envoyer en Syrie contre le fils du vice-roi d'Égypte. Dès que la paix fut rétablie, le vladika se hâta de mettre à profit la popularité qu'il venait d'acquérir, pour consolider sa puissance. Il eut l'audace de faire mettre en jugement le *gouvernadour* Radonitj, en l'accusant de tenir pour une puissance ennemie du Tsernogore, pour l'Autriche, et d'aspirer de concert avec elle au pouvoir absolu. Déclaré traître à la patrie, ce vieillard de soixante ans fut condamné au bannissement avec toute sa famille, eut tous ses biens confisqués,

(1) Littéralement *iounakerie*, la réunion de tous ceux qui vivent en hommes de courage et d'honneur.

vit réduire en cendres à Niégouchi la maison de ses pères, et partit pour Kataro, où l'Autriche n'a pas cessé, même depuis que le chef des Radonitj est mort, de subvenir par des pensions à l'entretien de la famille proscrite. La place de gouverneur civil resta inoccupée; un instant avait suffi pour décider l'exécution de cette grande mesure, facilitée, il est vrai, par l'assassinat du plus héroïque et du plus aimé des Radonitj. Si ce frère cadet du gouverneur eût continué de vivre, le vladika n'eût pas aisément triomphé. Tranquille enfin sur la réussite de ses projets, Pierre II partit pour Vienne, où M. de Metternich le reçut assez mal; ce qui le détermina à aller demander au saint synode de Russie sa consécration épiscopale.

Le parti du gouverneur civil, profitant de l'absence de Pierre II pour se réorganiser, jeta les yeux sur la famille des Voukotitj de Tchevo, dont les Radonitj avaient hérité ou acheté leur charge. Le dernier représentant des Voukotitj, natif de Podgoritsa, mais établi à Kataro, avait été envoyé en Russie, par le précédent vladika, pour y réclamer l'héritage considérable de son parent, le général Ivo-Podgoritsanine, héros serbe chanté dans les piesmas. Voukotitj, après avoir plaidé devant les tribunaux russes et obtenu l'héritage, se contenta de s'en assurer les revenus sans emporter le capital, et revint au Tsernogore, où il se donna comme envoyé par la Russie pour réformer les lois du pays. Le sénat ébloui lui décerna la présidence, et nomma vice-président son neveu et compagnon de voyage, Voukitjevitj, qui fut aussitôt fiancé à une sœur du vladika. Mais ce jeune homme, étant retourné en Russie bientôt après, s'y éprit d'une belle Moscovite, l'épousa et l'amena à Kataro, ce qui indigna tellement les Tsernogortses, qu'ils chassèrent avec mépris de leur territoire le fiancé parjure. Le vladika, revenu sur ces entrefaites, fit rejaillir jusque sur l'oncle la disgrace encourue par le neveu, et en 1834 les deux *russophiles* durent évacuer le pays et s'en retourner là où ils avaient laissé leurs trésors.

Ce fut alors que Pierre II commença réellement à régner. Il n'avait pas jusqu'alors osé se montrer comme réformateur; pour assurer un accueil favorable à ses plans de régénération, il ne les présentait qu'en invoquant le nom du vladika défunt, comme celui du bon génie de la patrie, dont il fallait exécuter religieusement les volontés sacrées. Enfin, saisissant hardiment le timon de l'état, il ne gouverna plus qu'en son propre nom, et s'investit d'un pouvoir auquel nul vladika avant lui n'avait osé aspirer. Pour faire comprendre quelle puissante influence avait rapidement acquise Pierre II, il suffit

d'indiquer ici comment il empêcha, en 1835, une guerre nouvelle avec le sultan. Une bande de hardis iounaks de la Tsernitsa-Nahia, ayant surpris de nuit la forteresse de Spouje, avait massacré une partie des soldats turcs et en avait ramené une pièce de canon. Quelques mois après, sous prétexte de venger l'incendie de leurs moissons de maïs brûlées par les Turcs, des bandes de *koutchi*, ayant surpris la citadelle de Jabliak, y avaient planté leurs étendards au nom de son premier possesseur, le Tsernoïevitj Ivo, et avaient pris des mesures pour ne plus en sortir. Une longue piesma, publiée dans la *Grlitsa* de 1836, célèbre avec énergie cet audacieux exploit.

L'importance de Jabliak, son excellente position sur le lac de Skadar, semblaient commander impérieusement aux montagnards de ne plus s'en dessaisir. Pierre II en jugea autrement; il menaça ses compatriotes de l'excommunication s'ils s'obstinaient à garder leur conquête, et Jabliak fut évacuée. Le vladika conclut alors avec le pacha de Podgoritsa une paix *éternelle;* mais, avant que l'année fût écoulée, la guerre s'était déjà rouverte par une tcheta nouvelle des Turcs de cette ville contre les habitans des *Berda*, auxquels ils tuèrent quinze bergers et enlevèrent plusieurs milliers de brebis. Une lutte s'engagea aussitôt entre les tribus dépouillées et les tribus spoliatrices. Le vladika parut ignorer ces représailles, qui ne furent considérées que comme des faïdas privés, auxquels les deux gouvernemens respectifs de Tsetinié et de Stambol devaient rester étrangers. En se mettant ainsi en dehors des querelles de tribus, et en cachant sa faiblesse réelle sous le voile de la neutralité, le gouvernement du Tsernogore accoutumait peu à peu les Turcs à le regarder comme une puissance légitime.

Cette politique, applicable en Orient, ne saurait convenir vis-à-vis d'un état européen. Aussi le vladika dut-il forcément sortir de son sanctuaire, lorsqu'en août 1838 ses compatriotes voulurent recommencer contre les Autrichiens la lutte déjà soutenue contre les Français de l'empire, pour s'emparer d'un point maritime injustement refusé au Tsernogore par le congrès de Vienne. Parmi les districts qui jadis dépendaient de la montagne, et qui s'appellent aujourd'hui l'Albanie autrichienne, on distingue le Maïni, le Pachtrovitj, et la presqu'île de Loustitsa, dont les salines, qui appartenaient aux anciens chefs du Tsernogore, furent détruites par les Vénitiens en 1650, et remplacées par celles de Risano, où s'approvisionnent maintenant les montagnards, qui dépendent ainsi de l'Autriche pour une branche essentielle de leur alimentation. Le canton de Pach-

trovitj, où se trouve le couvent de Lastva, dans une plaine admirablement cultivée et renommée pour ses olives et ses fruits exquis, occupe presque tout le littoral de Boudva jusqu'à Antivari. Ses habitans avaient, comme marins, acquis de la célébrité et de grandes richesses; alliés militaires de Venise, ils ne lui payaient aucun impôt, choisissaient librement leurs chefs tant pour la paix que pour la guerre, et avaient au château de Saint-Stephane, dans une petite île, leur gouvernement, formé de douze *vlastels* ou plénipotentiaires et de six staréchines. Très choyés par les Vénitiens, ces fiers alliés pouvaient, en vertu d'une loi spéciale, comme jadis les Francs dans l'empire romain, épouser les filles des premières familles de la république. Quand les révolutions et la guerre donnèrent aux états d'Europe les arbitraires limites qu'ils ont aujourd'hui, l'Autriche obtint cette noble tribu, qui, décimée et réduite à trois mille ames, reste encore divisée en douze familles, et conserve sur la côte ses trente-sept villages. Cependant la misère qui les presse les a portés, depuis quelques années, à vendre aux Tsernogortses de nombreux pâturages, que ceux-ci ont transformés en champs cultivés, où ils ont bâti des demeures et introduit leur genre de vie. Pour mettre fin aux désordres sanglans qui en résultaient, les Autrichiens voulurent chasser, en les indemnisant, les Tsernogortses des terres du Pachtrovitj, dont ils étaient devenus possesseurs. Des négociations s'ouvrirent, et amenèrent le vladika à accepter l'expropriation; mais quand les ingénieurs autrichiens eurent commencé leurs travaux pour fixer la nouvelle frontière, les Tsernogortses, voyant l'étranger mesurer leurs champs, poussèrent des cris d'indignation. C'est à cette cause seule qu'il faut attribuer la guerre, et non pas, comme l'ont écrit certains journaux allemands, à l'enthousiasme excité chez les montagnards par la visite que le roi de Saxe leur avait faite à Tsetinié quelques mois auparavant.

L'attaque commença le 2 août par l'expulsion des arpenteurs autrichiens, qui durent abandonner précipitamment le plateau de Troïtsa. Les montagnards livrèrent ensuite un assaut à la tour fortifiée de Gomila, où le capitaine Spanner tint ferme avec sa compagnie de chasseurs. Le lendemain, quatre à cinq mille guerriers de la Tsernitsa-Nahia étaient réunis, et débouchant par le défilé d'Outerg, qui est la porte de la montagne vis-à-vis de l'Autriche, ils attaquèrent avec rage la koula et le poste impérial de Vidrak qu'ils avaient juré d'incendier. Se voyant repoussés à chaque assaut, ils imaginèrent enfin, pour protéger leur marche, de placer une femme en tête de leurs rangs. La femme est pour les Serbes un être sacré

contre lequel ils n'oseraient en aucun cas décharger leurs fusils. Mais les *schwabi*, que ne retient point ce respect fanatique de la femme, abattirent l'infortunée. Ce meurtre excita une telle horreur parmi les assaillans, que tous pour la venger s'élancèrent en furieux, et ne cessèrent pas pendant vingt-huit heures de se ruer contre le retranchement. Un renfort autrichien, qui venait pour débloquer la koula, fut repoussé avec perte. La garnison, quoiqu'elle ne comptât que vingt-sept hommes, n'en continua pas moins d'opposer aux montagnards une résistance désespérée. Enfin plusieurs compagnies impériales, arrivant de divers points, fondirent toutes à la fois sur l'armée tsernogortse, qui dut quitter la koula pour tenir tête à ses nouveaux ennemis. La mêlée fut terrible, et le succès resta long-temps douteux; du haut des monts, les enfans et les vieillards lançaient sur l'ennemi des quartiers de roches qui atteignaient le but marqué avec la précision d'une bombe habilement dirigée. La nuit seule sépara les deux armées; les Autrichiens avaient combattu en héros; la compagnie du lieutenant Roszbach, vétéran qui avait perdu un œil à la bataille d'Aspern, s'était principalement signalée par ses audacieuses charges à la baïonnette contre les montagnards.

Les deux partis se préparèrent les jours suivans à un combat général; l'affaire s'engagea le 6 août. Un millier de paysans dalmates, plus accoutumés que la troupe de ligne à cette guerre de montagnes, fut adjoint aux corps impériaux, et les guida dans les défilés du Pachtrovitj, d'où l'armée tsernogortse s'éloigna comme pour rentrer dans ses foyers, mais avec l'intention d'attirer les Autrichiens dans des gorges plus redoutables. L'ennemi se laissa prendre au piége, et bientôt, assailli de tous côtés par les montagnards qui poussaient d'affreux hurlemens, il dut se retirer en désordre. Les Tsernogortses poursuivirent les Autrichiens jusqu'au point d'où ils étaient partis. C'est alors que la division autrichienne de Gomila vint toute fraîche assaillir les vainqueurs déjà fatigués de la poursuite. Les Tsernogortses se virent forcés de regagner leurs positions escarpées, non toutefois sans avoir soutenu un combat de plusieurs heures contre les nouvelles troupes. Quelque chaude qu'eût été cette journée, les Autrichiens prétendent n'y avoir perdu que huit soldats et un officier, et n'avoir eu que quatorze blessés; ce qui paraît impossible, vu la durée et l'acharnement de l'action. La perte des Tsernogortses resta inconnue, parce qu'ils arrachèrent avec un courage fanatique tous leurs morts aux mains de l'ennemi.

Cependant le vladika, effrayé des suites que pouvait avoir cette

lutte engagée par son peuple, seul et sans alliés, contre toutes les forces de l'Autriche, se hâta de lancer l'excommunication sur ceux qui continueraient la guerre, et les pieux montagnards cessèrent à l'instant les hostilités, non cependant sans emporter avec eux à Tsetinié les têtes coupées des grenadiers autrichiens, qu'ils firent sécher au soleil sur les poteaux de la *palanke*, où on les voit encore.

La tâche des guerriers était accomplie; celle des poètes commençait; ils rendirent justice au brillant courage du lieutenant Roszbach, qu'ils appelèrent le grand voïevode borgne, et à ses chasseurs, *loups intrépides* qui mériteraient de combattre avec les braves du Tsernogore. « Toutefois, mort à leurs chefs! ajoutaient-ils; mort à ces impies qui, niant tous les droits humains, veulent dépouiller le voisin de son héritage, de la maison où ses enfans sont nés, et que Dieu lui a ordonné de défendre comme le berceau futur des enfans de ses enfans! Heureusement les fusillades, qui la nuit pleuvaient de nos montagnes comme des nuées d'étoiles filantes, et le rapide mouvement de nos sabres, ont fait reculer ces violateurs de femmes, ces maîtres des châteaux de la côte verte et de la mer, qu'ils ont enlevée aux fils du Tsernoïevitj Ivo. » Le seul regret des *iounaks* était de ne pouvoir continuer en Dalmatie, d'intelligence avec leurs frères maritimes les Morlaques, une guerre de haïdouks contre l'Autriche. Ils pensaient que cette puissance finirait par se lasser et leur concéderait ces quelques lieues de côte au sud de Boudva, dont elle ne tire aucun profit, et qui suffiraient pour donner au Tsernogore une existence européenne.

Loin de songer à de pareilles concessions, le cabinet de Vienne profita des dispositions pacifiques de Pierre II pour traiter avec lui de l'achat de ses couvens de Staniévitj et de Podmaïni, propriétés privées du vladika, qui, sans l'aveu du peuple, furent vendues avec toutes leurs dépendances en mai 1839. Staniévitj, qui n'est qu'à deux lieues de Boudva, avait servi pendant près d'un siècle de résidence aux vladikas, et Pierre Ier ne l'avait évacué qu'au temps de sa lutte avec les troupes françaises, dans la crainte d'être fait prisonnier par la garnison de Boudva et mené en France. Forte de ses acquisitions nouvelles, l'Autriche demanda une délimitation solennelle des frontières : la Russie, qui a intérêt à défendre les petits peuples gréco-slaves, pourvu qu'ils ne s'agrandissent pas, fut acceptée comme arbitre par les deux états belligérans. M. Tchefkine, consul russe d'Orchova, partit en mars 1840 pour le Tsernogore, afin d'y régler les vraies limites entre ce pays et la Dalmatie.

Après de longs débats, un traité de paix fut signé, traité d'une haute importance diplomatique, puisqu'il introduisait le Tsernogore dans le droit commun de l'Europe, mais qui souleva de violens murmures parmi les montagnards lésés par cette convention. Depuis cette époque, l'Autriche, peu rassurée malgré son succès, a dû munir les garnisons de cette côte de raquettes à la Congrève, destinées à atteindre de loin l'ennemi caché derrière ses rochers; moyen d'attaque peu loyal, mais regardé comme le seul que ce peuple terrible ne soutiendrait pas. Convaincus enfin de l'avantage d'une réconciliation au moins apparente avec les *schwabi*, les Tsernogortses laissèrent leur vladika ériger en face de Boudva une potence où devait être pendu quiconque se permettrait désormais des brigandages sur le sol autrichien (1). La Russie elle-même, pour cimenter cette réconciliation, désavoua son agent secret au Tsernogore, le capitaine du génie Kovalevski, et le somma de venir se justifier à Vienne de la part qu'il avait prise aux tchetas des montagnards. Obligé de quitter la montagne, qui était devenue pour lui une seconde patrie, le slavophile jura à ses compagnons d'armes un dévouement inaltérable, et partit pour aller plaider leur cause parmi les siens.

Décidé pour le moment à ne plus tenter de conquêtes que sur les Turcs, le vladika tourna contre l'Hertsegovine et l'Albanie toute l'énergie guerrière de son peuple. L'émancipation de ces deux provinces, pour laquelle les guerriers noirs combattent depuis trois siècles, sembla près de se réaliser enfin en 1841, à la suite des triomphes remportés pendant deux années consécutives sur le fameux visir de l'Hertsegovine, Ali. Kovalevski, de retour au Monténégro, dressait alors les plans de campagne des montagnards, et leurs manœuvres n'avaient jamais offert tant d'ensemble. Kolachine, Boroslavtse, Klobouk, le fort de Jabliak, réparé par les Turcs, soutenaient des assauts quotidiens. La ville de Podgoritsa, boulevart de l'Albanie, était surtout l'objet d'attaques acharnées. Toujours repoussés de cette place, les Tsernogortses y avaient enfin envoyé quelques-uns des leurs, qui s'étaient introduits comme transfuges, pour la miner secrètement et la faire sauter avec toute sa garnison; mais, leurs sacs de poudre ayant été découverts par les Turcs, ce complot n'avait abouti qu'au supplice des transfuges. Les montagnards, impatiens de laver leur affront, parurent aussitôt sous

(1) Cette paix, qui consacrait une spoliation, ne pouvait être solide. Aussi vient-elle d'être rompue par les montagnards, qui recommencent leurs irruptions sur les territoires en litige.

Podgoritsa au nombre de trois mille, battirent partout leurs ennemis, dévastèrent les campagnes au-delà de la Moratcha, et forcèrent ceux des Mirdites de Hoti, qui avaient jusqu'alors joui d'une existence indépendante, à se confédérer avec eux. Une partie des Klementi catholiques refusa seule de se confédérer, et encore aujourd'hui c'est cette fraction dissidente qui empêche les chrétiens libres d'Albanie de demander leur union avec la montagne Noire.

Quant aux Albanais musulmans, ils perdent chaque année du terrain. La guerre contre eux se fait sans aucune pitié; les prisonniers même sont massacrés, jusque dans Tsetinié, malgré le *veto* du vladika, et les poètes ne craignent pas de célébrer ces cruautés :

« Le beg Hassan-Lekitj, dit un chant populaire, est en tcheta avec quarante compagnons, il franchit la frontière tsernogortse; mais voilà qu'il passe au pied d'un rocher sur lequel Voutchetitj Marco était posté avec trois braves. Marco ajuste le beg Hassan, qui tombe sans mouvement sur l'herbe : — Jetez vos armes et mettez les mains derrière le dos, ou vous êtes tous morts! crie aux Turcs consternés le terrible Marco. Les Turcs obéissent; et, descendant de son embuscade, Marco les lie tous, prend la carabine du pauvre Hassan, et pousse devant lui, comme du bétail, ses quarante prisonniers jusqu'au village de Tsernitsa. Là, dédaignant une énorme rançon que ses captifs lui promettent, il les décapite tous dans la cour du tribunal de sa tribu, et orne de leurs têtes la koula du serdar. Que Dieu donne à Marco bonheur et santé! »

De pareils exploits méritent peu d'être encouragés, au moins dans leurs résultats : aussi le vladika, qui avait cru jusqu'en 1840 pouvoir distribuer des médailles russes à ses braves, reçut-il de Pétersbourg d'amers reproches, et on l'invita à s'en abstenir désormais. Alors il fit fondre hardiment des croix d'honneur tsernogortses, qu'il décerne aujourd'hui, au nom du sénat et du peuple, à ceux qui ont bien mérité de la patrie. Les tchetas contre l'Albanie continuent, et les hommes clairvoyans du gouvernement turc comprennent de plus en plus l'impossibilité de garder Skadar. Le grand lac qui baigne les murs de cette ville n'est presque plus accessible aux barques musulmanes. Outre les îles antérieurement conquises de Saint-Nicolas, Stavena et Morakovitj, les Tsernogortses ont envahi en 1838 une île longue de plusieurs lieues où est le village de Vranina; en 1840, ils se sont retranchés dans un îlot de rochers encore plus rapproché de Skadar, et qui leur sert aujourd'hui de poste d'observation. La montagne Noire peut à bon droit regarder ce beau lac, où aboutissent tous ses torrens, comme son complément naturel. La mission de la force est ici, comme partout, de faire triompher la nature.

V.

Le Tsernogore traverse en ce moment l'époque la plus critique de son histoire, l'époque *constituante*. Il est arrivé à un point de maturité et de force qui lui permet d'espérer qu'on ne lui contestera plus du dehors sa propre indépendance. Il doit seulement chercher à se procurer la tranquillité au dedans. Une organisation sur le pied de paix serait assurément très désirable, si elle pouvait s'accomplir sans mettre en danger l'existence même du Tsernogore, sans lui enlever sa raison d'être. Malheureusement, le jour où la montagne Noire cessera d'être plus libre que les états voisins, elle sera perdue; un peuple si faible et si peu nombreux n'est invincible depuis si longtemps que par les élans de courage qu'inspire aux citoyens l'amour de l'indépendance. Quelque dévoué qu'il soit à sa patrie, le vladika actuel pourrait donc bien en amener la chute par ses réformes. Qu'il ne se laisse pas éblouir par ses succès civiques et par les trophées militaires dont il a rempli son capitole. Plutôt que d'abdiquer leur liberté native, les Tsernogortses en viendraient à s'unir avec leurs voisins turcs. Tant que les citadelles de Nikchitj et de Podgoritsa seront debout, disent-ils, nous ne craignons l'oppression ni de notre sénat, ni d'aucun d'entre nos chefs.

En effet, dans cette presqu'île gréco-slave, dans cette terre d'esclaves toujours révoltés, le Tsernogore est un pays d'ouskoks, un champ d'asile; il ne pourrait renoncer à ce précieux privilége sans perdre en même temps tous ses avantages. Cet amour de la civilisation qui anime maintenant les chefs tsernogortses pourrait devenir funeste à leur patrie, s'il les portait à introduire la police franque, et toutes les restrictions aux droits individuels appelées en Europe moyens de gouvernement, dans un pays qui, par les exigences de son état social, exclut presque entièrement l'emploi de ces moyens. Une administration plus régulière que celle qui a existé jusqu'à présent est sans doute nécessaire au Tsernogore. Le vladika précédent l'avait déjà senti; dès l'année 1821, il avait introduit dans les *nahias* une espèce de gendarmerie appelée du nom turc de *koulouk*, et érigé un tribunal suprême, composé des principaux habitans; mais aucune peine ne pouvait encore être prononcée contre ceux qui résistaient à ses décisions judiciaires; la douceur de Pierre Ier l'empêchait d'ailleurs de recourir à la force pour réaliser ses plans, et il dut remettre en mourant à son neveu, le vladika actuel, le soin d'achever la ré-

forme qu'il n'avait pu qu'ébaucher. Le nouveau souverain avait été pâtre dans son enfance, long-temps sa nature rêveuse l'avait fait passer pour un fainéant. Envoyé plus tard à Pétersbourg, il y avait reçu une éducation très soignée, et son esprit supérieur s'était ouvert aux connaissances les plus variées. Parmi les langues qu'il possède, c'est la française qu'il semble préférer; il ne parle que cette langue avec les étrangers. Son ancien maître de français était encore ces dernières années auprès de lui, et jouissait d'un grand crédit. Pierre II s'intéresse vivement à ce qui se passe dans nos capitales. Plus instruit qu'aucun de ses prédécesseurs, il consacre parfois aux muses ses courts loisirs; il a publié un volume de poésies intitulé *l'Ermite de Tsetinié*, et imprimé dans le pays même. Quelque opinion qu'on ait de ses actes comme régent, on ne peut s'empêcher d'admirer cet homme qui se condamne à vivre avec des barbares, après avoir connu les mœurs brillantes de l'aristocratie européenne. C'est afin d'être plus complètement l'*illuminateur* de sa race, que Pierre consent à mener l'austère et monotone genre de vie de ses aïeux, tout en acceptant l'immense responsabilité d'une révolution jugée indispensable, et en bravant tous les dégoûts, tous les périls qui entourent nécessairement le réformateur d'une société trop éprise de ses vieilles mœurs.

On s'étonne qu'en moins de dix années Pierre II ait adouci la férocité de ses compatriotes, et leur ait fait aimer la vie civile, au point de pouvoir abolir le droit de *krvina* ou les vengeances héréditaires, punir le vol et restreindre l'usage païen de l'*otmitsa* (enlèvement des jeunes filles), qui ne sera bientôt plus qu'un fait ancien, comme le dit le vladika lui-même, dont les pieux sermons contre cet usage ont trouvé partout des échos. On le blâme d'agir moins en prêtre qu'en chef impitoyable, et de pousser la rigueur jusqu'à faire exécuter les coupables en sa présence; mais sait-on s'il pourrait autrement assurer le respect des lois chez une race tellement endurcie?

Avant le règne de ce hardi réformateur, les procès se vidaient dans la montagne par le sabre ou par des juges choisis au gré des parties. La seule condition requise pour pouvoir juger était une loyauté reconnue; souvent on ne craignait pas de choisir ses juges même dans la tribu du parti contraire. Quant aux affaires publiques, elles étaient débattues dans les assemblées générales du peuple, auxquelles on soumettait le résultat des assemblées préparatoires qui s'étaient tenues dans chaque nahia, après avoir eu lieu d'abord dans chaque tribu. Bien que soumises à des restrictions de plus en plus

nombreuses, ces assemblées ne sont point encore abolies, leur vote est toujours reconnu comme la loi suprême; le plus pauvre citoyen y peut siéger et dire hardiment au plus riche : Ce que tu veux, je ne le veux pas; et si cet homme obscur a de l'éloquence, son opinion pourra triompher même de celle du vladika, tant est grande chez ce peuple la puissance de l'art oratoire. Malheureusement il s'était introduit dans ces assemblées quelque chose du *liberum veto* des anciennes diètes slaves. Pour prévenir les désordres que pouvait entraîner un tel morcellement de la souveraineté nationale, le vladika actuel a établi, dès l'année 1831, sous le nom de sénat, un corps législatif suprême, composé d'un président et de douze membres, qui formèrent en même temps le tribunal de dernière instance. Mais cette espèce de cour des pairs du Tsernogore, habitant le palais du vladika, et formant avec lui un seul pouvoir politique, n'a pu prendre une place si haute dans l'état que la ratification du peuple ne soit pas nécessaire pour les lois fondamentales. Ce parlement est présidé, en l'absence du vladika, par son frère aîné George Petrovitj, habile officier qui a appris l'art de la guerre dans les armées de l'empereur Nicolas, et qui est revenu, en 1837, décoré de plusieurs ordres russes. Son ambition militaire donne quelque ombrage à son frère l'évêque; il est l'objet d'une active surveillance dans le vieux couvent dont la plus belle moitié lui a été assignée pour palais, et où des appointemens considérables, qu'il tire des caisses de l'état, lui permettent de vivre en prince. Tant d'avantages retiennent dans une soumission, du moins apparente, ce remuant personnage, au moyen duquel plus d'un cabinet se flatte d'introduire la division au Tsernogore. Mais le seul changement que l'Europe pourrait opérer serait de favoriser les vœux secrets du peuple en rétablissant dans la personne de cet habile militaire la dignité de *gouvernadour*, et en concentrant ainsi dans la même famille régnante les deux pouvoirs politique et religieux.

La cour siége au nouveau monastère que le vladika actuel a fait lui-même bâtir. C'est là que veillent les trente *perianitj*, guerriers *à plumets*, l'élite des jeunes gens de la montagne. Quatre canons enlevés aux Turcs défendent l'entrée de cette demeure, à la fois guerrière et monastique; la poudrière s'élève près du clocher, l'imprimerie avoisine la salle des armures. Au-dessus de la *riznitsa* (salle épiscopale), qui renferme les costumes, les calices et les ornemens sacerdotaux, on conserve les trophées des batailles, et parmi les dépouilles opimes la tête embaumée du noir Mahmoud. A cinquante pas de cet édifice s'élève une construction oblongue en pierres, mais

recouverte en chaume : c'est le *soviet* (maison du sénat). Dans les hangars extérieurs sont attachés les ânes et les mulets qui servent de montures aux sénateurs. La vaste chambre consacrée aux délibérations n'a d'autres meubles qu'une rangée de tapis et un long banc de pierre qui s'étend autour d'un âtre creusé dans la terre, et où l'on fait du feu pendant l'hiver : c'est là que les chefs, après avoir suspendu leurs armes à la muraille, s'asseoient, le tchibouk aux lèvres, autour de leur archevêque, assis comme eux sur le banc de pierre, avec un coussin pour unique distinction. Le résultat des débats est constaté sur place par le secrétaire du *soviet*, qui écrit à la turque sur ses genoux. C'est le peuple qui est censé élire les *sovietniks* (sénateurs), mais c'est au vladika seul qu'il appartient de confirmer l'élection. Ces fonctionnaires sont logés et nourris aux frais de l'état, et reçoivent un traitement annuel de 200 francs par tête. La modicité de cette somme ne s'explique que par la pauvreté du pays et l'extrême bas prix des denrées. Tous les oukases qui régissent le Tsernogore doivent être élaborés et consentis par ce corps législatif, et ne sont promulgués par le vladika qu'avec la formule toute romaine : *au nom du sénat et du peuple tsernogortses.*

Habituellement le vladika préside en personne les séances du *soviet;* puis le soir, après le souper, les capitaines venus de la frontière pour rendre leurs comptes, les *serdars*, les vieux knèzes, et même les poètes aveugles, viennent se ranger autour de l'hospodar, qui s'entretient avec eux, écoute leurs récits de guerre, adresse des complimens aux plus dignes, ou fait chanter devant lui quelques rapsodies héroïques; les plus beaux de ces chants sont ensuite publiés dans la *Grlitsa*. Telles sont les *veillées du château* des Tsernogortses. Que Pierre II aime à se produire au dehors sous des formes européennes, qu'il prenne vis-à-vis de l'étranger les titres de *prince* et d'*altesse sérénissime*, il n'y a rien là que d'inoffensif, car ces titres sont de nulle valeur vis-à-vis de son peuple, qui ne l'appelle que *saint père* ou *maître saint* (*sveti vladiko*). Son titre réel est *archevêque du Tsernorgore et des Berda;* les actes ecclésiastiques ajoutent : *et de Skadar et de toute la Primorée*. Il a pour armoirie l'aigle double, que le Tsernoïevitj Ivo portait sur son bouclier. C'est à Ivo que les évêques tsernogortses doivent les fermes qui, sous le nom d'*Ivan begovina*, forment leur principal revenu, évalué à 130,000 francs de rente au plus. Le vladika reçoit, il est vrai, assez souvent des dons libres de ceux qui reviennent de la tcheta chargés de butin, il a en outre sa part dans les pêches qui se font sur le lac de Skadar; mais tout cela

ensemble ne suffit pas pour faire de lui un prince opulent : aussi observe-t-il dans toutes ses dépenses la plus stricte économie.

Pour réaliser ses réformes, Pierre II avait besoin d'un bras et d'une plume infatigables; il a trouvé l'un et l'autre dans l'habile Milakovitj, dont il a fait son premier ministre. Toutefois la sagesse du ministre n'a pu préserver le maître des angoisses que lui ont causées les révoltes de 1833, 35 et 41, révoltes qui n'ont pu être domptées sans effusion de sang, et dans lesquelles les rebelles ont constamment protesté contre le pouvoir dictatorial de Pierre II, et réclamé le rétablissement de la charge de gouverneur civil. Pour se maintenir contre cette faction acharnée, le vladika a créé, sous le nom de *guardia*, une gendarmerie mobile, composée d'abord de cent trente-cinq hommes, dont il a ensuite élevé le nombre à quatre cent vingt. Ces pandours parcourent sans cesse les nahias, préviennent les soulèvemens, arrêtent les voleurs, et empêchent les guerres privées; mais de toutes leurs attributions, la plus périlleuse à exercer est l'arrestation des meurtriers. Comme en Orient le foyer est inviolable, ils ne peuvent légalement pénétrer chez un particulier, s'il leur ferme sa porte. Devant cette difficulté, le vladika s'y est pris comme Alexandre en face du nœud gordien; il fait mettre le feu à la maison du coupable, que les flammes obligent de s'échapper. Mort civilement, dépouillé de ses terres et de son bétail, qui sont remis aux parens de sa victime, le meurtrier s'enfuit avec ses armes, seul bien qui lui reste, et va chercher asile chez les Turcs, à moins qu'il ne soit reçu par quelque tribu d'ouskoks confédérés. Cette justice peu humaine, puisqu'elle dépouille de tous leurs biens les enfans du coupable, est, il faut le dire, d'une application exceptionnelle, elle ne frappe que les meurtriers puissans, qui, aidés de leurs nombreux serviteurs, espèrent pouvoir affronter le blocus des pandours. Pour les criminels vulgaires, qui s'enfuient ordinairement dans les forêts, leurs biens sont épargnés. Lorsque le sénat a condamné l'un d'eux à mort, on prend dans chaque tribu un ou deux guerriers, et tous ensemble tirent sur le condamné, qui se présente au feu sans aucune chaîne, à une distance de quarante pas. S'il tombe, sa tribu ignore qui l'a tué, et ne sait contre qui exercer la vengeance du sang. S'il n'est que blessé, comme il a cependant subi la sentence fatale, il est gracié. Enfin, s'il n'est pas atteint, il s'échappe et passe libre chez les ouskoks. Quelque faible qu'elle soit encore, cette justice publique servira cependant à hâter l'abolition de la justice privée et du droit de *krvina*.

Une autre mesure, bien plus favorable à l'établissement d'un gouvernement régulier, a été l'acceptation de l'impôt. Ce n'était pas une difficulté médiocre que d'asservir à ce point un peuple accoutumé à lever depuis des siècles l'impôt sur ses ennemis, sans en payer jamais aucun à ses chefs. Les vladikas précédens n'avaient élevé si haut, parmi les Gréco-Slaves, la réputation de la montagne Noire, qu'en maintenant cette liberté plénière. — Nous nous battons contre les Turcs pour être exempts du haratch; autant redevenir rayas, s'il nous faut payer un impôt, — disaient les Tsernogortses entre eux. Mais les hommes du saint vladika parcoururent le pays; chaque maison ou famille fut taxée à cinq francs seulement par année; on garantit au peuple le droit de surveiller l'emploi de ses deniers, et il paya. Deux knèzes, qui refusaient l'impôt, ayant été, dit-on, fusillés pour l'exemple, en 1840, il n'y a, depuis ce temps, plus de résistance.

Il serait difficile à l'étranger d'avoir une opinion arrêtée pour ou contre ces réformes, qui touchent trop directement aux intérêts les plus intimes du pays pour être jugées du dehors. On doit désirer seulement que l'existence individuelle des tribus ne soit pas trop brusquement brisée. Ce n'est que par une gradation naturelle, c'est-à-dire très lente, que le Tsernogore pourra s'élever à la civilisation sans perdre les riches élémens de liberté et de patriotisme qui l'ont soutenu jusqu'à ce jour. Parmi les moyens de régénération, le plus fécond, sans doute, serait d'établir dans les villages des écoles élémentaires, pareilles à celle que Pierre II a fondée à Tsetinié, pour que la jeunesse d'élite pût au moins apprendre à lire et à écrire. Les seules écoles du pays sont les presbytères des popes, qui prennent ordinairement un ou deux élèves, dont ils se servent comme de valets, et auxquels ils enseignent à déchiffrer les vieux missels slavons. Des écoles serviraient, plus sûrement que les gendarmes, à effacer les préjugés barbares; mais il faudrait que l'enseignement y fût dégagé de toute influence européenne, qu'il ne reposât que sur les idées et la tradition nationales. Ceux qui voudraient envoyer des jeunes gens du peuple se former à l'étranger courent le risque d'introduire dans leur pays, avec ces jeunes *civilisés*, les modes d'Europe, et des goûts de luxe et de jouissances incompatibles avec la pauvreté et la vie militaire des Tsernogortses. L'expérience prouve déjà que ceux qui ont été élevés ainsi se dégoûtent tous de la patrie; ils aiment mieux être commis de boutique à Kataro que vivre librement dans la montagne.

Mais, demandera-t-on, le Tsernogore a-t-il donc de l'avenir? Que répondre à cette question? L'Europe orientale a déjà eu plusieurs républiques célèbres formées, comme le Tsernogore, d'une réunion d'ouskoks, et toutes ont disparu, depuis celle des Zaporogues de l'Oukraine, immolés par Catherine-la-Grande, jusqu'aux Souliotes d'Albanie, que notre époque a vus si glorieusement succomber. Les ouskoks du Tsernogore auront-ils la même fin que leurs devanciers? Plusieurs raisons nous portent à espérer pour eux un meilleur sort. Ils s'appuient sur une nation nombreuse, qui a tout intérêt à les soutenir, au moins jusqu'à ce qu'elle soit elle-même réhabilitée. L'antique Sparte n'était-elle pas aussi un nid de brigands organisé au sein du monde classique? N'était-ce pas aussi le Tsernogore de la Grèce? Et pourtant cette montagne Noire des Hellènes fut le dernier état grec qui resta debout, et qui se défendait encore quand tous les autres n'étaient plus. Jaloux de toute gloire slave, les publicistes allemands conspirent pour signaler à l'Europe le Tsernogore comme une colonie russe, et son vladika comme un *natchalnik* impérial. Ils citent comme une irrécusable preuve de cette assertion la pension de 85,000 francs que le consul russe de Raguse fait passer annuellement à Pierre II. Mais cette pension, que touchait déjà Pierre Ier, date de l'époque où ce vladika se ligua avec les Russes contre les Français de la Dalmatie; c'est une indemnité stipulée pour les pertes pécuniaires que l'archevêque tsernogortse, ou plutôt son siége, éprouva quand le gouvernement français retrancha de son domaine spirituel les succursales ecclésiastiques dalmates qui avaient jusqu'alors relevé de Tsetinié. Cette pension est donc une dette contractée par la Russie, et qu'elle devrait acquitter même dans le cas où son créancier lui deviendrait hostile.

Que le vladika Pierre Ier ait recommandé au peuple dans son testament de ne jamais manquer de reconnaissance envers la Russie, que Pierre II ait envoyé en 1840 ses deux neveux étudier à Pétersbourg, que des chargemens de blé russe soient fréquemment envoyés d'Odessa à la montagne Noire, et que les *icones* et vases sacrés de Tsetinié soient des présens du tsar, tout cela ne prouve rien contre le patriotisme des Tsernogortses. Un homme raisonnable peut-il même leur reprocher d'aimer le tsar, quand ce monarque est le seul qui les aide? Faites-leur du bien, et ils vous aimeront comme ils aiment leur bienfaiteur du Nord. Des bienfaits, répondra-t-on, ne nous gagneraient pas la sympathie de schismatiques qui ne savent aimer que leurs coreligionnaires. Cette assertion, devenue banale, est contredite par

l'histoire. Le dévouement qu'ils ont aujourd'hui pour le tsar schismatique, ils l'avaient auparavant pour le catholique *césar de Vienne*, quand c'était l'Autriche et non la Russie qui jouissait de l'initiative en Orient. Alors l'Autriche n'avait qu'un signe à faire pour provoquer l'insurrection des rayas serbes, qui émigraient en assez grand nombre pour former, entre la Turquie et la Hongrie, un royaume entier, la Slavonie. La république latine de Venise avait également possédé toute l'amitié des Tsernogortses, qui prouvaient ainsi au monde qu'on accuse à tort ces guerriers de faire prévaloir la religion sur les intérêts politiques. Malgré l'antipathie naturelle de son peuple pour les Allemands, le vladika actuel voulait se faire sacrer à Vienne et contracter alliance avec l'Autriche; mais le cabinet impérial, par son extrême circonspection et sa froideur dédaigneuse, déconcerta Pierre II, qui partit pour Pétersbourg, où il obtint les plus grands honneurs et toutes les garanties demandées inutilement à Vienne.

Non content de soutenir les Serbes chez eux, le tsar cherche encore à les attirer dans ses armées, et c'est surtout aux Tsernogortses qu'il s'adresse. Le bruit s'était même répandu en Serbie l'année dernière que, désespérant de trouver dans les steppes de son empire une race d'hommes capables de lutter contre les Tcherkesses, il s'était tourné vers la montagne Noire. Mille familles, par conséquent plusieurs milliers de guerriers, avaient consenti, moyennant une solde considérable, à émigrer dans le Caucase. Nul doute que ces montagnards ne fussent pour les Tcherkesses de bien plus terribles rivaux que les Kosaques; ils ont d'ailleurs, avec les héros caucasiens, plus d'un trait de ressemblance : on retrouve chez eux la taille élancée, le regard fixe et ardent, la démarche audacieuse, les passions implacables, mais franches, des montagnards circassiens. Malheureusement, ils n'ont pas plus que les Tcherkesses les habitudes régulières du soldat européen. Renfermé dans le cercle étroit de la vie de caserne et de l'obéissance passive, le Tsernogortse cesse d'être un héros et n'a plus d'énergie que pour déserter; au milieu des riches cités de l'Asie, il rêve à son troupeau, à sa cabane; toujours étranger en Russie, il chante, perdu dans la steppe immense, sa *petite montagne Noire* (*do goritsi tsernoi*), et, s'il ne peut retourner vers sa patrie, une mort prématurée l'atteint. Il en est de lui comme de tous les Gréco-Slaves de la péninsule; la Russie produit sur eux l'effet du climat des tropiques sur les autres Européens. On a constaté qu'un cinquième des Gréco-Slaves qui émigrent dans le grand empire meurt durant les six premières années de leur expatriation.

Si le cabinet russe soutient le Tsernogore et la Serbie avec persévérance, ce n'est pas qu'il espère en amener les habitans à se ranger volontairement sous son obéissance; c'est que, même libres, les Monténégrins lui sont très utiles. Occupât-elle Constantinople, la Russie ne peut prétendre à posséder toute la Turquie d'Europe jusqu'à l'Adriatique; elle aura donc toujours le plus grand intérêt à ce qu'il existe sur cette mer un état indépendant qui paralyse les mouvemens de l'Autriche et arrête la race allemande prête à déborder dans la péninsule. La seule existence des Tsernogortses, quand même ils n'aimeraient pas la Russie, est encore avantageuse pour cette puissance par la diversion qu'elle opère au milieu de ses rivaux naturels; c'est pourquoi le tsar doit s'opposer à ce qu'on détruise l'état tsernogortse. Cet état serait d'ailleurs très difficile à attaquer, même pour une armée européenne; elle n'y trouverait ni gîte, ni nourriture, ni fourrage; dans la plupart des vallons, tout lui manquerait, jusqu'à l'eau; son artillerie la plus légère, celle même portée à dos de cheval, l'arrêterait à chaque pas. Il n'y a, du reste, que l'Autriche et la Grande-Bretagne qui seraient intéressées à faire une telle guerre, le cabinet anglais à cause de ses prétentions sur les Albanies, qu'il regarde comme des succursales de Corfou, le cabinet de Vienne à cause de l'influence contagieuse que la montagne libre exerce sur les Serbes dalmates et croates.

L'Autriche craint sans cesse pour Kataro, que les Tsernogortses réclament comme l'héritage de leurs ancêtres, quoiqu'ils aient perdu cette place depuis 1443. Il est certain que voir de tous côtés la mer battre le pied de sa montagne sans pouvoir en approcher doit causer quelque irritation à ce petit peuple, surtout s'il se souvient que la mer dont il entend les houles mugir est cette riche Adriatique dont le littoral délicieux produit à la fois la figue et l'orange, la vigne et l'olive. Ces admirables bouches de Kataro, dont les trois vastes bassins communiquent entre eux par des passes d'une défense facile, ces bouches si profondes que les plus grands vaisseaux de ligne les franchissent près des rives, se couvriraient de bâtimens de commerce entre les mains d'un peuple indépendant; elles offriraient à des flottes nombreuses un abri sûr en tout temps contre les fréquens orages d'une mer turbulente, justement surnommée la *mer du Diable* par les marins anglais. Quand cette position maritime, la plus heureuse qu'offrent les pays gréco-slaves, après le golfe de Lépante et le Bosphore, était exploitée par Raguse, cette république aurait pu aisément contrebalancer Venise; il ne lui aurait fallu, pour atteindre ce

but, que le concours des intrépides populations du Tsernogore et de l'Hertsegovine; mais Raguse était latine et ne pouvait, comme telle, posséder la confiance des Serbes orientaux. Quand l'Autriche hérita de ces bouches de Kataro, si ardemment convoitées par Napoléon, on put croire que le cabinet de Vienne allait profiter de cette bonne fortune pour se donner une marine militaire qui aurait mis ses sujets en état de disputer aux maîtres de Corfou une partie du commerce des côtes nord et nord-est de la Méditerranée. Loin de là : l'Autriche, dont presque tout le corps est slave, s'obstina à garder une tête allemande; elle fut amenée ainsi à sacrifier Raguse et Kataro au port si peu sûr de Trieste, et plusieurs de ses plus belles provinces restèrent inexploitées. Si l'on suit la sinueuse frontière qui trace, à force de détours, le long de la Turquie, une ligne de deux cent trente lieues, tandis que la ligne droite n'en aurait pas quatre-vingt-dix, on gémit de voir les peuples parqués ainsi comme des troupeaux. Près de Kataro, le pays tsernogortse n'est qu'à une portée de fusil de la mer, mais une longue et sévère quarantaine met entre ces deux points si rapprochés plusieurs centaines de lieues. Cependant la mer est le seul débouché commercial de la montagne. On conçoit, nous le répétons, que ces montagnards ne voient pas sans colère un tel ordre de choses, et que, pour s'en affranchir, ils soient presque aussi portés à attaquer les Autrichiens que les Turcs. Aussi, avant que Pierre II fût nommé vladika, dirigeaient-ils fréquemment leurs tchetas contre les petites villes dalmates; la plupart des péninsules de cette côte voient encore s'élever sur leur isthme des koulas bâties pour les protéger contre les Tsernogortses. Faut-il s'étonner que l'Autriche surveille d'un œil jaloux ce peuple qui, maître d'un point maritime quelconque, deviendrait aussitôt redoutable pour le commerce de Trieste?

L'Angleterre ne peut pas non plus être satisfaite du rapprochement qui s'opère entre les Tsernogortses et les Mirdites des Dibres et de la Mattia. Elle craint naturellement pour sa marine ionienne les corsaires slaves de la *Kraïna* albanaise (1); elle sait que plusieurs chefs tsernogortses ont déjà des navires à eux dans l'Adriatique. Montés sur leurs *bichettes*, leurs *faucons*, leurs *hirondelles*, barques rapides comme les animaux dont elles portent les noms, et qu'aucun bas-fond n'arrête, ces ouskoks de la mer, frères dévoués des ouskoks montagnards, n'auraient qu'à se mettre au service d'une grande

(1) Le nom de *Kraïna*, qui signifie littéralement *frontière*, désigne toute colonie fondée par des Slaves.

puissance pour arrêter dans son développement le commerce de Trieste; les armateurs même de Corfou ne pourraient plus alors se hasarder vers l'Albanie. Ainsi, pour l'Angleterre comme pour l'Autriche, le Tsernogore est un obstacle.

Quant à la France, quelle crainte ce petit pays pourrait-il lui inspirer? Depuis que la France a perdu la place de Kataro, sans espoir bien fondé de la reconquérir, elle est devenue, autant que la Russie, l'amie naturelle du Tsernogore; elle a même plus d'intérêt que la Russie à le voir s'agrandir, puisqu'il ne deviendrait puissant qu'aux dépens des rivaux de la France. Les raisons commerciales qui pourraient attirer les Français vers la montagne Noire sont à la vérité minimes; cependant le commerce d'importation qui s'y fait consiste surtout en eaux-de-vie et vins de France, puis en aiguilles et en provision de poudre. Il est étrange que la poudre, si nécessaire aux guerriers, ne se fasse pas dans la montagne même; la tribu des Rovtsi en fabrique, mais trop peu pour suffire aux besoins de ses alliés. Les transports se font à dos de mulet, et plus souvent, hélas! à dos de femmes; ces malheureuses reçoivent à peu près un centime par livre pour tout ce qu'elles colportent ainsi entre Kataro et Niégouchi, deux centimes quand les deux termes de la course sont Kataro et Tsetinié. Parmi les branches d'exportation, il faut citer une espèce de bois de campêche de couleur jaune, appelé en serbe *radjevina*, en italien *scotano*. C'est un arbrisseau à feuilles arrondies qu'on emploie dans la teinture et la préparation des cuirs. Tiré des montagnes de l'est, il s'apporte journellement en petits paquets aux marchés de la côte, et se charge sur des navires pour Trieste et Venise, d'où on le dirige sur Marseille. Il s'exporte aussi une quantité considérable de poissons nommés *scoranze*, de caviar fait avec les ovaires de ces poissons, et de *castradina*. Les autres objets de trafic sont des tortues, du lard, du miel, de la cire, du suif, du bois à brûler, des pelleteries, de la laine de brebis, du gibier. En entrant dans les enceintes autrichiennes où se vendent ces produits, l'habitant de la montagne Noire doit déposer ses armes dans les huttes des garde-frontières, qui les lui remettent au retour. Cette mesure de prudence est appliquée même aux paysans dalmates, qui ne peuvent entrer armés dans les forteresses du littoral, sans être accompagnés de soldats. Sur certains points, comme à Raguse, le transit a lieu sans quarantaine; sur d'autres points, à Kataro, par exemple, on exige au contraire, la quarantaine avec rigueur, moins par crainte de la peste que pour des motifs politiques.

Malgré ces mesures hostiles de l'Autriche, les Tsernogortses n'ont jamais eu une position aussi belle que depuis 1840. La mort du terrible Ali, visir d'Hertsegovine, qui seul savait repousser leurs tchetas, et l'adjonction de plusieurs tribus voisines, ont doublé leur courage. Ils commencent à organiser quelques-unes de leurs bandes à l'européenne, et se sont procuré même de l'artillerie, ce qui ne les empêche pas de rester sagement fidèles à leur premier système de guerre, le seul qui les rende invincibles. Il serait temps que la France s'intéressât au sort de ces hommes intrépides, dont l'amitié pourrait lui être si utile dans le cas où elle aurait une guerre avec l'Allemagne. Aidée par leurs diversions, elle tiendrait en haleine toutes les provinces slaves du midi de l'Autriche, où les Serbes, tant de Hongrie que de Turquie, se hâteraient de réaliser leur antique rêve d'une vaste confédération de peuples et d'états libres, unissant le Danube à l'Adriatique. Ces populations, toutes républicaines, sont naturellement plus portées vers la France que vers tout autre pays. Cependant, lorsque notre diplomatie trouvera le temps venu d'agir enfin sérieusement, elle ne devra s'approcher des Tsernogortses qu'avec de grandes précautions; qu'elle n'oublie pas qu'ils refusèrent de recevoir le consul que leur envoyait Napoléon, dans la crainte que sa présence au milieu de leurs assemblées ne gênât l'indépendance des délibérations. Quoique plus avancés qu'en 1810, ils en sont encore à redouter dans un consul soit un espion, soit un dominateur; la Russie elle-même n'oserait risquer sa popularité en accréditant un pareil agent à Tsetinié. Libre de tout joug étranger, cette petite république n'a donc à craindre que des agitateurs nés dans son propre sein. Depuis la mort du vladika Pierre Ier, qui, dans son admiration naïve pour le droit public de l'Europe, avait si ardemment réclamé en faveur de sa montagne l'intervention des grands empires, aucune théorie apportée d'Occident n'est venue égarer ce peuple à la fois primitif et chrétien. Les Tsernogortses sauveront-ils de toute atteinte cette fière indépendance? C'est à eux de nous répondre en conciliant de plus en plus dans une féconde alliance le culte de la civilisation avec les exigences du caractère national.

CYPRIEN ROBERT.

LES

AFFAIRES DE CHINE

ET

DE L'AFGHANISTAN.

Les nouvelles de la Chine ont pris l'Europe par surprise; elles sont tombées sur l'Angleterre comme un coup bienheureux et inattendu de la fortune, qui n'abandonne point les nations persévérantes et qui favorise les audacieux. Il était temps; l'Angleterre respirait à peine, et étouffait sous le poids de sa fécondité monstrueuse. Déjà elle relève la tête, et le flot gonflé de l'industrie qui bouillonnait dans son étroite enceinte et cherchait de toutes parts un passage, se précipite avec furie par cette issue inespérée.

Ces rumeurs de victoire ont d'abord trouvé beaucoup d'incrédules. N'étaient-ils pas 20 millions contre 300 millions ? une petite île perdue dans un coin de la mer, et comme une goutte d'eau dans l'Océan, contre un immense empire de 2,000 milles de long sur 1,500 de large, et embrassant plus de 20 degrés de latitude? On s'était donc fait à l'idée de la perpétuité de cette guerre; on croyait que cette masse inerte se laisserait, pour ainsi dire, manger morceau par morceau, et qu'il faudrait des siècles pour l'achever. C'en est fait;

le charme est brisé, le voile est tombé, et bientôt il n'y aura plus de mystères dans le monde. Notre Europe, que nous croyons et que nous disons déjà si vieille, va se retrouver toute jeune et toute nouvellement trempée en face de ce monde immobile, âgé de plusieurs milliers de siècles. L'esprit moderne, le génie vainqueur de l'ère chrétienne, long-temps arrêtés par cette borne mystérieuse, l'ont renversée par un effort suprême, et poursuivent leur course à travers l'univers. Nous ne voulons ni exalter, ni même justifier la valeur morale d'une conquête qui a eu sa source dans des besoins mercantiles; mais au fond de cette propagande violente qui force à coups de canon les portes du temple le plus sombre et le plus reculé de l'Asie, ne reconnaissez-vous pas l'esprit envahissant de l'Occident, avec sa soif inextinguible de l'infini, son absorption du temps et de l'espace, et cet insatiable besoin de mouvement qui ne dit jamais : C'est assez? Par quelques mains et par quelques moyens que ce grand évènement ait été accompli, on ne peut nier qu'il n'intéresse profondément le monde entier, car les Anglais sont ici les pionniers de l'Europe, et ont ouvert une route où nous les suivrons tous un jour.

On doit, du reste, rendre à l'Angleterre cette justice, qu'elle a paru comprendre que son triomphe n'était pas aussi honorable que lucratif, et qu'elle l'a célébré avec une modestie qui ne semblait pas sans quelque mélange de remords. Il est à croire aussi que le gouvernement actuel de la Grande-Bretagne, quand il ouvrira la prochaine session du parlement, n'usera qu'avec sobriété des exploits des armes anglaises en Chine. Le ministère tory ne pourrait, sans embarras et sans inconséquence, se glorifier du succès d'une guerre dont ses membres ont, en d'autres temps, énergiquement dénoncé et flétri l'origine et les causes. Sir Robert Peel, qui ne se compromet jamais, avait su se maintenir dans une neutralité expectante; mais sir James Graham pourrait-il oublier qu'il appela un jour sur la guerre de la Chine une condamnation formelle du parlement? M. Gladstone pourrait-il oublier qu'il approuva en pleine chambre les Chinois d'avoir empoisonné leurs citernes pour se débarrasser des Anglais? Et lord Stanley ne disait-il pas encore il y a six mois : « L'Angleterre ne voit ces triomphes qu'avec peu de satisfaction et très peu d'orgueil; elle n'y voit qu'un sujet de réflexions pénibles et une source de déconsidération. » Nous verrons donc si le succès a modifié les opinions des principaux ministres de la Grande-Bretagne, et a donné, à leurs yeux, une couleur plus honorable à une entreprise dont ils avaient autrefois si solennellement condamné le principe.

L'origine et les commencemens de la guerre de l'Angleterre avec la Chine ont déjà été exposés dans cette *Revue*. Nous n'entreprendrons point de suivre les Anglais dans cette multitude de combats qu'ils ont livrés depuis deux ans sur les côtes, combats sans gloire dont ils rougissent eux-mêmes. Nous ne prendrons le récit de leurs opérations qu'au moment où, sentant la nécessité de frapper un grand coup, ils ont entrepris de pénétrer droit au cœur de l'empire.

Parmi le peu de choses que l'on sait de la Chine, on sait que dans ce pays il n'y a, pour ainsi dire, pas de routes, et que tous les transports s'y font par la navigation, surtout par la navigation intérieure. Les principales artères de cette navigation sont les deux grands fleuves qui traversent la Chine de l'ouest à l'est. Le Yang-tsee-kiang ou fleuve Bleu, parti des montagnes du Thibet, va se jeter dans la mer Jaune, après un cours de plus de mille lieues. Ce fleuve a sept lieues de large à son embouchure, et la marée s'y fait, dit-on, sentir jusqu'à cent cinquante lieues dans l'intérieur des terres. Le Hoang-ho ou fleuve Jaune, descendu aussi des plateaux de l'Asie centrale, séparé à certains momens de son cours par un intervalle de quatre cents lieues du Yang-tsee-kiang, se rapproche de lui en avançant vers la mer, et, à son embouchure, n'en est plus séparé que par un espace de quarante lieues. L'industrie des Chinois a créé une troisième grande ligne de navigation; c'est le célèbre canal Impérial, qui, parti de Hang-tchou-fou, dans la province de Tché-kiang, va déboucher à Tiensing, auprès de Pékin, après avoir traversé l'empire du nord au sud, dans un cours de mille milles. Ce canal fut, dit-on, commencé à la fin du XIIe siècle, et terminé à la fin du XIIIe. Sur une grande étendue, il est large de quinze toises et a des quais en pierre bordés de maisons. De lieue en lieue, il est garni d'écluses. C'est par cette voie de communication que s'approvisionnent la capitale et les provinces du nord, qui tirent leur subsistance des provinces du midi, et, une fois les maîtres de cette ligne, les Anglais pouvaient affamer l'empereur dans Pékin.

Ce fut donc vers l'occupation de ce point important que furent dirigés les plans des commandans anglais. Il fut décidé que l'expédition remonterait le Yang-tsee-kiang et irait s'emparer de Nankin, l'ancienne capitale de l'empire.

La flotte anglaise quitta Wosung, qui est à l'embouchure de la rivière du même nom, le 6 juillet 1842, et entra dans le grand fleuve. Ce ne fut que le 14 juillet que les vaisseaux qui ouvraient la marche essuyèrent les premiers feux d'une batterie chinoise qui fut immédiatement emportée et détruite. Le 20, toute l'escadre, composée de soixante-dix voiles, se trouva réunie à Kishen, ou île d'Or, qui était, il y a deux siècles, la résidence d'été des empereurs célestes, et elle jeta l'ancre en face de la ville de Chin-kiang-fou. Cette ville est située à cent soixante-dix milles au-dessus de Wosung, et à quarante-huit milles au-dessous de Nankin. Le fleuve a, à cet endroit, un mille et demi de largeur, et le canal Impérial vient y déboucher dans les faubourgs de la ville. Pour arriver jusqu'au fleuve, le canal, qui a près de cet endroit un niveau plus élevé, est creusé dans des rochers. Il présente, à cette embouchure, une excavation de quatre-vingts pieds, tandis qu'il n'a guère que douze pieds de largeur. Chin-kiang-fou est une place forte, de plus de quatre milles de circonférence, entourée d'une muraille en briques de vingt-cinq ou trente pieds de hauteur, et très bien bastionnée. Quand la flotte jeta l'ancre devant la ville, les Chinois étaient dans un camp retranché hors des murs; mais ils ne soutinrent pas la première attaque, et revinrent en désordre dans la place.

Ce fut sur les murailles que se décida l'affaire. La garnison tartare avait ouvert sur les assaillans un feu très bien nourri; une frégate à vapeur y répondit par des bombes, mais elle fut bientôt obligée de cesser son feu, parce que les troupes envoyées à l'assaut escaladèrent immédiatement les remparts. Le premier qui parvint au haut de la muraille fut un lieutenant irlandais appelé Cuddy, qui monta lentement et bravement à l'échelle, et, une fois en haut, s'assit sur le mur au milieu d'une grêle de balles, et aida les autres à monter. Peu de minutes après, les couleurs d'Angleterre furent arborées sur le rempart et saluées par les hurrahs de toute la flotte. Néanmoins la ville n'était pas encore prise. Les Tartares, avec le plus grand courage, disputaient le terrain pied à pied et faisaient des charges désespérées. Ils ne cédèrent que devant l'irrésistible baïonnette européenne.

Pendant l'assaut donné aux murailles, une autre division anglaise faisait sauter une des portes de la ville. La résistance s'étant prolongée plus qu'on ne s'y attendait, on avait débarqué des soldats de marine et une partie des équipages des vaisseaux. Malgré l'arrivée de ces renforts, les Tartares soutinrent intrépidement le combat dans les rues pendant plusieurs heures, et ce ne fut que dans la soirée qu'ils disparurent entièrement. Les uns jetèrent leurs armes et leurs uniformes et prirent la fuite, d'autres se réfugièrent dans les maisons ou se mêlèrent aux habitans. Les Anglais, maîtres des portes, laissaient passer tous ceux qui voulaient fuir. Après le combat, le pillage commença. Les commandans anglais firent tous leurs efforts pour l'empêcher, mais c'était la population chinoise elle-même qui était en tête. Le général Gough, dans son rapport, raconte, comme exemple de la manière systématique dont les Chinois procédaient, qu'ils mettaient le feu aux deux bouts d'une rue pour piller les maisons, et s'échappaient ensuite avec leur butin par les allées latérales. La chaleur était excessive; plusieurs officiers et beaucoup de soldats anglais périrent pendant l'assaut par des coups de soleil.

On a vu par la résistance déterminée des Tartares que ce n'est pas le courage qui manque à la population de ce vieil empire. La prise de Chin-kiang-fou a offert des traits d'un héroïsme véritablement antique. Ainsi, quand le général tartare vit que tout était perdu, il rentra dans sa maison, y fit mettre le feu, s'assit au milieu de sa famille, et se laissa brûler jusqu'à la mort avec tous les siens. Son secrétaire, qui fut trouvé le lendemain caché dans les ruines, raconta la mort glorieuse de son maître, et reconnut ses restes à moitié consumés. D'autres enfoncèrent leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, et se jetèrent tête baissée sur les baïonnettes anglaises. On retrouve chez ces prétendus barbares ce sentiment qui n'existe que chez les peuples très civilisés, le sentiment du point d'honneur. Beaucoup d'entre eux ne cherchèrent pas même à se venger en mourant, et, se voyant trahis par la fortune, se tuèrent au lieu de se faire tuer. Il paraît que l'aspect de la ville, le lendemain de l'assaut, était horriblement triste. En entrant dans les maisons, les vainqueurs y trouvaient partout des femmes et des enfans tués et

étranglés par leurs maris et leurs pères. Comme dans presque toutes les villes prises sur les Chinois, on retirait des puits les cadavres par douzaines. Un officier anglais raconte que, le lendemain de la prise de la ville, il vit encore une dizaine de femmes et d'enfans se noyer dans une mare. Le général anglais dit dans son rapport : « Un grand nombre de ceux qui avaient échappé au feu se suicidèrent après avoir tué leurs familles; on peut dire que la race mantchoue est éteinte dans cette ville. »

La garnison tartare était évaluée à environ 3,000 hommes; 40 mandarins et près de 1,000 hommes furent tués ou blessés. La perte des Anglais fut plus considérable que de coutume; elle fut de 169 hommes tués.

Les cadavres étaient abandonnés dans les rues, et la ville devint inhabitable. Les commandans anglais n'y laissèrent qu'une garnison de quinze cents hommes, et se mirent en marche vers Nankin le 3 août; ils arrivèrent le 5 devant les murs de cette grande ville. Avant de quitter Chin-kiang-fou, ils avaient envoyé le secrétaire du général tartare au vice-roi des deux provinces de Kiang avec des sommations, afin d'épargner, s'il était possible, à la plus riche ville de l'empire, les scènes de pillage, de destruction et de suicides qui avaient désolé et ensanglanté les autres. La ville ne pouvait évidemment pas résister à un assaut, surtout à cause de la trop grande étendue de sa circonférence, qui est de vingt milles. La garnison tartare, renforcée des fugitifs de Chin-kiang-fou, se montait à environ 6,000 hommes; la force des assaillans était de 4,500 hommes, avec toute la supériorité de l'art et de la discipline. La ville était entourée d'une muraille presque partout inaccessible à l'escalade, et dont la hauteur variait de vingt-huit à soixante-dix pieds; mais le général anglais pouvait, ainsi qu'il le dit dans son rapport, prendre aisément la place en la menaçant à la fois sur des points éloignés les uns des autres et en empêchant la concentration des forces tartares. Plusieurs jours furent employés dans ces reconnaissances et par l'arrivée successive des troupes; l'assaut était fixé pour le 13, mais les assiégés envoyèrent un parlementaire, et le 17 août, le général Gough reçut du plénipotentiaire anglais, sir Henry Pottinger, l'invitation de suspendre les hostilités. Le céleste empereur cédait à la fortune.

La prise de Chin-kiang-fou avait ouvert les yeux à sa majesté impériale. Maîtres du Grand-Canal, les Anglais étaient, comme nous l'avons déjà dit, maîtres des provinces du nord et de la capitale, qu'ils pouvaient prendre par famine. Cette ligne de navigation, coupée par le Yang-tse-kiang, où elle se jette en arrivant dans les faubourgs de Chin-kiang-fou, reprend son cours à un ou deux milles plus haut sur le fleuve. La province de Pet-ché-li, dans laquelle est situé Pékin, n'est pas fertile, et le delta que traverse le canal entre les deux grands fleuves chinois est trop humide pour être productif. Presque immédiatement au-dessus de Pékin commence le grand et stérile plateau de l'Asie centrale. C'est donc du midi que les provinces du nord tirent leurs principaux objets de consommation.

De son côté, le gouverneur des provinces de Kiang, voyant la ville sous le feu des Anglais, avait ouvert des négociations avec le plénipotentiaire britannique, et dès le 5 août avait écrit à sir Henry Pottinger :

« Le gouverneur-général des provinces de Kiang apprend que l'honorable envoyé désire arranger une conférence avec lui et l'ancien ministre Elepoo. C'est avec grande joie que le gouverneur-général apprend ceci ; mais, comme Elepoo est loin, il ne peut arriver avant un ou deux jours. Le gouverneur-général sera à l'endroit fixé le 6 août vers le soir ; il n'aura pas plus de dix ou vingt suivans avec lui. »

Pendant ce temps, le céleste empereur lui-même commençait à connaître la vérité. Ses généraux avaient beau user de circonlocutions pour consoler son amour-propre, ils ne pouvaient plus lui dissimuler le danger qui le menaçait. Les Anglais avaient intercepté une lettre du gouverneur tartare commandant la garnison de Nankin, dans laquelle il disait à l'empereur : « L'esclave de votre majesté, Tecupee, à genoux, rapporte qu'une portion de la garnison de Chin-Kiang, qui s'est ouvert un passage avec des femmes et des enfans, s'est réfugiée à Nankin... L'esclave de votre majesté les a soigneusement interrogés. Les soldats disent que, quand les barbares rebelles ont attaqué la place, ils ont résisté avec courage et tué beaucoup d'étrangers, et que, s'ils avaient reçu des renforts, ils auraient infligé un rude châtiment à ces barbares. En ce moment, la capitale provinciale de Nankin est dans le plus pressant danger ; les meilleures troupes sont à la suite du général qui répand la terreur (Yeking), qui a établi ses quartiers à Chang-Chou. Or, cette ville est loin, et nous ne pouvons en attendre du secours. Ces pensées affligeantes, qui occupent nuit et jour l'esclave de votre majesté, remplissent toute son ame d'un feu perpétuel. »

Le 15, les plénipotentiaires chinois arrivèrent. Ils étaient trois : Kee-Ying, membre de la famille impériale; Elepoo, commandant de Chapou, qui avait été dégradé pour avoir rendu des prisonniers anglais ; et Gnu, général des provinces de Keang-sou et Keang-si. Ils communiquèrent au plénipotentiaire anglais leurs pouvoirs, qui furent trouvés en règle, et après plusieurs conférences, on signa des deux parts les conditions d'un traité de paix. Après la signature, les Anglais tirèrent une salve d'artillerie, et les relations furent immédiatement rendues libres entre l'expédition et les indigènes. Les trois mandarins firent une visite au plénipotentiaire et aux commandans anglais à bord du *Cornwallis*. Les officiers de sa majesté britannique, en grand uniforme, conduisirent les officiers de sa majesté céleste dans toutes les parties de la frégate, et leur firent entendre le *God save the queen ;* après quoi ils leur firent faire de copieuses libations de liqueurs européennes, et les dignes mandarins s'en retournèrent dans leur ville, enchantés et plus que gais.

Voici les stipulations du traité signé à Nankin, et qui est probablement destiné à devenir un des plus importans que l'Angleterre ait jamais conclu :

1° Il y aura paix et amitié durable entre les deux empires.

2° La Chine paiera 21 millions de dollars dans le cours de l'année présente et des trois années suivantes.

3° Les ports de Canton, Amoy, Foo-chou-fou, Ning-poo et Singhai seront ouverts au commerce anglais; des agens consulaires seront nommés pour y résider, et des tarifs réguliers et justes d'importation et d'exportation, ainsi que des droits de transit intérieur, seront établis et promulgués.

4° L'île de Hong-kong est cédée à perpétuité à sa majesté britannique, ses héritiers et ses successeurs.

5° Tous les sujets de sa majesté britannique, Européens ou Indiens, qui pourraient être retenus dans quelque partie de l'empire chinois, seront relâchés sans conditions.

6° Un acte de pleine et entière amnistie sera publié par l'empereur, sous son signe manuel et son sceau impérial, en faveur de tous les sujets chinois qui auront pris service sous le gouvernement anglais ou ses officiers, ou entretenu des relations avec eux.

7° Les relations auront lieu sur un pied de parfaite égalité entre les fonctionnaires des deux gouvernemens.

8° Dès que l'assentiment de l'empereur au traité aura été reçu, et que le premier paiement de 6 millions de dollars aura été versé, les forces de sa majesté britannique se retireront de Nankin et du Grand-Canal, et les postes militaires à Chinhai seront aussi retirés; mais les îles de Chusan et Kolangsoo resteront occupées jusqu'à ce que le paiement de l'argent et les arrangemens pour l'ouverture des ports aient été complétés.

Ces résultats dépassent toutes les espérances qu'avaient pu concevoir les Anglais. L'indemnité de 21 millions de dollars, en y ajoutant les 6 millions déjà payés pour la rançon de Canton, font environ 7 millions sterling ou 175 millions de francs, et couvriront probablement les frais de la guerre; mais cette considération n'est que secondaire en présence de l'incalculable avenir offert au commerce anglais. Jusqu'à présent, l'Angleterre n'avait eu de relations qu'avec une seule province de la Chine, contenant environ 8 millions d'habitans, et qui n'avait avec le reste de l'empire que des communications difficiles. Désormais, le commerce britannique aura accès dans 5 ports et dans 5 provinces, contenant plus de 70 millions d'habitans, et dont 3 sont traversées par le Grand-Canal, une des voies navigables les plus gigantesques du monde entier. Amoy, le second des ports désignés dans le traité, est une ville très populeuse et très commerçante. Fou-tchou-fou, capitale de la province de Fou-kien, a une population de 400,000 ames. Cette ville est l'entrepôt de commerce du thé noir, les plantations du meilleur thé sont dans la province de Fou-kien. Il paraît que l'empereur résista long-temps avant de concéder l'ouverture de ce port, qui exporte aussi du bois de construction, du tabac et du coton. Ning-poo est situé sur la rivière Ta-hae, à 14 milles au-dessus de son embouchure; la population de cette ville, où les Anglais avaient encore une factorerie en 1759, est estimée à 2 ou 300,000 ames. Shangai est situé sur la

rivière de Woosung, à peu près à 12 milles au-dessus de la ville de ce nom; la rivière est navigable encore pour les bateaux à vapeur à 47 milles plus haut. Shangai est le grand entrepôt du commerce de ce district avec les provinces à thé du midi, avec la province de Shantung et avec la côte des Tartares Mantchoux au nord. A Shangai et à Ning-poo, qui sont les plus septentrionaux des ports ouverts aux Anglais, les étés sont très chauds, mais l'hiver est aussi très froid, et il s'y fait une grande demande de tissus de laine.

L'île de Hong-kong, cédée à perpétuité à la couronne d'Angleterre, est située dans le golfe où se jette la rivière de Canton. On ne peut douter que les Anglais n'en fassent bientôt un Gibraltar inexpugnable et l'entrepôt d'un immense commerce; l'esprit de ce peuple ne permet pas de croire qu'entre ses mains cette station puisse dégénérer comme celle de Macao entre les mains des Portugais.

Après la nouvelle de la signature du traité, on conservait encore, en Angleterre, des doutes sur les dispositions du céleste empereur à le ratifier; mais, d'après les dernières nouvelles, l'empereur avait accepté, le 29 août, toutes les conditions du traité, et, probablement empressé de voir les Anglais évacuer Nankin et le Grand-Canal, il avait immédiatement fait les deux premiers versemens de l'indemnité. Les Anglais se disposaient donc à ne plus occuper que Chusan, qu'ils doivent garder jusqu'après l'entier paiement. Lord Ellenborough faisait frapper une médaille qui devait être donnée à tous les officiers de l'armée de l'Inde ayant fait la campagne, et portant d'un côté un dragon avec une couronne impériale, et de l'autre l'effigie de la reine de la Grande-Bretagne, avec cette légende : *Pax Asiæ Victoriâ restituta.* 1842.

L'empereur, avons-nous dit, avait accepté, mais il n'avait pas encore ratifié le traité. Ce délai paraît n'être qu'une affaire d'étiquette. Le céleste empereur demande que la reine Victoire ratifie la première. Les Anglais ont cru devoir appeler cela de la galanterie; c'est prêter au fils du Soleil des mœurs plus occidentales qu'il n'en a probablement.

Ce qui mérite aussi le plus grand intérêt, c'est la nouvelle qu'un ambassadeur de la cour de Pékin doit prochainement se rendre auprès de la reine de la Grande-Bretagne.

On a dit avec raison que le voyage d'un ambassadeur chinois à Londres ferait plus pour assurer la permanence des relations entre le céleste empire et les états occidentaux, que ne pourraient faire tous les traités du monde. Ce qui a surtout contribué à séparer les Chinois du reste de l'univers, c'est le profond mépris qu'ils professent pour toute la partie du genre humain qui n'a pas l'honneur d'être chinoise ou tartare, et ce mépris même a sa source dans l'ignorance plus profonde encore où ils sont de la civilisation occidentale, de sorte que leur isolement vient de leur orgueil, comme leur orgueil vient de leur isolement. Jusqu'à présent les Européens avaient été, aux yeux du céleste empereur, des barbares aux cheveux rouges que l'aspect de son céleste visage devait obliger de fermer les yeux, et qu'un signe de son céleste sourcil

devait réduire en poussière. Aujourd'hui encore, le *fils aîné du Soleil* peut ne voir dans les enfans d'Albion que les missionnaires d'une force inconnue devant laquelle il fléchit, mais qu'il peut se croire encore le droit de mépriser du haut de la civilisation séculaire de son empire. L'Europe ne lui est encore apparue que sous la forme d'un fléau destructeur; il ne connaît encore d'elle que ses canons et ses soldats; l'invasion des Anglais est pour lui ce qu'étaient pour nos premiers pères les invasions des Barbares. Mais figurez-vous un ambassadeur de ce vieil empire cloîtré traversant les mers infinies sur un vaisseau de ligne ou sur un navire à vapeur armé en guerre; faisant son entrée dans Londres par la Tamise, au milieu de cette mêlée magique dont le spectacle est sans égal dans le monde entier; enlevé sur un chemin de fer avec une vitesse de vingt-cinq lieues à l'heure, galanterie hasardée que nos voisins firent un jour à M. le maréchal Soult; prenant place à un de ces banquets homériques de la Cité, où se consomment en une séance douze cent cinquante pintes de soupe à la tortue, ou bien assistant à un des grands levers de la reine de la Grande-Bretagne; quels merveilleux récits ne fera pas le céleste plénipotentiaire de son initiation aux mystères de l'Occident! Ce n'est pas que notre intention soit de déprécier la civilisation chinoise; il ne serait pas de bon goût d'user de représailles, et d'appeler les Chinois des barbares parce qu'il leur convient de porter une queue ou d'accommoder leurs plats avec de l'huile de ricin; des goûts et des couleurs il ne faut disputer. Il serait même très possible que l'envoyé de la cour de Pékin n'ouvrît pas de trop grands yeux en voyant de plus près les barbares aux cheveux rouges, et qu'il s'en retournât dans son pays avec un surcroît d'estime pour sa tour de porcelaine ou pour sa grande muraille, et la conviction persévérante de la supériorité des mœurs chinoises. Cependant il y rapporterait la notion d'une civilisation différente, qui, fidèlement traduite, ne contribuerait pas peu à dissiper les préjugés du frère de la Lune, et à communiquer à son caractère un peu plus de sociabilité. Toujours est-il que l'on s'occupe déjà beaucoup en Angleterre de l'arrivée de l'ambassadeur promis. Le *Times* disait fort spirituellement à ce sujet : « Déjà les dames se demandent si le grand homme amènera avec lui M[me] *Fo*, ou *combien* de M[mes] *Fo* il amènera? S'il en amène plus d'une, les femmes à la mode pourront-elles décemment les visiter toutes? La reine les recevra-t-elle à ses levers? L'état de leurs pieds leur permettra-t-il de danser? Son excellence se promènera-t-elle dans Piccadilly avec sa queue? Ressemblera-t-elle au petit homme qu'on voit sur les théières? Comment règlera-t-on les questions de préséance avec les ambassadeurs des nations de notre plus jeune continent? Viendra-t-il en splendide représentant de sa majesté céleste, ou bien ne sera-ce après tout qu'un pauvre diable que le frère du Soleil aura envoyé d'un coup de pied en Angleterre, pour y ramasser ce qu'il pourrait et le rapporter à son maître? Qu'il doive être le lion de la saison, c'est ce dont l'hospitalité et la curiosité bien connues de notre nation ne permettent pas de douter. Il sera poursuivi de fêtes, de bals, d'opéras et de

revues, et nous aurons le plaisir de raconter à nos lectrices les mouvemens de son excellence l'ambassadeur chinois, depuis le haut du dôme de Saint-Paul jusqu'au fond d'un puits à charbon de Durham, et à dire comment il a exprimé sa satisfaction des manœuvres de l'artillerie anglaise, etc. »

Nous serons curieux, nous aussi, de savoir comment seront réglées les questions de cérémonial, et comment seront ordonnées les réceptions de l'ambassadeur anglais à Pékin et de l'ambassadeur chinois à Londres. Les questions d'étiquette ont aussi leur importance, et si nous étions tenté de rire des singulières cérémonies pratiquées à la cour du céleste empereur, nous n'aurions qu'à nous rappeler qu'il n'y a pas en ce moment d'ambassadeur français à Madrid, parce que les deux cours n'ont pas été d'accord sur la manière de remettre des lettres de créance. Les missions des puissances européennes auprès de l'empereur de la Chine ont toujours échoué à l'endroit du cérémonial, et, dans l'histoire des nombreuses ambassades tentées par les gouvernemens de l'Occident, on voit presque toujours les envoyés reculer devant l'humiliante cérémonie du *ko-tou*. Le *ko-tou* consiste à se jeter à genoux à un signal donné, et, à un autre signal, à courber neuf fois la tête jusqu'à terre. Lors de la première ambassade russe, en 1655, l'envoyé refusa d'exécuter les neuf prostrations, et il fut congédié sans cérémonie. Un envoyé hollandais, qui vint à Pékin dans la même année, pensa être plus heureux en se soumettant à la cérémonie, mais l'empereur ne voulut accorder à son gouvernement que le privilége d'envoyer en Chine une fois tous les huit ans une expédition qui ne serait pas composée de plus de cent individus, dont vingt seulement viendraient à Pékin. La manière dont fut réglée la préséance des envoyés en cette occasion peut montrer le degré de considération que possédaient les barbares à la cour céleste. Le premier rang fut donné au représentant des Tartares occidentaux, qui arriva vêtu en peaux de mouton, avec une queue de cheval à son bonnet, et des culottes qui lui venaient aux genoux. Après lui vint un ambassadeur du grand Lama, le supérieur spirituel des conquérans tartares de la Chine. Ensuite parut l'envoyé du Grand-Mogol, Shah-Jéhan, seigneur de l'Indoustan, d'une partie de la Perse, du Deccan, et de cent millions de sujets. Celui-ci se montra en grande pompe, apportant en présent trois cent trente-six chevaux et des diamans, ce qui ne l'empêcha pas de passer après le Tartare en peaux de mouton et l'envoyé spirituel en simple robe jaune. Le Hollandais vint le dernier, « et, ajoute la narration à laquelle nous empruntons ces détails, s'il avait dit qu'il venait de la part d'une simple compagnie de marchands, il est probable qu'il aurait été tout-à-fait privé de la céleste audience. »

Une seconde ambassade russe fut envoyée à Pékin en 1720, par l'empereur Pierre Ier. Un voyageur anglais, Bell d'Antermony, qui l'avait accompagnée, en a fait la relation. L'envoyé moscovite, Ismaïloff, fit tout ce qu'il put pour esquiver le *ko-tou*, mais en vain. Il fallut faire les neuf prostrations au commandement du maître des cérémonies, qui prononçait en langue tartare les mots *morgu* et *boss*, qui signifient *à genoux* et *debout*, « deux mots, dit Bell,

que je n'oublierai de long-temps. » Grace à cette soumission, l'envoyé russe obtint de laisser un agent de son souverain à Pékin; mais cet agent fut traité comme un prisonnier de guerre, et bientôt après congédié avec une caravane de son pays.

Les Portugais et les Hollandais eurent généralement plus de succès à Pékin que les autres peuples de l'Europe. La faveur des Portugais doit être attribuée à ce qu'ils abordèrent les premiers dans les ports de la Chine, et surtout à l'influence qu'ils obtinrent à l'aide de leurs missionnaires. Il ne faut pas oublier non plus qu'ils aidèrent l'empereur de la Chine à réduire les pirates qui infestaient les côtes de son empire. L'établissement de Macao, qu'ils possèdent encore aujourd'hui, a cessé d'être dangereux pour la Chine à mesure que les Portugais ont cessé d'être un peuple sérieux.

Des causes en partie les mêmes procurèrent les mêmes faveurs aux Hollandais. Ils s'étaient faits les alliés des Tartares. Le fameux Caxinga, comme l'appellent les Portugais, ou Que-sing-kang, ainsi que le nomment les Chinois, était leur ennemi commun. Il avait été le plus formidable adversaire des Tartares lors de leur invasion, et avait pris Formose aux Hollandais. Les conquérans et les étrangers se réunirent contre lui, et telle fut la source des faveurs dont les Hollandais furent pendant un temps l'objet de la part du gouvernement tartare; mais plus tard, en 1796, quand ils n'eurent plus les mêmes titres, leur envoyé fut congédié aussi cavalièrement que les autres.

En 1806, l'empereur de Russie envoya une nouvelle mission. Elle était composée de cinq cents personnes, mais à peine fut-elle parvenue à la grande muraille, que le céleste empereur lui fit dire qu'il n'en recevrait que soixante-dix. L'envoyé russe, le comte Goloffkin, après avoir traversé les déserts de la Sibérie, fut arrêté en vue de la terre promise, et, ayant refusé de se soumettre à la cérémonie du *ko-tou,* fut renvoyé sans plus de façons.

L'ambassadeur anglais lord Macartney, qui pénétra jusqu'à Pékin en 1792, recula devant le même cérémonial, ce qui n'empêcha pas, quinze ans plus tard, les Chinois d'assurer qu'il s'y était soumis et de réclamer la même condescendance de lord Amherst. L'ambassade de lord Amherst est celle qui présente les plus curieuses particularités, et M. Ellis, qui en faisait partie, en a fait une relation détaillée. L'envoyé anglais fut reçu par trois mandarins qui vinrent à sa rencontre, Quang, Chang et Yin. Deux d'entre eux vinrent le voir à bord, le troisième le reçut à son débarquement. Le 12 août 1816, l'ambassade arriva à Tien-sing, où un banquet lui fut offert le lendemain. Le premier objet qui frappa la vue de lord Amherst, quand il entra dans la salle du banquet, fut un écran en soie verte, devant lequel se tenaient les mandarins dans leur costume officiel. Il est nécessaire de savoir qu'un des agrémens caractéristiques du *ko-tou* est qu'il faut l'exécuter non-seulement devant le céleste empereur, mais encore devant l'écran qui représente sa céleste personne. Un des mandarins fit donc observer à lord Amherst que, comme le banquet était offert au nom de l'empereur, les convives auraient à remplir les mêmes cérémonies que celles qui se pratiquaient en son impériale pré-

sence. Lord Amherst répondit qu'il suivrait les précédens établis par lord Macartney, sur quoi les mandarins affirmèrent que lord Macartney avait exécuté le *ko-tou*, et produisirent un procès-verbal de la cour des cérémonies, prouvant que l'envoyé anglais s'était soumis à toutes les exigences de l'étiquette chinoise. Lord Amherst répondit alors qu'à son grand regret il se verrait obligé de refuser l'honneur de leur compagnie. Les mandarins firent appel à ses sentimens paternels, ils lui demandèrent s'il aurait le courage de priver son fils de l'inappréciable bonheur de voir l'auguste empereur de la Chine. Lord Amherst proposa une transaction; il offrit de faire autant de saluts que les mandarins feraient de génuflexions. Les Chinois demandèrent que l'envoyé anglais mît aussi un genou en terre; sur son refus, ils renoncèrent à leur demande, et, en dernier résultat, pendant que les mandarins, à genoux et les bras étendus, frappaient neuf fois la terre avec leurs têtes, lord Amherst et sa suite firent autant de saluts, après quoi l'on se mit à table. Il paraît que ce précédent avait été établi en 1669 par le commandant de la frégate française l'*Amphitrite*, le chevalier de Laroque, qui, dans un banquet que lui avait offert le vice-roi de Canton, avait fait neuf saluts pendant que les mandarins faisaient le *ko-tou*.

Après le banquet, les mandarins se montrèrent curieux de savoir comment l'ambassadeur anglais se conduirait devant l'empereur. Lord Amherst dit qu'il mettrait un genou en terre pour rendre hommage. Les mandarins le prièrent de le faire devant eux; lord Amherst refusa, mais, sur la suggestion de sir George Staunton, qui faisait partie de l'ambassade, le fils de lord Amherst exécuta la cérémonie devant son père. Les Chinois demandèrent à l'ambassadeur s'il était disposé à faire des saluts, et lord Amherst ayant répondu qu'il ferait autant de saluts qu'eux-mêmes feraient de génuflexions, les mandarins se tinrent pour satisfaits.

L'ambassade était alors composée de soixante-quinze personnes, y compris les musiciens et les gens. Les mandarins demandèrent à voir la boîte qui renfermait la lettre adressée par le régent d'Angleterre à l'empereur, et ils voulurent déterminer lord Amherst à effacer les mots : « Monsieur mon frère, » disant que jamais ils n'oseraient lire pareille formule devant leur maître. L'envoyé anglais refusa et eut bientôt d'autres contestations à soutenir. Deux mandarins vinrent le trouver de l'air le plus triste, disant que l'empereur refusait absolument de le recevoir, s'il ne voulait pas exécuter le *ko-tou*. Lord Amherst proposa alors qu'un mandarin tartare, d'un rang égal au sien, fît la cérémonie devant le portrait du prince régent d'Angleterre pendant qu'il la ferait lui-même devant l'empereur de la Chine. Cette proposition ayant été considérée comme inadmissible, l'ambassadeur déclara qu'il se soumettrait au *ko-tou*, si l'empereur voulait ordonner, par un édit public, que le premier ambassadeur tartare qui irait en Angleterre ferait la même cérémonie devant la cour de Londres. Nouveau refus. Rien n'était plus curieux que les raisonnemens des mandarins; ils étaient pleins de politesse et de prévenances pour lord Amherst; ils lui disaient : « Faites la cérémonie, vous en direz ce que

vous voudrez en Angleterre. » Et ils avaient la plus grande peine à comprendre que l'ambassadeur ne voulût pas user de cet expédient.

Cependant les mandarins faisaient publier dans la gazette de Pékin que l'ambassadeur anglais, *porteur de tributs,* pratiquait tous les jours la cérémonie du *ko-tou* avec la plus grande déférence, et, voyant qu'ils ne pouvaient vaincre la résistance de lord Amherst, ils eurent recours au plus singulier stratagème. L'ambassade s'était mise en marche pour Pékin; mais, dès qu'elle fut arrivée sous les murs de la ville, on la fit arrêter dans les faubourgs, et lord Amherst fut prévenu, au milieu de la nuit, que l'empereur requérait immédiatement sa présence. Il paraît que les mandarins comptaient, au milieu de l'embarras de cette réception et à l'aide de la fatigue du voyage, lui faire exécuter le *ko-tou* malgré lui. L'ambassadeur refusa de sortir; les mandarins le prirent amicalement par les épaules sans pouvoir réussir à l'entraîner, et ce fut alors qu'en désespoir de cause, ils rapportèrent un édit impérial ordonnant le départ immédiat de la mission anglaise. En vain lord Amherst allégua le besoin qu'il avait de repos; il fallut qu'il remontât dans sa chaise, qui était assiégée par une foule d'indigènes; un mandarin prit un grand fouet qu'il fit voltiger indistinctement sur tous les Chinois, grands et petits, et l'ambassade anglaise se remit en route avec la consolation de n'avoir vu que les murs de la capitale céleste. La gazette de Pékin rendit compte des faits à sa manière. Les termes dans lesquels elle raconte le départ de la mission anglaise ont quelque chose de burlesque : « J'avais, dit l'empereur, fixé ce jour pour recevoir l'ambassadeur du roi d'Angleterre; mais, quand il arriva à la porte du palais intérieur, il fut tout à coup si incommodé, qu'il ne put ni marcher ni se remuer. Le second ambassadeur (sir George Staunton) fut incommodé de la même façon; ils ne purent donc avoir le bonheur de recevoir la gracieuse faveur et les présens du céleste empereur... Alors j'ordonnai qu'ils retournassent immédiatement dans leur pays, car il me vint à l'idée qu'ils refusaient d'exécuter les cérémonies de la cour céleste. Quant à leur roi, qui les a envoyés de si loin à travers l'océan pour me porter une lettre et un tribut, il est indubitable que son intention était de me rendre hommage. Nous ne voulons point rejeter entièrement cette marque de respect, afin de ne pas manquer à la règle fondamentale du céleste empire, qui est d'accorder protection aux faibles. C'est pourquoi nous avons jugé convenable de choisir les plus insignifians témoignages de cette soumission, tels que quatre cartes, deux portraits et quatre-vingt-quinze gravures, que nous avons pris pour donner une marque de notre condescendance. Nous avons fait donner en présent pour ce roi quatre grandes et huit petites bourses de soie, conformément aux anciennes règles de cet empire, qui veulent qu'on donne de riches présens pour des choses de peu de valeur. Les ambassadeurs, en les recevant, ont été enchantés, et ont donné des signes évidens de surprise et d'admiration. »

Quand lord Amherst se rembarqua, le céleste empereur lui fit dire : « En vérité, vous avez eu du malheur; vous êtes parvenus jusqu'aux portes du palais impérial, et vous n'avez pu lever les yeux sur la face du ciel. »

Les annales de l'empire céleste prouvent cependant que les Chinois n'ont pas toujours eu cette aversion systématique pour toute relation avec les étrangers, et que l'isolement dans lequel ils se sont peu à peu renfermés n'est venu que de l'antipathie et du dégoût que leur inspiraient les querelles et les intrigues incessantes des Européens. On a remarqué avec justesse que les Chinois étaient un peuple pratique et peu crédule, qui avait probablement pris l'expérience pour base de ses relations internationales. Il paraît certain qu'autrefois les ports de la Chine avaient été ouverts librement au commerce étranger, et que les envahissemens des marchands européens, qui devenaient volontiers conquérans, avaient excité les inquiétudes des souverains de ce grand empire. Les pays voisins, comme le Japon et le Siam, paraissent avoir suivi la même marche, et s'être fermés également à l'accès des étrangers après s'y être prêtés pendant long-temps. Un homme qui a beaucoup écrit sur cette partie du monde, M. Montgommery Martin, a emprunté aux annales du gouvernement chinois des détails qui remontent jusqu'à 2000 ans avant Jésus-Christ. Il paraît qu'en l'an 1700 (avant Jésus-Christ) le Yeu-Kow, « avec des cheveux coupés courts, » venait de l'Orient en Chine avec des sabres et des boucliers. En l'an 1000 de la même ère, la Chine faisait le commerce avec huit nations de l'Inde, et en l'an 121, l'empereur envoya des ambassadeurs dans plusieurs pays commerçans. Cette statistique, à laquelle on peut croire, si l'on veut, comme aux premiers rois de Rome, se continue jusqu'à l'époque de l'arrivée des Portugais, des Hollandais, des Français, etc. Ce fut en l'an 700 (après Jésus-Christ cette fois) que Canton devint pour la première fois un port de commerce régulier, et, en 1400, il y avait dans cette ville cent vingt maisons pour les marchands étrangers. Durant le XVIe siècle, les Portugais, les Espagnols et les Hollandais firent un commerce considérable avec Canton, Amoy, Ning-poo, Chusan, précisément les ports que les Anglais viennent de rouvrir. En 1658, les Portugais, chassés de Ning-poo, établirent une station à Macao; ils payaient chaque année une rente de 500 *taels* d'argent au trésor impérial, dont les reçus étaient régulièrement donnés. L'Angleterre tourna son attention sur la Chine vers le commencement du XVIIe siècle; en 1670, la compagnie des Indes avait une factorerie dans l'île de Formose, et faisait un commerce considérable surtout avec la province de Fo-kien. En 1676, elle avait un comptoir à Amoy, qu'elle abandonna en 1680, lors des guerres dynastiques des Tartares Mantchoux et des Chinois; elle y revint en 1684, mais en fut expulsée en 1757, lorsque le commerce fut restreint au seul port de Canton et à Macao. Les Hollandais, en 1622, essayèrent, mais vainement, de prendre Macao aux Portugais; ils s'établirent alors dans l'île Formose, en 1624, où ils restèrent jusqu'en 1661, époque à laquelle le pirate Caxinga les en chassa.

De curieux détails sur les relations commerciales de la Russie avec la Chine sont contenus dans un ouvrage russe de MM. Pallas et Muller, intitulé *la Conquête de la Sibérie*. Les premières communications entre les deux nations paraissent remonter au milieu du XVIIe siècle. A cette époque, les Russes, s'étendant sur les deux rives de la rivière Amour, se trouvèrent en

contact avec les Chinois. Des hostilités ouvertes éclatèrent entre eux en 1680, et se terminèrent par un traité régulier, signé en 1689, qui posa les premières bases du commerce international. Les Russes y perdirent la navigation de l'Amour, mais ils y gagnèrent l'établissement de relations commerciales régulières. Cependant ces relations ne furent définitivement assurées que par le traité signé à Kiachta en 1728. C'est ce traité qui règle encore aujourd'hui le commerce des deux empires. Il y fut convenu qu'une caravane russe pourrait aller à Pékin tous les trois ans, sous la condition qu'elle ne serait pas composée de plus de deux cents personnes. Dès que la caravane arrivait à la frontière, elle devait le faire annoncer à l'empereur, qui enverrait un agent à sa rencontre pour la conduire à Pékin. Kiachta et Tuemchaitu, deux places frontières de la Sibérie, furent désignés comme l'entrepôt des relations des deux peuples.

Le commerce actuellement existant entre la Russie et la Chine est un commerce d'échanges. Le marchand chinois vient d'abord à Kiachta, il examine la marchandise qu'il demande dans les magasins du marchand russe, et quand les prix sont fixés, les marchandises sont scellées en présence du Chinois. Les deux marchands s'en vont ensuite à Maimatchin, où le Russe choisit à son tour ce dont il a besoin, puis il laisse après lui un agent qui se fait remettre les marchandises chinoises et les emporte à Kiachta.

Les fourrures et la pelleterie constituent le principal article d'exportation russe en Chine. Presque tout cet article vient de la Sibérie et des îles nouvellement découvertes; mais, comme cette production n'est pas suffisante pour couvrir la demande des Chinois, les Russes font venir à Saint-Pétersbourg des fourrures étrangères qu'ils envoient à Kiachta. Le second article d'exportation est le drap : le plus grossier est fabriqué en Russie, le plus fin vient de France, d'Angleterre et de Prusse. A ces articles il faut joindre encore la flanelle, le stoff, le velours, le gros linge, le cuir de Russie, le verre, la quincaillerie, le bétail, les chiens de chasse, etc. De leur côté, les Chinois importent en Russie de la soie brute et manufacturée (bien que l'exportation de la soie brute soit, dit-on, interdite sous peine de mort), du coton, du thé, de la porcelaine, des meubles, des jouets d'enfans, des fleurs artificielles, des peaux de tigre et de panthère, des rubis, des matières colorantes, du tabac, du riz, de la rhubarbe et du musc. Le commerce avec la Chine est très avantageux aux Russes, en ce qu'ils peuvent écouler dans ce grand empire des fourrures de qualité inférieure qui ne vaudraient pas le transport en Europe, tandis que les fourrures très chères, trop chères pour les Russes, sont aussi aisément placées en Chine. La valeur de ce commerce, y compris les articles de contrebande, est estimée à 4 millions de roubles; le chiffre de l'année présente, exclusion faite des articles de contrebande, est de 2,868,333 roubles.

C'est le thé qui constitue le premier article du commerce de la Chine avec le monde. Le thé commença à être importé en Europe seulement au XVIIe siècle (1602 à 1610), et aujourd'hui l'Europe et l'Amérique en enlèvent annuellement 60 millions de livres.

Il est curieux de suivre le développement de la demande de cet article. En 1669, la compagnie anglaise des Indes reçut son premier chargement qui contenait 143 liv. En 1678, elle en importa 4,713 liv., mais cette importation encombra tellement le marché, que pendant les six années suivantes il n'en fut importé que 318 liv. Cependant, de 1700 à 1800, les ventes de thé de la compagnie s'élèvent au chiffre de 750,219,016 liv., représentant une valeur de 129,804,595 liv. st. (4,245,114,875 fr.) Depuis le commencement de ce siècle jusqu'à 1830, les ventes se sont élevées au chiffre de 900 millions de liv. pesant, qui ont rapporté au trésor 104,856,858 liv. st. (2,621,421,450 fr.).

L'échiquier anglais perçoit annuellement plus de 75 millions de fr. de droits sur le seul article du thé, et il est probable que la consommation de cette feuille augmentera avec les facilités nouvelles qu'en acquerra l'exportation.

Mais ce qui a ranimé surtout les espérances du commerce anglais, c'est la perspective de l'ouverture d'un marché de 300 millions de consommateurs. Depuis le commencement du XIVe siècle, la population de l'empire chinois a subi une progression surprenante. Les recensemens accusent : en 1393, 60,545,811 habitans; en 1743, 157,301,755; en 1792, 307,467,200; en 1813, 361,693,879, y compris les habitans de la Tartarie et des provinces dépendantes.

Le docteur Morrison, qui jouit d'une grande autorité en cette matière, et qui est le même, si nous ne nous trompons, qui sert en ce moment d'interprète officiel en Chine, a emprunté à un tableau publié en 1825 par le gouvernement chinois, et appelé le Ta-tsing, un recensement de la Chine proprement dite, suivant lequel les provinces sont au nombre de 14, comprenant 1,225,823 milles carrés, ou 784,526,120 acres anglais, et contenant une population de 352,866,012 ames, ou 288 par mille carré. C'est cet énorme marché qui se trouve aujourd'hui ouvert à l'industrie étrangère. Comment s'étonner que les Anglais soient exaltés, presque égarés, par une perspective aussi illimitée, et que déjà ils disent que la Chine seule, si on sait s'en servir, pourrait permettre à l'Angleterre de soutenir au moins le double de sa population manufacturière actuelle, et de doubler son commerce en répondant à une demande qui pourrait être plus considérable que celle du reste du monde? Nous reconnaissons bien là cette fièvre de spéculation, cette hystérie industrielle, qui dévore l'Angleterre jusqu'à la moelle des os. Nous ne serions pas surpris de la voir bientôt présenter un spectacle semblable à celui qu'offrit la France sous le règne aussi court que funeste de Law, et de voir la Chine en actions comme le furent les rives du Mississipi. Jamais, depuis un demi-siècle, l'Angleterre n'a pu profiter d'une grande fortune commerciale sans en abuser par un jeu effréné. Lors de la réouverture du commerce de l'Amérique du Nord après la guerre de l'indépendance, lors de l'ouverture des marchés de l'Amérique du Sud après l'émancipation, des marchés de l'Europe après les guerres de l'empire, et des marchés de l'Inde après la cessation du monopole de la compagnie, à toutes ces époques de renaissance,

l'industrie anglaise a pensé périr dans ses propres excès. Nous lisions il y a quelques jours, dans un des journaux les mieux faits de l'Angleterre, le *Spectator* : « La tragi-comédie du temps où les produits anglais jonchaient les quais de Rio-Janeiro, à si bas prix qu'ils ne valaient pas la peine d'être emmagasinés, et où les spéculateurs se jetaient comme des fous dans les mines de l'Amérique du Sud, peut revenir encore; nous pourrons revoir des espérances fiévreuses, des crédits sans bornes, des banques, des sociétés par actions, qui naîtront comme des moucherons, des songes d'Eldorado; puis, au bout, un craquement universel répandant la banqueroute, la désolation et la ruine par toute la patrie. »

Ces énergiques avertissemens seront probablement perdus. L'industrie se jettera dans la carrière des aventures. Elle a devant elle 300 millions d'hommes dont les goûts, les habitudes et même les besoins sont à peu près inconnus. C'est une expérience à faire, les premiers venus en porteront la peine; mais peu à peu le commerce, un moment troublé et bouleversé par cette commotion violente, reprendra son niveau, et le fleuve de l'industrie européenne, continuant majestueusement son cours, ira inonder et féconder ce monde mystérieux.

Pendant que les Anglais ouvraient la Chine, d'autres triomphes, mais des triomphes nécessaires pour couvrir un grand désastre, suivaient leurs armes dans l'Afghanistan. Nous avons raconté les péripéties de la conquête du Caboul, et la sanglante catastrophe qui l'avait terminée. Le gouvernement de l'Inde, accablé par ce coup inattendu, avait d'abord ordonné l'évacuation de tout le pays, mais il s'éleva en Angleterre un tel cri de réprobation et de vengeance, qu'il fallut marcher en avant. Lord Palmerston, le premier auteur de tous ces maux, osa dire dans le parlement : « Il n'y a rien qui puisse nous infliger un plus honteux déshonneur, rien qui puisse faire monter une plus profonde rougeur aux joues de tout Anglais, rien qui puisse porter un coup plus fatal à notre domination dans l'Inde, que l'abandon de l'Afghanistan dans de pareilles circonstances. » De quelque bouche que sortissent ces paroles, elles exprimaient cependant les vrais sentimens de la nation. Le sang anglais et l'honneur anglais avaient coulé par tous les pores; les morts demandaient la vengeance, les prisonniers appelaient la liberté. Après quelques infructueux essais de négociations, le gouvernement de l'Inde se prépara à envahir et à occuper de nouveau cette terre de lugubre mémoire.

Depuis près d'un an que les Afghans avaient fait leur meurtrière explosion, ils étaient restés livrés à la plus complète anarchie. Le shah Soudja, le roi rétabli par les Anglais, avait été massacré au milieu du tumulte de l'insurrection; son fils, Futteh-Jung, avait été mis sur le trône comme un misérable instrument par le fils de Dost-Mohammed, le véritable chef de la révolte, le seul homme qui fût parvenu à saisir quelques lambeaux de l'autorité dispersée. Sans suivre les Anglais dans toutes les vicissitudes de leur seconde invasion, nous dirons seulement qu'ils se formèrent en deux divisions pour marcher sur Caboul, et pour ramasser sur leur passage les restes de leurs

compagnons exterminés; Ghizni, cette première citadelle de l'Afghanistan qu'ils avaient emportée d'assaut dans leur campagne de 1839, fut de nouveau prise et rasée. Le fils du shah Soudja vint de lui-même se rendre aux vainqueurs, et se soustraire ainsi à l'emprisonnement dans lequel le tenait son trop puissant vassal. Les Anglais trouvaient sur leur route les cadavres abandonnés de leurs concitoyens, massacrés un an auparavant, et leur donnaient la sépulture. Les corps, préservés par le froid et la neige, étaient encore reconnaissables. Akbar-Khan, le fils du Dost, vint à la rencontre des conquérans leur livrer une dernière bataille; il soutint dignement la renommée qu'il avait acquise dans ces évènemens sanglans, mais il succomba devant la baïonnette européenne, et le 15 septembre les Anglais entrèrent dans Caboul. Ils n'y trouvèrent qu'une partie des prisonniers : deux femmes, onze enfans et trois officiers. Le reste avait été emmené dans le fond du pays.

Cette histoire ressemble à un roman. Qui n'a pas lu *le Dernier des Mohicans?* Qui n'a pas partagé toutes les anxiétés de ces femmes européennes emmenées par les sauvages dans les forêts profondes, et suivies à la piste par leurs libérateurs? Les mêmes émotions, et de plus l'intérêt poignant qui s'attache toujours à la réalité, accompagnent les captifs anglais emportés par les barbares à travers les déserts de l'Asie. A la nouvelle de la marche des troupes sur Caboul, Akbar-Khan avait fait, de son côté, marcher les prisonniers plus avant dans le pays, et les avait envoyés avec une escorte dans le fort de Baiman, à quatre-vingt-dix milles de Caboul, sur la frontière du Turkestan. Ce fut là qu'ils apprirent la prise et la destruction de Ghizni. Le commandant de l'escorte, Shah-Mohamed, avait ordre de les conduire dans le Turkestan, où un esclavage sans doute éternel les attendait; mais, voyant la fortune tourner contre les Afghans, il entra en négociations avec les officiers prisonniers. Ceux-ci s'engagèrent à obtenir pour lui une somme de 20,000 roupies et une pension de 1,000 roupies par mois. Les prisonniers, au nombre desquels étaient le major Pottinger et la femme du général Sale, formèrent une sorte de conseil dans lequel ils signèrent tous une garantie de l'exécution de ces conditions. Alors le commandant se déclara en révolte ouverte, et arbora son propre drapeau sur le fort. Les officiers anglais le mirent en état de défense, et se préparèrent à faire une résistance désespérée à Akbar-Khan, s'il venait réclamer ses captifs; mais ils apprirent bientôt la défaite du chef barbare, et, encouragés par ces heureuses nouvelles, ils se décidèrent à se frayer un passage jusqu'à Caboul. Ils partirent pour cette expédition aventureuse à travers un pays ennemi, eurent à passer une montagne de treize mille pieds de haut, et poussèrent des cris de joie en rencontrant sur leur route un parti de mille chevaux envoyé à leur recherche. Deux jours après, le vieux général Sale arriva encore à leur rencontre avec deux mille hommes et des canons, et put presser dans ses bras son héroïque femme, dont l'indomptable énergie avait presque seule soutenu le courage et la patience des captifs. Le 21 septembre, des salves d'artillerie, parties du camp anglais, accueillirent les malheureux prisonniers; treize femmes, douze enfans, trente-un officiers, et cinquante-

trois soldats respirèrent enfin l'air libre après une captivité de deux cent trente-un jours.

L'œuvre de réparation était accomplie. Les couleurs de la Grande-Bretagne avaient de nouveau flotté sur la citadelle de Caboul ; tous les désastres passés avaient été vengés sur les lieux mêmes qui en avaient été le théâtre. Il ne restait plus aux Anglais qu'à évacuer ce vaste cimetière. Une proclamation du gouverneur-général de l'Inde annonça que la Grande-Bretagne abandonnait sa fatale conquête et se renfermerait désormais dans les frontières que la nature lui avait données.

Si l'on veut relire la proclamation publiée à Simla en 1838 par lord Auckland, on verra que la proclamation de lord Ellenborough en est la contre-partie exacte et la critique la plus sanglante. Lord Auckland annonçait qu'il allait installer à Caboul un roi protégé de l'Angleterre; lord Ellenborough déclare qu'il est contraire aux principes du gouvernement britannique d'imposer à un peuple un roi dont il ne veut pas. Lord Auckland prétendait que le prince qu'il protégeait était le seul populaire de son pays; lord Ellenborough répond qu'il a perdu par la main d'un assassin le trône qu'il n'occupait qu'au milieu des révoltes. L'Angleterre, disait lord Auckland, étendra son influence dans l'Asie centrale, et élèvera une barrière permanente entre elle et les intrigues de puissances étrangères; l'Angleterre, répond lord Ellenborough, se contentera des limites que la nature a assignées à son empire dans l'Inde, et l'Indus, les montagnes et les tribus barbares lui serviront de barrières contre tout ennemi, s'il en est. Un contraste plus remarquable encore se présente sur un autre point. Lord Auckland disait en 1838 : « Le gouverneur-général se réjouit de pouvoir aider au rétablissement de l'union et de la prospérité parmi la nation afghane; » lord Ellenborough dit en 1842 : « Le gouverneur-général laissera aux Afghans eux-mêmes la tâche de se créer un gouvernement au milieu de l'anarchie qui est la conséquence de leurs crimes. »

On se demande de quel droit le gouvernement de l'Inde accuse les crimes des Afghans de l'anarchie qui dévore leur pays. « Si lord Ellenborough, dit un journal anglais, a été juste en condamnant la politique qui a commencé cette guerre, il ne doit pas parler des crimes des Afghans, mais de *nos* crimes à nous. » Rien n'est plus sensé. Il n'est pas vrai, quoi qu'on en dise, que l'Afghanistan fût dans une complète anarchie quand les Anglais l'ont envahi. La capitale et la plus grande part de l'autorité étaient entre les mains d'un homme habile, énergique, doué de grands talens, qui marchait rapidement à la reconstruction de la monarchie. Nous avons, en une autre occasion (1), montré quels efforts Dost-Mohammed avait faits pour s'assurer l'appui du gouvernement de l'Inde, et avec quel incompréhensible aveuglement lord Auckland avait rejeté toutes ses propositions, malgré les instances de Burnes. On a publié en Angleterre, depuis la mort de Burnes, des lettres qu'il écrivait de Caboul en 1839 et en 1840, et qui prouvent que le gouvernement de

(1) Voyez la livraison du 15 juin 1842.

l'Inde avait porté dans l'occupation de sa nouvelle conquête le même esprit d'incapacité et d'inconduite qui avait distingué ses négociations. « L'exposé que le gouverneur-général a fait de ses vues dans les papiers parlementaires, disait Burnes, est un pur escamotage (*pure trickery*).... Je lis tous les jours des feuilles entières de la main du gouverneur-général, pleines de louanges intarissables sur *sa* sagesse et sur *sa* prévoyance, dont il parle certainement un peu trop souvent.... Les bêtises (*sic*) que je vois faire ici tous les jours me font hausser les épaules. » Plus tard, en 1840, il écrivait encore : « Je ne puis vous écrire que des choses alarmantes; je ne sais comment tout ceci finira. Ce pays est allé au diable. L'envoyé (M. Mac-Naghten) s'est imaginé que tout allait bien; le roi a pris un fou pour ministre, et tout le pays tourne contre nous.... Il n'y a ici qu'une profonde imbécillité... Notre marche au-delà de l'Indus a été entreprise sans réflexion. »

Que le gouvernement anglais n'accuse donc pas les vaincus des crimes dont son aveuglement et son ambition ont été la première cause, et qu'il se retire silencieusement de cette terre désolée, sur laquelle il a déchaîné un torrent de passions sauvages qu'il n'a pas su contenir.

On disait il y a six mois dans cette *Revue :* « Qu'enfanteront ces stériles représailles? Quand l'Angleterre aura écrasé ces tribus sauvages, quand elle aura repris ces villes échappées de sa main, que fera-elle du fruit deux fois ensanglanté de sa conquête? Si elle fait de cette partie de l'Asie un nouveau pays tributaire, elle n'y pourra régner que par la force, et épuisera son trésor et ses armées sur ce sol ingrat. Si, au contraire, après être allée donner la sépulture aux ossemens abandonnés de ses enfans, elle se retire de cette terre de triste mémoire, et rentre dans ses frontières naturelles, alors elle laissera derrière elle toute une race ennemie, ennemie par le sang, par la religion, par le souvenir de mutuelles et ineffaçables injures. » L'Angleterre a pris le dernier parti. Elle abandonne sa conquête; mais lui est-il permis de l'abandonner pour toujours? Lord Palmerston s'écriait, quelques jours avant la clôture de la session : « Je dois dire, comme l'expression de la plus profonde conviction que j'aie jamais eue dans tout le cours de mon existence, que les plus grands intérêts du pays seraient sacrifiés, si nous abandonnions la position militaire de l'Afghanistan. Croyez-le bien, si vous l'abandonnez, quoique vous puissiez alléger votre tâche pour le présent, le jour viendra où vous serez obligés de réoccuper le pays avec infiniment plus de sacrifices d'hommes et d'argent. » Lord Palmerston dit peut-être vrai; mais, si l'Angleterre est un jour fatalement forcée d'enfouir encore ses armées et ses trésors dans l'Asie centrale, elle le devra à la politique extravagante et coupable qui, dans les trois ou quatre dernières années, a troublé le monde entier. Le gouvernement de l'Inde pouvait trouver des alliés au-delà de l'Indus, il s'y est créé des ennemis mortels; il pouvait y établir l'ordre et la paix, il n'y laisse que l'anarchie et ses crimes; il avait semé le vent, il a recueilli la tempête.

JOHN LEMOINNE.

LES DEUX COTÉS

DE L'HORIZON.

Comme lorsqu'une armée inonde les campagnes,
Une immense rumeur se disperse dans l'air;
Il se fait ùn grand bruit du côté des montagnes,
Il se fait un grand bruit du côté de la mer.

Le poète a crié : — Qu'est ce bruit? Dans les ombres
Il remplit la montagne, il remplit l'océan.
N'est-ce pas l'avalanche, aigle des Alpes sombres?
O goëland des flots, n'est-ce pas l'ouragan?

Le goëland, du fond des mers où la nef penche,
Est venu. Le grand aigle est venu du Mont-Blanc.
Et l'aigle a répondu : — Ce n'est pas l'avalanche.
— Ce n'est pas la tempête, a dit le goëland.

— O farouches oiseaux! quoi! ce n'est pas la trombe,
Ce n'est pas l'aquilon que votre aile connaît?
— Non, du côté des monts c'est un monde qui tombe.
— Non, du côté des mers c'est un monde qui naît.

Et le poète a dit : — Que Dieu vous accompagne!
Retournez l'un et l'autre à vos nids hasardeux.
Toi, va-t-en à ta mer! toi, rentre à ta montagne!
Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux.

L'Amérique surgit, et Rome meurt! ta Rome!
Crains-tu pas d'effacer, Seigneur, notre chemin,
Et de dénaturer le fond même de l'homme
En déplaçant ainsi tout le génie humain?

Donc la matière prend le monde à la pensée!
L'Italie était l'art, la foi, le cœur, le feu;
L'Amérique est sans ame. Ouvrière glacée,
Elle a l'homme pour but; l'Italie avait Dieu.

Un astre ardent se couche, un astre froid se lève.
Seigneur! Philadelphie, un comptoir de marchands,
Va remplacer la ville où Michel-Ange rêve,
Où Jésus met sa croix, où Flaccus mit ses chants!

C'est ton secret, Seigneur. Mais, ô Raison profonde,
Pourras-tu, sans livrer l'ame humaine au sommeil,
Et sans diminuer la lumière du monde,
Lui donner cette lune au lieu de ce soleil?

VICTOR HUGO.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1842.

Le gouvernement espagnol se donne en spectacle à l'Europe. Il veut se montrer aussi barbare qu'incapable, et rien ne manque à la représentation. Un pouvoir qui se prétend régulier et qui a toujours à la bouche, dans son langage boursouflé, les mots de loi, de justice, de constitution, d'humanité, de progrès, a traité une ville espagnole, la ville la plus riche, la plus industrieuse de l'Espagne, comme un général qui se respecte n'ose pas traiter une ville ennemie. Pour mettre à la raison des insurgés, il bombarde Barcelone! Pendant treize heures, les soldats d'Espartero ont ravagé sans pitié cette ville florissante : rien n'a été respecté, ni les hospices ouverts à la souffrance, ni les édifices publics, ni la maison du consul français. Il fallait à tout prix venger l'*invincible duc*, dont les Barcelonais avaient troublé le superbe repos et dérangé les combinaisons diplomatiques. Bombarder une ville, l'accabler de projectiles incendiaires, la couvrir de ruines, c'est la vengeance la plus brutale qui puisse être exercée. Mieux vaudrait prendre une ville d'assaut : on peut alors ne frapper que ceux qui résistent ; on n'enveloppe pas nécessairement dans le même désastre les innocens et les coupables, les hommes et les femmes, les vieillards, les enfans, les malades. Si du moins cette violente exécution eût été nécessaire! Mais la ville ne demandait qu'à capituler. Le parti révolutionnaire était dissous; les chefs s'étaient embarqués. Le pouvoir était remis en des mains qui, certes, ne songeaient pas à le garder. Un peu de capacité, un peu de dignité, auraient écarté jusqu'à la pensée de cette odieuse catastrophe.

Mais si le bombardement est chose horrible, il n'y a pas de mots pour qualifier les actes qui l'ont suivi. La lecture des *bandi* soulève le cœur. Quel

mépris de la vie humaine! quel dédain de toute justice! Quiconque, dans les vingt-quatre heures, ne livrera pas les armes appartenant à la milice nationale ou extraites des magasins de l'état, sera fusillé. Quiconque commettra un vol ou *tout autre* crime contre l'ordre public sera puni de mort. Les dénonciateurs seront largement récompensés. Tout militaire, tout marin ou employé civil ayant prêté obéissance à la junte révolutionnaire sera jugé par une commission militaire. S'il ne se présente pas de lui-même, il sera passé par les armes. Tout maître de maison qui lui donnerait asile serait également fusillé. Et pour que le ridicule ne manque pas à ces incroyables ordonnances, on termine en prescrivant aux Espagnols, militaires et bourgeois, de jeter *le voile de l'oubli* sur les évènemens passés et *de s'embrasser comme des frères!* C'est probablement pour sceller cette paix touchante que, ne pouvant pas saisir les chefs de l'émeute, on s'est jeté sur les miliciens qu'on a trouvés sous sa main, qu'on en a arrêté deux cents, et qu'on a commencé par en fusiller quelques-uns!

Les cortès n'avaient donc pas tort d'insister auprès du régent sur le respect de la légalité. Elles avaient le pressentiment des énormités qu'on allait commettre à Barcelone. Le régent, de son côté, s'empressait de proroger les cortès. Il ne se dissimulait pas que, si le bruit du bombardement eût retenti au sein de l'assemblée, il y aurait soulevé ce cri d'indignation qu'il a soulevé dans l'Europe entière; il savait bien que les *bandi* de Van Halen auraient probablement provoqué de la part des cortès une réponse fort sévère. Au reste, il sera curieux de voir ce que l'Espagne va faire, en présence de ces excès. Si elle les approuve ou les souffre, nous en conclurons que don Carlos a seul bien jugé ses concitoyens, qu'il leur faut en effet un *rey netto* entouré d'inquisiteurs et de bourreaux.

Ce qu'on ne peut assez louer, c'est la conduite de notre consul et de notre marine à Barcelone. Sans se mêler aux querelles politiques de l'Espagne, ils ont rempli tous les devoirs de l'humanité, sans distinction de personnes, avec un dévouement, un courage, une intelligence, une persévérance admirables. Tandis que Van Halen pénétrait dans Barcelone comme dans une ville conquise, à travers les ruines qu'il avait faites et les incendies qu'il avait allumés, trois cents marins du *Jemmapes*, envoyés par M. Gatier, officier des plus distingués et qui commande la station, parvenaient à se rendre maîtres de ces feux que d'autres plus encore que nous auraient dû s'empresser d'éteindre. M. Gatier, par son activité, sa prudence, sa fermeté, a pu arracher aux flammes les plus beaux quartiers de la ville, accorder un asile à la famille de Van Halen, soustraire les chefs de l'insurrection aux instigations tardives de leur parti et aux vengeances du vainqueur, et protéger en même temps de la manière la plus efficace la vie et les propriétés de nos nationaux. La flotte française a été pour tous un asile toujours ouvert et inviolable. Le drapeau tricolore a été le drapeau de l'humanité; rien de plus, rien de moins. C'est là la véritable neutralité, honnête, franche, désintéressée,

généreuse. Ce n'est pas ainsi que l'a entendue et pratiquée le consul d'Angleterre à Barcelone. Plaignons-le, et espérons, pour l'honneur de notre époque, qu'il ne sera pas approuvé par son gouvernement; il ne le sera certes pas par son pays. Nous ne sommes plus en 1799, et on n'était pas dans la rade de Naples.

En attendant, les évènemens qui viennent de se passer ont dû dessiller bien des yeux de l'autre côté des Pyrénées. L'Espagne doit reconnaître qu'on ne gagne jamais rien à s'écarter de la politique naturelle, car la politique naturelle c'est le bon sens. Quoi qu'on en dise, nous avons pris le meilleur moyen pour éclairer sur ses vrais intérêts un peuple aussi ombrageux et aussi lent dans ses retours que l'est le peuple espagnol. Nous l'avons laissé à lui-même, à ses réflexions, comme nous avons laissé son gouvernement à ses intrigues et à ses misères. Le gouvernement est aux abois, car il ne peut plus vivre que de violences. Une action calme et régulière lui devient de plus en plus impossible. La nation, de son côté, se demandera ce qu'on a gagné à se brouiller avec la France et à se priver des conseils désintéressés d'une nation qui n'a rien à craindre de l'Espagne, comme elle n'a rien à lui faire craindre ni à lui imposer. C'est là un enseignement que le temps achèvera. Ne nous pressons pas. Imitons cette fois la lenteur espagnole; quand elle n'est pas poussée à l'excès, qu'elle n'est appliquée qu'aux choses qui la comportent, et qu'elle est animée d'une grande pensée, au lieu d'être un défaut, elle est une qualité. C'est de l'inertie en apparence; en réalité, c'est de l'action : c'est un moyen à l'usage de la bonne et grande politique.

Nous oublions quelquefois ces préceptes d'une école qui a eu cependant de si grands maîtres en France. Si la France doit beaucoup à son courage, à son esprit militaire, à ses instincts de nationalité et d'unité, elle ne doit pas moins au génie politique de ses hommes d'état. Par leur admirable sagacité et par une persévérance d'autant plus habile et efficace qu'elle se cachait sous les formes les plus mobiles et les plus variées, ils ont créé la plus belle, la plus forte, la plus compacte des unités nationales. S'il est des empires plus vastes, des pays plus peuplés, des nations plus riches, il n'est point d'état mieux assis, mieux organisé, plus un que la France. Elle est, sous ce rapport, un modèle qui n'a pas d'égal dans l'histoire.

Les grandes choses (pourquoi ne le dirions-nous pas?) nous sont plus difficiles aujourd'hui. L'histoire prouve que la politique des classes moyennes a presque toujours manqué de deux qualités essentielles, les longues prévisions et l'inébranlable patience. Il y a une grande politique et une petite politique, comme il y a un grand commerce et un commerce de détail. L'un médite, combine, sait attendre et quelquefois hasarder; l'autre achète aujourd'hui, vend demain; il veut promptement réaliser; il se croit seul positif, parce qu'il ne pense pas; il s'estime seul prudent, parce qu'il n'ose rien risquer; il tient pour inactifs tous ceux qui attendent patiemment le lendemain et qui ne se fatiguent pas tous les jours aux petites choses. La grande

politique est nécessairement l'œuvre d'un petit nombre de personnes; la petite politique est le fait de tout le monde. Voyez l'Angleterre! Avec un parlement si nombreux, peu d'orateurs touchent à la politique extérieure, et cette politique ne forme pas la partie la plus détaillée et la plus longue de leurs débats parlementaires. Ils savent que l'éclat en pareille matière nuit d'ordinaire au succès, et qu'on s'expose à briser les ressorts d'une machine délicate, si on les étale souvent aux yeux du public.

Convenons-en, nous sommes moins réservés, moins prudens. Nous voulons tout dire, tout savoir, tout entendre. Les causeries politiques à la tribune, même les indiscrétions nous enchantent. Nous en sommes flattés comme si un ministre nous donnait à lire dans son cabinet des dépêches réservées. Au fond, nous voulons deux choses assez contradictoires: nous voulons que le gouvernement nous parle beaucoup de sa politique, et qu'il n'en fasse point. C'est là le problème qu'on a proposé à tous les cabinets. Parlez-nous de politique, car cela nous amuse et nous flatte, et nous serons bien aises de vous dire notre avis, de vous faire sentir que nous en savons plus que vous. Ne faites point de politique, ne vous mêlez de rien, car toute action pourrait troubler le cours de nos affaires, nous imposer quelque sacrifice, déranger notre bilan; seulement, il est bien entendu que, pour l'honneur du pays et pour sauver les apparences, nous vous blâmerons, de temps à autre, de cette inaction que nous vous aurons imposée. Cela a bon air aux yeux de l'étranger.

C'est là l'histoire du projet de l'union franco-belge. Supposons que la Belgique ayant fait à notre gouvernement des propositions raisonnables, il les eût rudement repoussées, qu'il n'eût pas même voulu en entendre parler; que serait-il arrivé? Le cabinet aurait encouru le blâme le plus sévère, je ne dis pas seulement de la part de l'opposition, cela est tout naturel, d'autant plus naturel que l'opposition, une grande partie du moins, est sincèrement convaincue de l'utilité de la mesure; mais le cabinet, n'en doutons pas, aurait été blâmé même par des conservateurs, peut-être par le plus grand nombre. On aurait trouvé là un moyen de popularité qui ne coûtait rien, et, ces moyens-là, on ne les laisse pas échapper.

Au lieu de le repousser, le cabinet a accueilli, ou du moins il a paru accueillir le projet avec quelque faveur. L'opposition, celle qui était persuadée des avantages de l'union, n'a point failli à ses convictions. Elle ne s'est pas faite ministérielle, mais elle n'a pas repoussé le projet par cela seul qu'il paraissait ne pas déplaire à un cabinet qu'elle n'aime pas. Elle a dit au ministère: Je ne vous tiens pas pour apte à conclure, c'est une trop forte tâche pour vous; mais elle ne lui a pas dit: L'affaire que vous négociez n'est pas bonne. C'est surtout des rangs des conservateurs qu'est venue, énergique, violente, l'opposition sur le fond. Ce sont des conservateurs qui ont dit à la France, à son commerce, à son industrie: Voilà vos limites, vous n'irez pas plus loin; car il nous convient à nous que vous ne dépassiez pas ces bornes!

Le marché français nous appartient; il est notre chose. Bon gré mal gré, c'est de nous seuls que vous achèterez; en conséquence, c'est à nous seuls que vous vendrez!

Ainsi, point de politique, pas même de politique commerciale, qui est certes de toutes les politiques la plus humble, la plus modeste. Non; la France, grace aux puissans du jour, est devenue un pays de l'Orient. Sa devise doit être l'immobilité. La France, entendez-vous? elle qui était le type vivant du génie européen, la France, si mobile, si progressive, si variée, la France, par décret de messieurs tels et tels, deviendra la Chine de l'Europe. Il est vrai que, par une sorte de compensation, on vient de briser les portes de la Chine asiatique.

Ce qui blesserait le plus dans cette affaire, ce serait d'entendre des hommes vous dire gravement, sans rougir : L'union franco-belge déplairait aux puissances. Eh! messieurs, pourrait-on leur répondre, connaissez-vous quelque chose de vraiment utile à la France qui ne déplaise pas aux puissances? si ce n'est à toutes, à quelques-unes d'entre elles? La révolution de juillet a déplu; le rétablissement de l'ordre a déplu; la prospérité de la France déplaît; les fortifications de Paris déplaisent on ne peut plus; la séparation de la Belgique a déplu, et l'union franco-belge déplairait. Qu'est-ce à dire? qu'on renoncera à tout ce qui pourrait être avantageux à notre pays, à sa prospérité, à sa grandeur, pour ne pas déplaire à l'étranger! Ne faisons rien d'illégitime, rien d'injuste : donnons l'exemple, qu'on n'imite guère, de la modération et de l'équité, mais ne renonçons pas à nos droits les plus évidens, au sentiment de notre force et de notre dignité. L'opposition des puissances, si elle existait, ne serait qu'une misérable chicane. La Belgique pour être neutre n'est pas vassale. Et lorsqu'on a permis à la Prusse de briser la confédération germanique à l'aide de l'union commerciale, il serait plus qu'étrange qu'on trouvât à redire sur l'union franco-belge, et il serait plus étrange encore qu'une semblable chicane pût faire fortune en France!

Au surplus, nous ne serions pas étonnés d'apprendre un jour qu'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'on raconte de l'opposition des puissances. Ce qui nous porte à le croire, c'est la conduite de ces puissances à l'égard des pays qui pourraient, par leur adhésion morale et leur organisation sociale, fortifier le système politique de la France. Les puissances du Nord n'aiment pas ces pays tels qu'ils sont aujourd'hui. Nous voulons parler de l'Espagne, de la Suisse, de la Belgique. On n'a pas osé les attaquer pour les ramener de force sous le joug, pour y tenter des restaurations. On s'est résigné de mauvaise grace au nouvel état des choses; mais on a toujours conservé une arrière-pensée : on a l'espérance de les arracher un jour aux idées nouvelles, au système dont la France est le représentant le plus actif et le propagateur le plus assidu. Sans les attaquer, on fait tout ce qu'on peut pour les empêcher de s'organiser, de se consolider, de prendre une marche ferme et régulière. Ici on entretient l'esprit de parti, les divisions intestines, en ne reconnaissant

pas le gouvernement nouveau; là on suscite toute sorte de difficultés, d'embarras, on cherche à se mêler aux questions intérieures, et Dieu sait si c'est pour les arranger, pour en rendre du moins la solution plus facile!

Quant à la Belgique, on a fait tout ce qu'on a pu pour en retarder l'établissement définitif, pour qu'en tout cas cet établissement fût loin d'être parfait. Aujourd'hui le royaume des Belges est enfin constitué, son existence politique est reconnue; par une pensée dont nous ne voulons pas discuter la valeur, on a imaginé de lui appliquer le principe de politique extérieure qui régit la Suisse, le principe de neutralité. Nous le voulons bien. Qu'une guerre venant à éclater on respecte le territoire belge, la France ne manquera pas de le respecter à son tour; elle le respectera mieux que les ennemis de la France ne respectèrent le territoire de la Suisse en 1814. Voilà pour la politique.

Mais un état ne vit pas seulement de politique; il doit aussi songer à ses conditions économiques, c'est-à-dire à sa vie de tous les jours, à sa vie matérielle. C'est là un tout autre ordre de faits et d'idées que ceux de la politique proprement dite. C'est ce que n'ignorent pas probablement ceux qui ont plus d'une fois sollicité la Suisse, la Suisse neutre, de s'associer avec eux sous le rapport des intérêts commerciaux et des douanes.

Or, les conditions économiques de la Belgique sont intolérables. On le sait bien, et c'est parce qu'on le sait qu'on désire, avant tout, que la Belgique demeure dans son état actuel. On se flatte que ces enfans d'une révolution seront ainsi ramenés à la raison par la famine; on se flatte du moins de les voir toujours mécontens, inquiets, prêts à tout, comme gens qui étouffent et qui veulent à tout prix respirer. C'est comme pour la Suisse, comme pour l'Espagne. « Vous êtes malades, malheureux, nous le savons bien; mais aussi pourquoi en faire à votre tête? pourquoi vous écarter de notre ligne? pourquoi repousser nos conseils? » N'exagérons rien. Ceux qui parlent de la sorte n'ont aucun but déterminé, aucun projet formé à l'égard de ces pays. Il y a plus : il se présenterait demain l'occasion de faire quelque chose, de tenter un grand coup, qu'ils ne la saisiraient pas, car la paix européenne est un besoin impérieux pour tout le monde; elle est, comme on dit aujourd'hui, une nécessité de notre temps. Il ne faut jamais oublier que nous sommes loin d'être les seuls qui désirions la paix et qui en ayons besoin. La paix durera long-temps encore, quoi qu'en pensent les gouvernemens, parce que les peuples la veulent, et qu'aujourd'hui on ne peut nulle part, pas même sous les gouvernemens absolus, entreprendre une grande guerre sans avoir pour soi l'opinion publique. Or, certes, l'opinion publique n'aurait que des anathèmes pour quiconque imaginerait de troubler la paix du monde par cela seul que la Belgique aurait préféré le tarif français au tarif allemand, et qu'elle aurait signé une union purement commerciale avec nous.

Encore une fois cependant, s'il n'y a point de projet arrêté, point de but déterminé, à l'égard des pays que nous venons de mentionner, on aime du moins à les inquiéter, à les décourager, à les savoir malheureux. C'est toujours quelque chose; on ne sait pas ce que cela peut amener un jour. Dès

lors nous ne serions pas surpris d'apprendre qu'il y a quelque chose de vrai dans les représentations qu'on dit avoir été faites par telle ou telle puissance. C'est toujours le même système : essayer de troubler, d'inquiéter, d'arrêter. Mais que nous importe? ces faits, fussent-ils réels, n'ont aucune portée sérieuse. C'est de l'humeur; il faut la laisser passer sans colère comme sans crainte, et faire ses affaires. Restons dans les limites de la justice, du droit, et faisons peu d'attention au reste. Malheur à la France le jour où les grands seigneurs de la diplomatie seraient tous, du premier au dernier, enchantés d'elle, de sa conduite, de sa politique! Elle serait alors bien humble, bien faible, bien à plaindre. Ce n'est qu'à ce prix que la France nouvelle pourrait également leur plaire à tous. Rappelons-nous le royaume des Belges, la prise d'Anvers, les fortifications de Paris, que sais-je? Si la France ne savait pas, en se renfermant dans son droit, s'y maintenir, quels que soient d'ailleurs les désirs et les insinuations de l'étranger, aucun de ces faits n'honorerait son passé, et rien de bon, rien de grand, rien de glorieux ne serait possible pour elle dans l'avenir.

Le gouverneur-général d'Afrique vient d'entreprendre une nouvelle expédition. Il veut, dit-on, enlever au chef arabe son dernier refuge. Abd-el-Kader avait formé une sorte d'établissement dans les monts Ouenséris, qui sont une des parties les plus élevées du grand Atlas. Il y a là plusieurs tribus de Kabyles, plus sauvages et par cela même plus fanatiques peut-être que les habitans des parties moins inaccessibles de ces hautes montagnes. Jusqu'ici aucun fait d'armes n'est connu. L'ennemi, s'il nous attend, concentrera probablement ses efforts dans la portion la plus difficile du pays dont nous voulons l'expulser. Le temps favorisait l'expédition. Faisons des vœux pour que nos braves soldats échappent au seul ennemi que leur courage ne peut dompter, aux pluies africaines. Si Abd-el-Kader est chassé de ce dernier asile et que nous parvenions à former quelque liaison avec les populations, barbares sans doute, mais sédentaires, de ces montagnes, tout retard dans l'œuvre d'une grande et vigoureuse colonisation n'aura plus ni motif ni prétexte. La possession de l'Afrique doit amener un résultat, et ne peut se borner à n'être qu'un camp d'exercices, un moyen d'excursions militaires. Ce serait là donner des armes bien puissantes aux adversaires de l'occupation étendue et progressive. Il faut que le gouvernement s'explique une fois devant les chambres catégoriquement et définitivement, qu'il apporte ses projets, qu'il leur soumette ses travaux. Qu'est devenue une grande commission qui s'est, dit-on, pour mieux travailler, divisée, subdivisée, subdivisée encore en fractions ayant chacune sa mission, son rapporteur, ses explorateurs? Est-ce pour cette commission que M. Laurence vient d'entreprendre un voyage en Algérie? Si tous les pairs, députés, savans, fonctionnaires publics, qui ont eu ou qui se sont donné la mission de visiter l'Algérie, lui eussent apporté chacun un élément quelconque d'amélioration, elle serait à cette heure le pays le plus riche et le plus civilisé de notre hémisphère. M. le président du conseil, homme éminemment pratique, esprit positif, peut mieux que personne se tenir éga-

lement en garde, au sujet de l'Algérie, et contre les romans des enthousiastes, et contre les dénigremens des hommes timides ou prévenus. Nous espérons que M. le maréchal Soult nous dira sous peu quelle est, selon ses idées, la solution que la France doit donner à ce problème si compliqué de l'Afrique, problème qui jusqu'ici nous a coûté des sommes énormes uniquement pour l'étudier.

Une ordonnance royale vient de supprimer les droits établis par l'art. 15 de la loi de février 1832, sur les marchandises étrangères expédiées en transit à travers le royaume. Ces droits étaient de 25 c. pour 100 kilogr. ou de 15 c. pour 100 fr. de valeur au choix du déclarant. Quelque peu sensibles que fussent ces droits, nous ne pouvons qu'applaudir à la mesure. L'industrie du transit est une des plus utiles au pays et mérite à tous égards d'être débarrassée des obstacles qui l'entravent. La suppression de tout droit est, sans doute, un encouragement au transit par la France; mais ce qui effraie plus encore les expéditeurs et les détourne de nos frontières, ce sont les formalités auxquelles nous sommes contraints de les soumettre pour ne pas annihiler de fait notre système protecteur : c'est aussi l'imperfection et la cherté de nos voies de communication. C'est sur ces deux points que doivent maintenant se concentrer les sollicitudes du cabinet, s'il veut réellement assurer à la France une industrie aussi importante que celle du transit, une industrie que la situation géographique appelle tout naturellement sur le sol français.

L'exécution des chemins de fer paraît se développer, depuis quelque temps, avec plus d'activité et d'énergie. L'opinion aussi se montre plus favorable à ces entreprises. Les chemins d'Orléans et de Rouen exerceront une grande influence sur les esprits. Si, comme tout le donne à penser, ces deux lignes produisent des résultats positifs et satisfaisans, le courage reviendra aux spéculateurs et aux capitalistes qu'avaient effrayés les désastres de quelques compagnies. Nous aurons alors des chemins de fer qui ne serviront pas seulement aux promeneurs d'une grande ville. Il n'y a aucune conséquence générale à tirer des chemins de fer de la banlieue de Paris. Les profits comme les pertes de ces entreprises ne sont que des faits particuliers, exceptionnels. Un chemin de fer de Paris à Versailles était une entreprise dont la réussite était certaine; il n'était pas moins certain qu'un second chemin de fer entre ces deux points était une folie, surtout s'il fallait, pour l'exécuter, surmonter d'immenses difficultés, entreprendre de grands ouvrages d'art, payer les terrains fort cher, bref dépenser douze ou quinze millions au lieu de cinq ou six millions. Encore une fois, ces faits et ces résultats, le bien comme le mal, étaient dus aux circonstances particulières à la ville de Paris, à son immense population, aux habitudes de cette population, à la configuration du sol et au prix élevé des terrains situés aux environs d'une grande capitale. Les chemins de fer d'Orléans et de Rouen seront des chemins de voyageurs et d'affaires. Ils pourront ainsi nous servir, dans une certaine mesure du moins, de règle pour connaître jusqu'à quel point se pourra développer chez nous ce

moyen de locomotion. Il faudra sans doute tenir toujours compte du voisinage de Paris. Il sera toujours absurde de juger des autres chemins, d'en apprécier les résultats par une simple règle de trois. Mais en faisant les corrections nécessaires au calcul comparatif, on pourra, sans tomber dans des erreurs grossières, avoir un aperçu suffisant des probabilités qu'offrent chez nous les entreprises de cette nature.

La lutte continue en Syrie entre les Turcs d'un côté, les Druses et les Maronites de l'autre; cependant il paraît que les chrétiens et les Druses ont peine à s'entendre et à se concerter entre eux contre l'ennemi commun. Probablement l'hiver tout entier s'écoulera sans évènement décisif; mais tant de causes de perturbation et de trouble s'accumulent en Orient, soit dans les parties intégrantes de l'empire, soit dans les provinces qui en dépendent par des liens plus ou moins étroits de vasselage, qu'il est difficile de croire que des évènemens graves n'éclateront pas au printemps. Il est certain du moins que la diplomatie aura devant elle une tâche compliquée et délicate, si réellement elle se propose de prévenir toute crise et d'arranger les affaires de l'Orient d'une manière satisfaisante et durable. Au fait, il est juste de le reconnaître, tout arrangement définitif est impossible, car nul ne peut aujourd'hui faire vivre en paix le Koran et l'Évangile, là où l'un ou l'autre se regarde comme le maître absolu du pays. Ce monstrueux accouplement n'est plus de notre temps; le divorce est nécessaire. Il ne reste qu'une question, c'est la question de savoir si le nœud sera délié ou coupé.

REVUE LITTÉRAIRE.

Il n'y a pas en ce moment, dans les lettres, de ces mouvemens généreux qui emportent vers certaines régions de la pensée toutes les intelligences d'une époque. Comme ces fontaines des places publiques, dont l'eau coule éternellement avec un bruit monotone, le journalisme continue à verser sans intervalle, par ses mille tuyaux, la prose insipide et incolore du roman-feuilleton. Cependant nous ne sommes pas en droit de nous livrer à un découragement trop complet : quelques esprits n'ont pas renoncé aux sérieux efforts et aux entreprises de bonne foi; n'est-ce pas beaucoup? Quand on songe à la faiblesse de leur créateur, les créations humaines inspirent un intérêt mêlé de tristesse et d'étonnement. Quoi! depuis tant de siècles, Prométhée ne s'est point lassé!

On annonce pour la fin du mois prochain une nouvelle tentative d'une intelligence à la fois patiente et impétueuse, qui persévère dans ses luttes intrépides avec toutes les difficultés de la poésie. La jeunesse d'aujourd'hui,

dont le caractère et le jugement ont été formés pendant douze années pacifiques par des hommes aux passions apaisées, n'est plus cette jeunesse qui puisait, dans l'atmosphère ardente d'une révolution près de déchaîner ses foudres, les émotions qu'elle laissait éclater en entendant *Hernani*. L'auteur des *Odes et Ballades* va subir une solennelle épreuve. Faisons des vœux pour qu'il en sorte vainqueur. En attendant cet instant de profonde curiosité et de sincères espérances pour tous ceux qui aiment vraiment l'art, nous pouvons constater déjà quelques faits qu'il serait injuste ou fâcheux de passer sous silence. C'est d'abord la comédie nouvelle de M. Scribe, *le Fils de Cromwell*. Ainsi que l'indique le titre, la pièce de M. Scribe est une pièce politique. Il y a des gens qui, avant même d'examiner si l'auteur avait été maladroit ou habile dans l'exécution de son œuvre, ont déclaré la comédie politique une chose absurde. Nous croyons, nous, que c'est la véritable comédie de notre époque.

Sous Louis XIV, il y aurait eu certainement de belles satires dramatiques à faire avec l'insolence des secrétaires-d'état, les prodigalités des maîtresses, l'ambition scandaleuse des bâtards; mais est-il besoin de dire que, pour des œuvres composées de pareils élémens, il ne pouvait pas y avoir de théâtre? La comédie politique de ce règne se fit en secret dans les mémoires de Saint-Simon; Molière s'attaqua sur la scène aux ridicules de la société. Au XVIII[e] siècle, malgré les licences effrénées de la conversation, il fallait respecter encore l'autorité du lieutenant de police. Quelle peine Figaro n'eut-il pas à se produire! La maison de Beaumarchais était à quelques pas de la Bastille. Pendant les sanglantes années de la révolution, le rire de la moquerie était aussi impossible que les autres; il ne parut que sur les lèvres de Camille Desmoulins, et l'on sait comment ces lèvres se fermèrent. S'il avait existé sous l'empire un Molière, et que Bonaparte eût voulu, quelque jour de gala aux Tuileries ou à Trianon, le prendre à part comme le grand roi prit, dit-on, l'auteur des *Fâcheux* pour lui désigner dans la foule des originaux à peindre, certes il y aurait eu matière à une comédie des plus piquantes. Malheureusement il n'y avait pas de Molière sous l'empire, et Bonaparte ne pouvait pas agir comme le grand roi. La société sur laquelle il régnait était sa création, et une création trop fragile pour qu'il songeât à lui faire subir l'épreuve de la plus légère attaque; toute comédie fut impossible sous l'empire. A présent voici ce qui me fait croire que la satire politique est appelée à régner sur la scène. En dehors des vices éternels dont la peinture n'appartient qu'à quelques génies privilégiés, et ne suffit même pas à ces génies, quels sujets la comédie abordera-t-elle? Elle frondera le gouvernementt et la société. Or, la société et le gouvernement de nos jours sont tellement confondus, qu'il est impossible d'en faire deux choses distinctes, dont l'une puisse être attaquée et l'autre respectée. Avec les doctrines constitutionnelles, tout le monde réclame sa part de royauté, comme tout le monde réclame sa part de divinité avec les doctrines du panthéisme. Quel est le public de théâtre où il n'y ait pas plus de deux cents personnes exerçant les droits souverains d'électeurs? Dans quelle classe

le poète comique prendra-t-il des personnages qui ne trempent point ou ne veulent point tremper dans les affaires du pays? Ira-t-on maintenant s'amuser à persiffler M. Jourdain sur sa prétention à être né d'un père qui réunissait des étoffes par complaisance pour les distribuer à ses amis? M. Jourdain s'est mis bien d'autres ambitions en tête. Il veut faire mieux qu'une épée de son aune; il veut en faire un sceptre. Certes je n'entends point imiter ce critique allemand qui plaçait l'auteur de *l'Ambitieux* à côté de notre immortel Molière; mais, abstraction faite de toute question d'art dans l'ordre seul des idées, la comédie de *Bertrand et Raton* n'est-elle pas la suite du *Bourgeois Gentilhomme*?

Sans examiner de quel succès ont été suivis les efforts de M. Scribe, on peut donc le louer tout d'abord d'avoir senti que les travers politiques étaient les vrais travers de notre temps. L'éternelle objection que l'on fait à ceux qui, pénétrés comme lui de cette conviction, croient ces travers destinés à être corrigés par le théâtre, c'est que la presse s'est déjà chargée de la mission satirique. On s'est demandé quel sel pouvait avoir le soir dans la bouche d'un acteur une plaisanterie faite à travers mille réticences sur des gens qui le matin étaient bafoués sous leurs vrais noms dans les colonnes des journaux. Que tout homme né dans les rangs élevés de la société s'interroge et dise ce qui lui paraît le plus sanglant, de l'épigramme savamment cachée dans une phrase d'une politesse perfide, ou de ces insultes grossières qu'on payait autrefois en coups de bâton et dont le mépris fait justice aujourd'hui. Mazarin eut de quoi composer une bibliothèque de tous les pamphlets où il fut injurié. Quelles attaques ont survécu au favori d'Anne d'Autriche? Celles que dirigea contre lui dans ses mémoires l'élégant et spirituel Paul de Gondi. Ainsi nous ne voyons nul argument sérieux contre la comédie politique. Abordons maintenant l'œuvre de M. Scribe. M. Scribe a placé l'action de sa pièce en Angleterre, à la mort d'Olivier Cromwell. On s'est élevé quelque part contre le choix même de l'époque. Après un long tableau des meurtres qui ont ensanglanté le retour des Stuarts, on s'est demandé comment un poète comique pouvait songer à tirer parti d'un semblable temps. La muse de la comédie peut imiter ces fossoyeurs de Shakspeare qui jouent avec des crânes; rien ne s'oppose à ce qu'elle cherche sous les spectacles les plus formidables des choses humaines ce qui appartient à la raillerie. Si la haute comédie n'est pas autre chose qu'une satire dramatique, pourquoi lui interdirait-on ce qu'on permet à la satire? A-t-on jamais trouvé mauvais que Juvénal nous fît sourire aux dépens d'un siècle de crimes, et que Gilbert crayonnât l'échafaud de Lally dans le fond du tableau où il peint les coquettes de son temps? Certainement, dans toutes les intrigues qui se croisent, dans tous les sentimens égoïstes qui se montrent, dans toutes les illusions qui se dissipent au moment où un gouvernement en remplace un autre, il y a un sujet de drame politique heureux et fécond. La pièce de M. Scribe a donné lieu à une grande exhibition de connaissances historiques. On nous a tracé des portraits de Cromwell, de Richard Cromwell et de Charles II; il est cer-

tains lieux où l'on a fait intervenir Bossuet. Toutes les fois qu'un auteur dramatique produit l'histoire sur la scène, l'histoire trouve mille chevaliers qui la prétendent outragée et se déclarent ses vengeurs. Pour obéir aux exigences d'une action scénique, avez-vous omis ou supprimé quelque fait, retranché ou ajouté quelque personnage? vous êtes un profane, un sacrilége, vous ne respectez rien. Il s'élève contre vous un concert de reproches et d'attaques. Il semble que l'honneur de l'histoire ait été commis à la garde de ceux qui écrivent au bas des journaux. De tous côtés, ce n'est qu'un cri : « Ah! par pitié respectez l'histoire, ne touchez pas à l'histoire! » Oui, il faut respecter l'histoire; mais la respecter ce n'est pas craindre d'altérer une de ses dates, c'est la faire servir à d'utiles leçons.

M. Scribe a voulu nous représenter un honnête homme qui prétend se passer des partis, en gouvernant par les seules lois du bon sens et de la probité. C'est Richard Cromwell qu'il a choisi pour jouer ce rôle. Richard est un de ces personnages auxquels l'histoire consacre peu de lignes, mais des lignes qui font long-temps rêver. Tout ce qu'on sait des premières années de son existence, c'est qu'il se jeta aux genoux de son père pour obtenir la vie de Charles Ier. Une députation vint demander à Olivier Cromwell, peu d'instans avant qu'il rendît le dernier soupir, s'il lui plaisait d'avoir son fils pour successeur. Le protecteur était alors à ces terribles momens de l'agonie où l'ame, qu'une force inconnue entraîne hors de sa terrestre demeure, ne peut plus se communiquer qu'à grand' peine au monde qu'elle abandonne. Il répondit à la demande des députés par un signe affirmatif. Les gens qui avaient arraché du front de Charles Stuart une couronne consacrée par des siècles s'étaient tellement habitués à trembler devant ce soldat, qu'ils acceptèrent comme une loi le dernier signe de sa tête mourante. Richard fut proclamé protecteur. Plus cavalier que puritain, il prit en aversion ces généraux prêcheurs, qui cachaient leurs crimes sous le manteau de l'hypocrisie. Un jour, il leur dit en face ce qu'il pensait de l'*armée des saints*. Après avoir rompu avec la puissance militaire, il ne lui restait plus qu'une seule ressource, la puissauce du parlement. Les assemblées délibérantes sont fortes et belles au commencement des révolutions, tant que ce sont les idées seules qui combattent. Une fois que la lutte est descendue de l'ordre moral dans l'ordre des faits, une fois que tous les systèmes de justice et de liberté se sont brisés dans le choc imprévu des évènemens, les assemblées perdent un empire dont les hommes d'action s'emparent. Quand elles arrivent à la fin de ces révolutions dont l'aurore les avait trouvées si grandes, décimées par les proscriptions, corrompues par les intrigues, dégradées par une soumission forcée à des tyrannies successives et changeantes, elles sont tombées dans un état d'abjection et de faiblesse où elles ne peuvent plus rien pour la patrie. Richard trouva l'autorité de l'armée injuste, et l'autorité du parlement dérisoire. Dans un moment de trouble, il se laissa arracher, par la cabale de l'hôtel Wallingford, c'est-à-dire par le conseil des généraux, une ordonnance qui achevait d'anéantir la force législative, puis le dégoût le prit au cœur, et il se démit formellement

du pouvoir que la ruine de Charles I[er] avait fait tomber dans sa famille. Alors finit la vie politique du fils de Cromwell, l'histoire l'abandonne en disant seulement qu'il vécut paisible dans une petite métairie, seul bien qui lui fût resté de tout ce qu'avait possédé son père.

Quand la pièce commence, Olivier Cromwell vit encore. Richard, que ses goûts tiennent éloigné de Londres, fréquente sous un nom emprunté un vieux château du comté de Berks, où sont deux femmes, lady Régine Torringham et miss Hélène Newport, dont il est aimé également, mais dont une seule l'a touché. Lady Régine, celle qui aime sans être payée de retour, conspire pour les Stuarts contre le protecteur. Elle cherche à unir, dans l'intérêt de ses desseins, un vieux gentilhomme royaliste, lord Penruddock, qui représente la noblesse dévouée sans intelligence, et un puritain, Éphraïm Kilseen, qui représente la bourgeoisie intrigante et vénale. Tout en conspirant, elle n'oublie pas son amour, et elle espère bien obtenir du gouvernement qu'elle aura rétabli d'insignes faveurs pour M. Clarke; c'est le nom sous lequel elle connaît Richard Cromwell. Pendant qu'elle noue des intrigues, on apprend la mort du protecteur; voilà qui va venir en aide aux partisans de la cause royale. Richard, avec son humeur farouche et débonnaire, ne doit pas être un souverain difficile à renverser. Peu s'en faut que le fils d'Olivier ne prévienne sur-le-champ, dès qu'on lui annonce le coup qui le prive de son père, les désirs de lady Torringham. S'il est aimé de miss Hélène Newport, dont il n'a pas encore reçu les aveux, il renoncera au rang paternel pour se livrer tout entier à son bonheur. Hélène va lui déclarer ses sentimens, quand arrive le général Lambert, qui apprend à miss Newport le nom véritable de M. Clarke, et obtient de sa générosité qu'elle cache sa passion pour que Richard conserve le trône. Richard, qui se croit dédaigné, se résigne à prendre la puissance qu'on lui décerne, et, sans se faire connaître, il quitte, pour aller régner à Londres, le château où il a failli être heureux. Les complots de Régine continuent. On fait des offres à Monk, qui se trouve à la tête d'une partie de l'armée. L'ancien compagnon de Cromwell se laisse ébranler; une entrevue avec Charles II, qui débarque en Angleterre et vient demander l'hospitalité à lady Torringham, achève de le séduire. Hélène, dont nul ne se défie, apprend les dangers qui menacent Richard, et se décide à l'aller prévenir. Introduite auprès du protecteur, elle laisse deviner son amour à l'émotion qui s'empare d'elle. Ce secret connu, Richard se soucie fort peu de tous les autres secrets que vient lui révéler la jeune fille. Pendant le petit nombre de mois qu'il a passés au pouvoir, il n'est point de blessures qu'il n'ait reçues dans ses sentimens d'honnête homme. Puisque le bonheur lui vient, il n'a plus besoin du trône. Il quitte le palais où Cromwell errait la nuit, ayant à ses côtés l'ambition et la peur, pour aller vivre sous un toit que le sommeil ait l'habitude de hanter. Voilà la donnée du drame de M. Scribe; comment a-t-il su tirer parti de cette donnée?

Il faut le reconnaître, ce qui fait un tort réel à toute la pièce, c'est le rôle de lady Régine. M. Scribe avait l'occasion de créer un caractère qui suffirait

à lui seul pour défrayer une comédie, et une comédie de l'ordre le plus élevé, le caractère d'une femme politique. Il existe une créature bien autrement perfide, dissimulée, désespérante, habile, altière, radieuse, invulnérable, que la Célimène qui se contente des salons et des boudoirs : c'est la Célimène qui se glisse au cabinet de l'homme d'état. Figurez-vous, sous un front blanc et lisse, un esprit aussi froid et aussi agile, aussi pénétrant et aussi caché que celui qui vivait sous le front ridé de M. de Talleyrand. Qui n'a point contemplé avec effroi les mystérieux abîmes d'égoïsme que renferme une ame de coquette? Chez la Célimène politique, la frivole et inexplicable cruauté des femmes qui ne donnent jamais leur amour se complique de l'insensibilité systématique des hommes qui ne donnent jamais leur dévouement. Elle a des lèvres où joue le sourire, des yeux où la rêverie a l'air parfois de se glisser, et il n'y a sous son front qu'un casier rempli de notes et de chiffres; elle n'a même point pour ses charmes le culte que se vouent certaines beautés : elle aime ses attraits comme des instrumens, voilà tout. Même devant son miroir, elle n'a jamais eu de secrets élans de tendresse. Le personnage de M. Scribe ne ressemble en rien à cette créature. Lady Torringham n'est ni une femme politique, ni une femme vraiment amoureuse; au théâtre, où les caractères mixtes n'ont jamais réussi, elle ne pouvait point produire d'effet. On s'irrite de la maladresse avec laquelle lady Régine nuit elle-même à son amour. On voudrait qu'elle choisît entre les deux passions dont elle essaie de servir les intérêts à la fois, qu'elle fût franchement rouée ou franchement tendre, qu'elle suivît les conseils de son esprit et ne songeât qu'à l'ambition, ou qu'avec l'instinct du cœur elle comprît la situation de celui qu'elle aime, et vînt, en se débarrassant de toutes les toiles d'araignée de ses intrigues, se jeter dans ses bras. Le rôle du roi et celui de lord Penruddock auraient pu aussi être tracés avec plus de bonheur. Si frivole qu'ait été Charles II, nous aurions aimé à lui voir quelques-uns de ces mouvemens de dignité que le sang royal inspire aux souverains les plus dégénérés à certaines époques de la vie; et, quant au vieux lord Penruddock, nous aurions voulu que les exagérations de sa fidélité fussent traitées par le poète comique avec cette ironie qui touche aux objets sans les froisser. Il y a un sourire qui vient sur la bouche en même temps que les yeux s'attendrissent, c'est celui-là que devaient exciter les erreurs d'un sentiment qui, en lui-même, est touchant et généreux. Des illusions et de la candeur sous un chef chenu ont quelque chose qui émeut et intéresse; on se sent peiné de voir mêlés aux plus nobles affections de l'ame des ridicules vulgaires et des passions mesquines. Le personnage d'Éphraïm Kilseen vaut mieux que tous les personnages précédens. Kilseen est le type de ces intrigans de bas étage qui mettent au service du plus offrant la puissance qu'ils ont acquise par leur popularité de taverne. Membre de la chambre basse, il trafique de sa conscience et de vingt-deux autres sur lesquelles il est habitué à régner. Dans les péripéties du grand drame politique qui se joue en France depuis que le gouvernement constitutionnel est fondé, on a vu plus d'une fois une question importante décidée par les reviremens subits et inexpliqués

de ces escadrons volans qui se forment au sein des assemblées parlementaires. Ceux qui crient à l'absurdité de la comédie politique peuvent se moquer de l'allusion, ceux qui croient les mœurs de nos gouvernans fort propres à être traduites sur le théâtre déclarent l'allusion de bonne guerre et désirent qu'elle soit profitable.

Les deux caractères les plus originaux de la pièce de M. Scribe, ce sont le caractère de Monk et celui de Lambert. Monk est l'homme d'état par excellence, l'homme qui soumet aux conseils de sa politique les intérêts les plus chers qu'il y ait en ce monde, les intérêts même de l'honneur. Monck signe la proclamation où il reconnaît Richard pour protecteur, en accordant une entrevue à Charles II. Il joue avec les sentimens les plus sacrés de la cause populaire, et ne puise ni dévouement ni enthousiasme dans les regards du roi. Lambert est un de ces soldats dont le langage, empreint d'une grossière franchise, cache une pensée égoïste et intéressée. Le cœur qui bat sous sa cuirasse n'a des nobles cœurs qui s'offrent d'ordinaire à la pointe des épées que le courage, il n'en a pas la loyauté et l'abnégation. Il y a entre Lambert et Richard une scène qui a produit un grand effet. Déçu dans toutes ses espérances, trompé dans toutes ses affections, le malheureux fils de Cromwell se retourne vers le vieux soldat qui a combattu autrefois avec son père, comme vers le seul ami sur lequel il puisse encore compter. Tout à coup il pousse un grand cri de désespoir; dans un moment de brutale expansion, Lambert vient de lui avouer que, s'il le sert, c'est parce qu'il a besoin de lui pour opposer sa puissance à la puissance vengeresse du prétendant. Enfin, que dirons-nous de Richard? Nous le répétons, Richard est un honnête homme, et c'est son honnêteté qui purifie l'œuvre dont il est le héros. On s'est beaucoup moqué de son humeur champêtre et de sa morale d'églogue. Nous ne pouvons point voir ce qu'il y a de ridicule et surtout de forcé dans l'amour qu'un homme élevé à la campagne conserve pour la vie des champs, au milieu des tracas de la vie politique. Nous trouvons aussi fort naturel que le fils d'un meurtrier désire quitter, même pour un lit de paysan, le lit où son père n'a point dormi. Dans l'histoire, la retraite du fils de Cromwell au fond d'une métairie fait pénétrer comme une bouffée d'air pur au milieu de l'atmosphère chargée de sanglantes vapeurs dont on est environné; c'est un de ces évènemens expiatoires qui rafraîchissent l'esprit en l'arrêtant sur des méditations salutaires. Je ne comprends point pourquoi ce fait perdrait dans le drame son enseignement.

Les acteurs n'ont point fait défaut à M. Scribe, tous ont rempli leurs rôles avec intelligence et talent. Mlle Plessis ressemblait à un de ces jolis portraits du siècle de Louis XIV qui sont à Versailles dans les petites galeries des combles; vous auriez dit Mlle de Fontanges ou Mme de Montespan. L'imagination est si gaiement occupée de tous les rians détails de sa parure et de tous les charmans artifices de sa coquetterie, qu'on se sent porté à un excès d'indulgence pour la prose qu'elle débite. Il faut que ceux qui écrivent des rôles pour elle tâchent d'oublier les dispositions débonnaires où elle met le public.

Quant à Beauvallet, il a tenu tout ce qu'on pouvait attendre de lui dans le rôle important qui lui était confié. Ce qui pouvait manquer de mélancolie et de profondeur au Richard Cromwell de M. Scribe, il le lui a donné par l'expression de ses regards et l'accent de sa voix; ce qu'il y avait dans ce caractère de confiance dédaigneuse et d'honnêteté irascible, il l'a parfaitement rendu et compris. Une des scènes de la pièce se passe entre Éphraïm Kilseen et le fils de Cromwell. L'homme aux vingt-deux voix vient offrir au protecteur ses consciences à vendre. A ces offres honteuses, les yeux de Richard s'allument, le rouge de l'indignation monte à son visage; il repousse loin de lui le puritain vénal, et déclare qu'il ne déshonorera son règne par aucun trafic. Beauvallet a rendu avec une mâle énergie ces sentimens droits et simples dont le spectateur se sent tout content et tout ému.

Donc la pièce de M. Scribe est bien jouée et repose en définitive sur des idées et des faits dont on ne peut nier la valeur. Maintenant il y a un parti que prend certaine critique, c'est d'exclure entièrement M. Scribe et ses œuvres de ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de l'art. L'art est un mot dont on fait grand abus de nos jours, et c'est chose fâcheuse, car ce mot pourrait désigner une croyance réelle de ce temps-ci. Si on ne le plaçait qu'à propos, pour caractériser toute sérieuse entreprise de la pensée, il mériterait d'être respecté, et il le serait. Mais, dans la bouche de quelques écrivains, l'art est une expression qui devient grotesque à force d'être prodiguée hors de saison. Il existe une classe de gens, maniant le pinceau et la plume, qui traitent le public de Turc à Maure, et, entre autres choses, cassent tous ses jugemens en invoquant ce nom, qu'ils semblent avoir pris à tâche de faire tomber en discrédit. Nous croyons à la foi sincère d'un grand nombre d'ames à notre époque dans une religion qu'on pourrait appeler en effet la religion de l'art, noble culte dont la gloire est de ne combattre aucune croyance chez ceux que n'a pas envahis le scepticisme, et de rendre un principe d'action à ceux dont le doute paralyse l'énergie. Plus nous fondons d'espérances sur cette religion, plus nous devons protester contre la conduite malavisée de ces sectaires qui la compromettent par des pruderies hypocrites. Si c'est un devoir de se séparer hautement des écrivains qui cherchent la vogue pour la vogue, sans se soucier des moyens qui les poussent à leur but, c'est une injustice et une maladresse de ne pas savoir faire quelques concessions à ceux qui essaient de tourner vers d'utiles idées l'attention d'un public qu'ils se sont conquis. M. Scribe est de ces derniers; qu'on lui reproche la négligence de son style, la précipitation de ses travaux, l'éparpillement de son talent, enfin tout ce qui a fait la ruine de la littérature actuelle, je le conçois; ce que je demande au nom de l'équité et du bon sens, c'est qu'on reconnaisse les qualités qui sont en lui, car de tout temps il y a eu en lui des qualités incontestables : il voit clair et rend nettement. Une époque nouvelle est venue pour M. Scribe; après avoir sacrifié pendant de trop longues années aux désirs de célébrité et de fortune, il peut, maintenant qu'il doit être rassasié de vogue et d'argent, consacrer à des œuvres soigneusement mûries les loisirs d'une

existence calmée. Les peintures de la vie politique conviennent à l'âge de l'expérience. Si M. Scribe entre franchement dans une voie où il a déjà fait quelques pas et où tout lui fait un devoir de persévérer, il ne restera plus aucun prétexte au dédain systématique qu'on voudrait jeter sur ses efforts. Je conçois le dédain qui porte sur une œuvre, je ne comprends pas celui qui s'attache indistinctement à toutes les tentatives d'un esprit.

Un homme qui a reçu comme M. Scribe des dons qu'il est impossible de nier, et qui semble prendre plaisir à les perdre dans la plus aventureuse des existences littéraires, vient de donner ces jours-ci une comédie appelée *Halifax,* sur un des théâtres du boulevart. Peut-être M. Alexandre Dumas ne se souvient-il plus qu'on représente en ce moment une pièce de lui aux Variétés. Je ne sais point de théâtre à Paris, même parmi ceux qui sont perdus dans les quartiers populeux des écoles, où M. Alexandre Dumas craignît d'être joué. Peu lui importent les lieux où s'égarent les enfans de sa pensée. Il n'est pas de feuilles infimes, de journaux obscurs, où l'on ne trouve le nom dont *Henri III* avait fait un nom littéraire. Non-seulement M. Dumas écrit partout, mais, ce qui est chose plus mauvaise encore, il écrit tout; ce qu'il a dit, ce qu'il a pensé, ce qu'il a mangé, et cela jour par jour, il ne nous cache rien. Il se raconte lui-même, comme M. de Dangeau a raconté Louis XIV. Rapprochées les unes des autres par cette indiscrète et continuelle publicité, ses pensées présentent de fâcheux contrastes. On n'a pas le droit de demander compte de son sourire à l'homme qui ne vous confie pas sa douleur; on a le droit de s'étonner en voyant leste, pimpant, la plaisanterie sur les lèvres, celui qui la veille est venu mettre sous vos yeux les plus sanglantes plaies de son ame. Il y a un mois que M. Dumas faisait retentir de ses gémissemens les carrefours de la presse, et voici déjà plus d'une semaine que son nom est affiché à la porte des Variétés. J'insiste à regret sur ces idées, et cependant n'est-il pas utile de protester contre les blessantes et inopportunes révélations auxquelles nombre de ceux qui écrivent se laissent entraîner de ce temps-ci par leur intempérance de langage? Hier on nous initiait aux secrets de la joie nuptiale, aujourd'hui on nous initie aux secrets d'une douleur d'ami; hier on tirait les rideaux de l'alcôve, aujourd'hui l'on soulève un drap mortuaire. Où s'arrêtera cette profane, cette impudique exhibition de choses saintes et cachées? Jetez pêle-mêle sur le papier, puisque vous ne voulez point vous donner la peine de les trier, tous les mots de notre langue; mais choisissez les sentimens, sachez produire au jour ceux qui sont du domaine public et laissez dans le cœur ceux que la nature y a placés pour ne pas en sortir.

Si je m'étends sur M. Dumas, à propos d'*Halifax*, c'est que tout le mérite d'*Halifax* est d'être l'œuvre de M. Alexandre Dumas. Il y a quelques œuvres d'imagination qui ressemblent à certains fils de grands seigneurs: elles n'ont pour elles que leur origine; c'est leur naissance qui les empêche de passer inaperçues. *Halifax* est de ce nombre; si cette comédie eût été présentée par quelque obscur jeune homme demandant à faire ses premières

armes, je doute fort qu'elle eût été jouée; en tout cas, elle n'eût excité qu'un fort médiocre intérêt. Ce n'est point que tous les élémens de gaieté manquent à cette pièce, c'est qu'elle est avortée. Je m'imagine qu'en chevauchant sur les grandes routes, M. Dumas aura songé à quelques-unes des charmantes bluettes de Molière, et, tout en se laissant aller aux capricieuses impressions de cet aimable souvenir, en pensant à ces petits drames tendres et moqueurs où l'on respire le même parfum que dans les contes de La Fontaine, il se sera joué à lui-même, dans son cerveau, quelque pièce où Scapin glissait un poulet à une jolie fille derrière les épaules d'un barbon. Si M. Dumas était un de ces sages et heureux poètes qui accueillent comme une aubaine, qu'ils ne sont pas obligés de faire partager aux autres, les douces rêveries que le ciel leur envoie; qui se contentent de jouir, sans prendre note de leurs jouissances, des frais visages, des voix d'oiseaux et des pensées riantes dont tout voyage est égayé, il aurait oublié ces songeries avec mille autres à la première poste où il se serait arrêté. Mais M. Dumas n'oublie rien : ce qu'il a rêvé, il l'a écrit; et comme il n'est pas homme à écrire seulement pour son cœur, au lieu de l'expression ingénue d'une fantaisie, ce qui du moins aurait un certain charme, nous avons une fantaisie arrangée pour une fin productive. *Halifax* est écrit pour un théâtre de vaudevilles. Il y a deux élémens dans *Halifax*, un élément poétique et un élément industriel; malheureusement c'est ce dernier qui domine. Un prologue vif et rapide où s'échangent de gais propos et de hardis coups d'épée nous fait croire à une pièce aux allures nouvelles, et trois actes d'une prose banale trompent toutes nos espérances. Adieu l'esprit de *Sganarelle* et du *Songe d'une nuit d'été!* nous retombons dans le répertoire d'Odry. M. Dumas ne se lassera-t-il point de compromettre, par un insatiable désir de lucre, les plus précieux trésors de son ame? Qu'il voie où l'entraîne cette funeste habitude de faire tout servir à un seul but. Certes, nul ne songe à douter ni de son cœur, ni de son imagination. Eh bien! dans *Halifax*, il déflore une rêverie, comme dans un écrit qu'il faut tâcher d'oublier, il profane une douleur.

Le dernier évènement dont le monde littéraire se soit ému, c'est la réception de M. le baron Pasquier à l'Académie française. Le discours du récipiendaire et celui du directeur ont délivré la critique d'un grand embarras en posant franchement la question que le choix de l'Académie avait décidée. D'aucun côté, il n'y a eu hypocrisie. On a donné à cette solennité le caractère grave et instructif qui convient à toutes les solennités de l'époque actuelle, en recevant non point, pour parler le langage du XVIIIe siècle, *un amant discret des Muses,* mais un homme qu'un nom depuis long-temps illustré et de hautes fonctions acquises par des services bien connus plaçaient dans une des classes de candidats où se recrute l'Académie. Il faut qu'on se le persuade bien, l'Académie n'est pas une institution démocratique; cela est si vrai, qu'elle disparut dans les jours où fut renversée la société ancienne. L'homme à qui nous devons le dénouement triomphant de la crise révolutionnaire la rétablit,

comme il rétablissait tout ce qui, dans l'ordre antique, était compatible avec les justes conquêtes des nouvelles idées.

Dans un discours récent, M. le comte Molé prononçait un éloge qui certainement n'eût été mieux placé dans aucune autre bouche que la sienne, l'éloge de la politesse française. Les sentimens de toute nature, quand ils se montrent à propos et sont exprimés dans le langage qui leur est propre, ont le don de communiquer l'émotion. Et puis, c'est une tradition si nationale que celle de notre politesse, qu'un véritable tressaillement courait dans l'auditoire aux paroles de M. Molé. Si l'Académie veut, comme elle le doit, garder le dépôt de cette politesse, qui est une de nos gloires les plus anciennes et les plus chères, ne faut-il point qu'elle reçoive dans son sein ceux qui en sont les représentans naturels par le rang qu'ils occupent et ont de tout temps occupé? M. Mignet l'a dit avec autant de finesse que d'élégance, il est bon que l'esprit avisé des hommes d'état tempère les aventureuses hardiesses des poètes; n'est-il pas également utile que les mœurs des gens du monde polissent ce qu'il y a parfois d'un peu acerbe dans les mœurs littéraires? Le seul regret que nous puissions exprimer, c'est qu'il y ait eu sur les rangs en même temps que M. Pasquier un écrivain dont le talent et le caractère ont droit à toutes les sympathies; mais ce regret ne doit point nous rendre injustes pour un choix dirigé par des motifs différens de ceux qui appellent au fauteuil académique l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello*.

Il y a deux races d'hommes dont s'est également servi l'empereur pour accomplir l'œuvre de reconstruction sociale qui s'est continuée après lui. L'une est la race des soldats; c'est celle qui a pris la plus grande partie de la gloire et la popularité tout entière. On est indulgent pour les faiblesses qu'ont éprouvées devant certaines séductions de la vie ceux que la mort a toujours trouvés si braves sur les champs de batailles. L'autre est la race des politiques, c'est celle qui a supporté la plus pénible portion des travaux, et envers laquelle l'opinion s'est montrée le plus sévère. Le peuple, qui ignore les fatigues de l'esprit, ne sait pas en tenir compte à ceux qui les supportent; il ne pardonne rien à ceux qui ont reçu des blessures d'où il ne voit point couler de sang. Faut-il se plaindre que les gens d'élite réparent cette injustice de la foule?

Il est à regretter que M. Pasquier n'ait pas abordé dans son discours l'ordre d'idées auquel sa présence à l'Académie préparait tous ses auditeurs. On s'attendait à des considérations politiques ou à des révélations curieuses sur des époques et des hommes que le conseiller au parlement de Louis XVI, le préfet de police de l'empire, le ministre de la restauration, était certes à même d'apprécier. Il est dans les traditions de l'Académie un usage dont quelques esprits ingénieux ont déjà secoué la tyrannie aussi gênante que l'était autrefois celle du panégyrique forcé de Richelieu. C'est l'usage qui condamne le récipiendaire à tracer une biographie minutieuse de celui dont il vient remplir la place. M. Pasquier a pris trop au sérieux cette ancienne

coutume. Historien zélé de M. Frayssinous, il a suivi l'évêque d'Hermopolis dans des régions où son auditoire n'était point disposé à pénétrer. Nous n'avons plus de ces curiosités théologiques dont se préoccupaient les esprits les plus mondains à l'époque où Mme de Sévigné savourait la lecture des *Provinciales*. La question de la fatalité et du libre arbitre, sur laquelle M. le chancelier s'est étendu, laisse assez calmes les intelligences. On épiait avec impatience dans la bouche de M. Pasquier chaque mot qui pouvait ramener sa pensée aux intérêts de cette terre, et l'on se résignait avec quelque peine en le voyant toujours revenir aux intérêts qui ne sont pas après tout ceux auxquels sa carrière fut consacrée.

M. Mignet a ramené l'éloquence académique dans des lieux plus familiers aux intelligences des auditeurs. Produisant au grand jour des titres que M. Pasquier avait trop laissés dans l'ombre, il a justifié le choix de l'Académie en lui racontant l'existence qu'elle couronnait. Son discours, constamment écouté avec faveur, a été fécond en aperçus politiques et en aperçus littéraires. On sait quelle vive et forte intelligence se montre toujours dans les jugemens littéraires de M. Mignet; quant à ses vues politiques, elles ont été franchement celles dont son passé lui faisait une condition. C'est sans aucun sacrifice d'opinions que M. Mignet a caractérisé tour à tour chacune des époques traversées par la vie qu'il esquissait. Ceux qui ne sont pas en complète communion de pensées avec l'historien de la révolution française ont trouvé du moins un plaisir constant d'oreille et d'esprit dans le tour élégant de ses phrases et le choix harmonieux de ses mots.

Ne terminons point l'histoire de cette séance sans insister sur un des faits qu'on y a proclamés avec le plus d'applaudissemens. A la fin de son discours, M. Pasquier, se déterminant enfin à laisser de côté la théologie, a donné tout le secret de sa conduite politique dans un éloge de la modération, et il a prouvé, par un coup d'œil jeté avec une remarquable sûreté philosophique sur les temps actuels, que toute la puissance et la grandeur de la France à notre époque étaient dans cette vertu. Ces paroles pacifiques dans la bouche d'un homme qui est au premier rang dans les conseils de l'état ont fait une vive impression. Oui, ce sera une des gloires immortelles de la France, qui depuis tant de siècles est toujours entrée la première dans toutes les voies civilisatrices, d'avoir la première encore rayé la rigueur des moyens par lesquels elle prétend être gouvernée, et il faut se féliciter que les représentans de l'intelligence du pays témoignent leur gratitude à ceux qui, par leur conduite et leurs actions, ont contribué à faire pénétrer de plus en plus dans notre esprit ces principes souverains de douceur.

G. de Molènes.

REVUE MUSICALE.

Entre tous les opéras de Rossini, il n'en est peut-être pas de plus intéressant que *Tancredi*, dont le Théâtre-Italien vient d'essayer la reprise ces jours derniers. Depuis, l'illustre maître a mieux fait, qui en doute? *Semiramide*, *Mosè*, *Guillaume Tell*, sont des chefs-d'œuvre d'une portée bien autrement haute et sublime; mais il y a, dans cette partition d'un musicien de dix-sept ans, dans cette tragédie lyrique avec ses récitatifs au piano, des qualités naïves, ingénues qui vous ravissent au milieu de tant d'inexpérience et vous attirent d'autant plus qu'on sait que chez Rossini elles ne survivront pas au premier âge. Quels que soient les fruits généreux et puissans que cette organisation splendide ait donnés dans sa maturité, nous n'hésitons pas à le dire: l'homme de génie nous apparaît dans *Tancredi* aussi bien, plus peut-être que dans *Semiramide* ou *Guillaume Tell*. Les combinaisons viendront plus tard; la force dramatique et le style soutenu auront leur tour. En attendant, ce qu'il faut admirer au-dessus de toute chose, c'est la richesse des idées, cette veine mélodieuse qui déborde avec le sentiment. Défions-nous du grand art, il arrive plus d'une fois qu'on s'y trompe; telles facultés qui s'acquièrent peuvent faire qu'un homme du second ordre usurpe dans la plénitude de son activité un rang qui ne lui appartenait pas. Pour bien juger des vocations, ne perdons jamais de vue le point de départ. Le talent sait finir, il n'y a que le génie qui prélude. On serait mal venu de vouloir demander à *Tancredi* les conditions d'un grand opéra de nos jours. La pompe musicale et dramatique, par exemple, y manque tout-à-fait; comparé à l'instrumentation de *Semiramide* ou de *Guillaume Tell*, cet orchestre vous semblera bien vide et bien décoloré, et ces chœurs de chevaliers syracusains, chantant *felicità* sur un rhythme de contredanse, auront parfois un air de bonhomie qui vous fera sourire. C'est l'œuvre d'un enfant, si l'on veut, mais d'un enfant de génie, dont l'ame s'ouvre pour la première fois à toutes les mélodies de la passion naïvement pressentie, et qui chante comme on sourit, comme on aime, comme on pleure. Essayez donc de vous rendre compte de ces divines larmes qu'on verse à quinze ans; quoi d'étonnant alors que, parmi tant de mélodies, trésors d'une première ivresse du cœur, il y en ait dont l'ingénuité nous paraisse aujourd'hui puérile? Je dirai plus, l'unité de la partition est dans cette négligence même qu'on lui reproche, dans cette désinvolture juvénile si aimable et si pleine de grace en son laisser-aller un peu lâche, et

voilà pourquoi j'en veux tant à ces cavatines étrangères que les tenori et soprani ont la déplorable habitude d'importer dans cette œuvre d'un caractère si marqué, sottes illustrations dont il semble qu'on se plaise de tout temps à déparer le texte original.

Et puis, que de souvenirs se rattachent à cette musique! souvenirs de la Pasta, de la Pisaroni, de la Sontag, de la Malibran, souvenirs de la Pasta surtout, la seule peut-être qui ait imprimé jamais au rôle de Tancredi son véritable caractère de grandeur héroïque et chevaleresque. La Malibran, avec tout son génie, y manquait d'ampleur; la fougue indomptable de sa nature, la chaleur de son sang, qui partout ailleurs l'entraînaient à des effets irrésistibles, nuisaient ici, par moment, à la gravité de sa pantomime. L'art du comédien n'est pas si indépendant qu'on se l'imagine. Il y a des gens qui croient avoir tout dit lorsqu'ils se sont écriés à l'inspiration, au génie, au feu sacré. Certes, personne plus que nous n'admire ces dons du ciel, mais il n'en est pas moins vrai que l'inspiration, livrée à elle-même, ne sait aboutir qu'au désordre et à l'extravagance; et c'était justement cette force modératrice, si je puis m'exprimer ainsi, ce souvenir antique de la dignité humaine au milieu du tumulte des passions, ce soin de la pose et du geste, en un mot, ce culte intelligent de la plasticité, qui faisaient de la Pasta, dans *Tancredi, Semiramide, Otello*, la tragédienne sans rivale, la cantatrice classique par excellence. Dans ce travestissement auquel l'emploi de contralto, la plupart du temps, oblige les femmes, la Pasta comprenait à merveille certaines nuances qu'on ne saurait dépasser sans encourir le ridicule. Il ne s'agit point, en effet, de se donner des airs masculins, de raccorder son geste et de faire sonner ses éperons. Qu'importe l'illusion du costume, si vous rendez la passion et l'accent dramatique du rôle? En si périlleuse entreprise, il n'y a que par l'idéal qu'on se puisse sauver. Était-ce une femme, la Pasta chantant *Di tanti palpiti*, était-ce un homme? Qui pensa jamais à s'en informer? C'était Tancredi.

Dans ce rôle consacré par la tradition, M[me] Pauline Viardot n'apporte aucun des souvenirs des illustres modèles qui l'ont précédée. C'est là, selon nous, un tort grave. Aux Italiens, comme au Théâtre-Français, il est certaines créations devenues classiques, dont on ne saurait s'approcher avec trop de réserve et de scrupuleuse application. Que dirait-on d'une comédienne qui prétendrait improviser Célimène? Il en est de même pour *Tancredi*, avec cette différence pourtant qu'ici l'art et l'étude ne suffisent plus. Or, puisque ces conditions naturelles, auxquelles rien ne supplée, manquaient à M[me] Pauline Viardot, n'eût-il pas mieux valu s'abstenir? Quelle nécessité d'aborder un rôle qu'on n'exécute qu'à force d'artifices et d'escamotages, et dont on ne vient à bout que par les arrangemens, les transpositions et les omissions? Au temps de la Pisaroni et de la Pasta, il y avait au second acte de *Tancredi* une phrase admirable et que la salle entière attendait : *Ah! che scordar non so;* dans le rôle tel que le chante aujourd'hui la sœur de la Malibran, cette

phrase a disparu. Il est vrai de dire que, si Mme Pauline Viardot supprime, en revanche les autres ajoutent : pour une phrase qu'on perd, combien n'en gagne-t-on pas! L'air de M. Corelli, la cavatine de la Persiani, et çà et là des motifs intercalés, que sais-je? toute une partition nouvelle dans l'ancien chef-d'œuvre de Rossini. Comme toutes les voix qu'une ambition excessive a perdues et qui se brisent avant l'âge pour n'avoir point su se modérer, la voix de Mme Pauline Viardot manque aujourd'hui tout-à-fait de médium. Quelques belles notes lui restent encore dans le bas, et les sons élevés sortent avec un certain éclat; mais, quant aux registres intermédiaires, ils n'existent plus, et c'est justement dans cette région que les plus grands effets du rôle de Tancredi se développent. Pour peu qu'on se soit attaché à suivre le Théâtre-Italien dans ses différentes phases de splendeurs, on n'aura sans doute pas oublié l'entrée de la Pasta au premier acte, sa manière si large et si simple de dire le récitatif, et cet accent tour à tour langoureux, tendre, passionné, qu'elle donnait à la cavatine; il y avait surtout un moment où, la plénitude mâle de sa voix répondant à la grande expression de son ame, elle trouvait sur ces paroles : *Ne' tuoi bei rai mi pascero,* un des plus beaux effets auxquels l'accent tragique puisse atteindre. Avec Mme Pauline Viardot, ce trait passe complètement inaperçu, et nous n'y voyons rien qui doive étonner, la modulation tombant sur le *sol* et le *la bemol,* notes du médium, qui, si tant est qu'elles aient jamais vibré, ont disparu désormais sans laisser aucune trace. Voilà pour l'adagio. Quant à la strette de l'air, à cette phrase si pleine de délire et d'entraînement, presque haletante :

Deliri, sospiri,
Accenti, contenti,

qu'il faudrait emporter d'inspiration, l'effet en est bien médiocre si on le compare à l'enthousiasme que savait provoquer au même endroit la fougue poétique de la Malibran. Ici comme dans le *Mori indegna di rossor* du finale, comme dans l'andante du duo avec Argirio, le souffle manque, et vous cherchez en vain cette ampleur généreuse, cette étoffe de voix, pour parler à la manière des Italiens, qui permet aux cantatrices de la trempe des Pisaroni, des Pasta et des Malibran, de ne pas toujours compter avec elles-mêmes, et de demander en toute sécurité à leur riche et vaillante nature de ces efforts audacieux où les faibles succombent. Si nous avions le moins du monde envie de nous montrer sévères, nous reprocherions encore à la fille de Garcia les mille traits de soprano dont elle surcharge comme à plaisir la partie du contralto, étouffant ainsi sous des broderies, qui ne sont autre chose que de purs contre-sens musicaux, tout le côté sérieux et pathétique du rôle de Tancredi; mais nous ne voulons point user de notre droit, et, d'ailleurs, nous craindrions de fournir à M. Viardot une occasion nouvelle de nous gourmander. On sait quelle protestation, au moins étrange, s'est élevée contre le jugement

que nous avons porté sur Mme Pauline Garcia dans notre dernière *Revue*. Nos critiques, incommodes peut-être à l'oreille d'un mari, mais justes et ne dépassant jamais les bornes de la plus stricte modération, ont vivement ému M. Viardot, qui, dans une épître adressée au rédacteur du *Siècle*, a cru devoir en appeler au tribunal de la publicité. Peut-être pensera-t-on que M. Viardot était trop intéressé dans cette affaire pour pouvoir distinguer le plus ou moins de vérité de nos appréciations. Dans un procès où la voix de Mme Dorus-Gras serait mise en cause, M. Gras aurait mauvaise grace à prétendre donner son avis. Aussi, parfaitement rassurés sur les convenances de nos critiques qui, à défaut d'autre mérite, ont du moins celui d'avoir été écrites sous l'impression de tous les gens du monde qui fréquentent les Bouffes cet hiver, nous aurions volontiers laissé passer un peu de mauvaise humeur, qui s'explique de reste en pareilles circonstances, et, si nous revenons sur cette lettre de M. Viardot, accueillie avec un zèle tout édifiant par certains journaux quotidiens, c'est simplement pour relever un argument des plus singuliers qu'elle renferme. M. Viardot nous reproche amèrement de critiquer sa femme, que la *Revue*, dit-il, portait aux nues il y a trois ans. Et d'abord, que M. Viardot se remette en mémoire le nom dont fut signé l'article auquel il lui convient de faire allusion et les circonstances où il parut. La sœur de la Malibran, une virtuose de dix-sept ans, douée, publiait-on, de tous les instincts poétiques de sa race, Pauline Garcia, aborde le théâtre pour la première fois, et Mme Sand, amie passionnée de la jeune cantatrice, improvise à sa gloire future quelques pages pleines d'enthousiasme et de fantaisie. En bonne conscience, peut-on voir dans un pareil procédé autre chose que cet intérêt bien légitime qui s'attache au début de l'héritière d'un grand nom? Le sang des Garcia ne demandait pas moins, et quand ce sentiment tout personnel, émis par Mme Sand, eût été à cette époque l'opinion de la *Revue* elle-même, oserait-on le lui reprocher aujourd'hui? Et d'ailleurs, en trois ans une voix se transforme, elle gagne ou perd, grandit ou diminue, s'étend ou se décomplète. S'il est ici-bas une chose fragile, une chose fantasque, c'est la voix; faut-il que nous l'apprenions à M. Viardot? Au moindre vent qui passe, elle s'enroue, en deux jours la voilà défaite. Qui peut répondre que ce timbre sonore va résister six mois à l'épreuve du travail, surtout quand vous vous appliquez à l'exercer en dépit de toutes ses conditions naturelles. Si Shakspeare eût été le moins du monde maître de chapelle, il n'eût pas dit : capricieuse comme l'onde, mais comme la voix. — Fonder ses prévisions sur le gosier humain, autant vaudrait bâtir sur le sable ou dans les vapeurs de l'air! Voyez M. Duprez; comparez cet organe laborieux et pénible d'aujourd'hui avec l'émission robuste d'autrefois. De ce que vous aurez dit il y a trois ans que c'était là une voix magnifique et puissante, s'ensuivra-t-il qu'on vous conteste aujourd'hui le droit de remarquer le délabrement survenu? Puisque Mme Pauline Viardot trouvait nos critiques injustes, elle avait un argument bien simple pour y répondre; il s'agissait uniquement de prouver au public qu'elle était une

Pasta. L'occasion s'offrait d'elle-même dans *Tancredi*. En a-t-elle su profiter? Nous nous en remettons volontiers sur ce point à l'opinion générale. Les encouragemens ne peuvent cependant pas durer toujours; il vient un moment où le public et la critique prétendent voir se confirmer les promesses qu'ils saluaient aux premiers jours, et si les espérances, au lieu de tenir ce qu'elles annonçaient, disparaissent; si la fleur, au lieu de s'épanouir, s'étiole, que dire?

Le rôle d'Aménaïde n'ajoutera rien à la réputation de Mme Persiani : sa voix s'y montre agile et pure comme toujours; mais peut-être souhaiterait-on plus de brillant, de jeunesse et d'éclat, peut-être aussi les souvenirs de la Sontag ont-ils rendu cette musique inabordable à toute cantatrice? Est-ce pour éviter d'entrer en lutte ouverte avec ces souvenirs que Mme Persiani remplace l'air célèbre d'Aménaïde au second acte par une cavatine étrangère à l'ouvrage, substitution des plus malencontreuses et que personne à coup sûr n'approuvera? Cette singulière manie de bouleverser ainsi à tout propos l'ordre et l'économie des partitions des maîtres semblait pourtant, depuis quelques années, vouloir abandonner les chanteurs italiens; d'où vient qu'elle s'est ravivée au sujet de *Tancredi?* La scène d'Aménaïde appartient à l'ouvrage, Rossini l'y a mise; de quel droit, s'il vous plaît, l'en ôtez-vous? Qui nous dit qu'un beau jour la fantaisie ne prendra point à l'une de ces dames de remplacer la romance du *Saule*, au troisième acte d'*Otello*, par quelque mélodieuse boutade de MM. Ricci ou Tacchinardi? Somme toute, on fera bien de laisser là *Tancredi*. Trop de souvenirs se rattachent à cette partition, des jours trop glorieux se sont levés sur elle, pour qu'on puisse espérer la voir jamais se produire avec un digne éclat. Sans rappeler ici la grande époque de la Pasta, qui ne se souvient de ces temps héroïques du Théâtre-Italien où la Malibran chantait Tancredi et la Sontag Aménaïde? qui n'a présentes à l'esprit ces luttes fabuleuses, ces combats à outrance que se livraient les deux nobles rivales aux applaudissemens de toute une salle en délire? Il est surtout une circonstance que les vrais dilettantes n'oublieront jamais. Je veux parler de cette représentation de *Tancredi* qui fut donnée à l'Opéra au bénéfice des pauvres. Le vieux roi Charles X assistait avec sa famille à la solennité; la salle, éblouissante de lumière, de diamans et de fleurs, avait un air de fête qu'on ne lui a peut-être pas revu depuis; non, jamais la musique italienne, jamais l'art divin de la mélodie et du chant n'eut de plus splendide ovation. Quel feu sacré, quelle passion la Malibran déploya ce soir-là! Et la Sontag, quelle voix! les perles de son gosier vibrent encore à nos oreilles; et ce trait merveilleux, dans l'air que Mme Persiani passe aujourd'hui, ce trait qui se terminait par une si magnifique tenue sur l'*ut*, comment fera-t-on pour l'oublier? Les larmes étaient dans tous les yeux, les applaudissemens ne se contenaient pas, et de temps en temps, après chaque duo, les fleurs tombaient en pluie aux pieds des belles héroïnes, qui s'arrêtaient alors dans leur inspiration pour saluer l'assemblée et sourire à leur triomphe. Ce fut le chant du cygne. Peu de jours après, on se sépara :

la Sontag devint comtesse à la diète de Francfort; et tandis que sa blonde rivale se posait dans la vie avec un certain calme aristocratique, la Malibran, elle, toujours inquiète, toujours possédée par cette fièvre du génie dont elle était la proie, commença une course errante et vagabonde qui devait ne s'arrêter qu'à la mort. Le vieux roi, qui présidait cette fête en souriant, s'en alla, lui aussi, mourir loin de la France, et de tant de gloire et d'enthousiasme, de tant d'inspiration, de poésie et d'art, il ne reste plus aujourd'hui que des souvenirs, souvenirs doux et tristes pour le public des Italiens, mais redoutables surtout pour les virtuoses, et qu'on évoque à l'instant sitôt qu'on touche à *Tancredi*.

On annonce pour la fin de ce mois la partition nouvelle de M. Donizetti : *Don Pasquale*. Cette fois, la verve comique de l'auteur de *l'Elisir d'amore* s'est exercée sur un de ces sujets fort connus de l'opéra napolitain, vieux thèmes toujours neufs que les maîtres aiment à prendre tout faits. Ce rôle écrit pour Lablache nous rendra l'admirable comédien du *Matrimonio segretto* et de *Cenerentola*, car tout nous porte à croire que ce don Pasquale sera un peu de la famille de Geronimo, de don Magnifico et de tous ces bons hommes sublimes que le vieux Lablache affectionne dans leurs robes de chambre à ramages et sous leurs perruques fantastiques. N'importe, nous félicitons d'avance volontiers M. Donizetti de s'être abstenu cette fois de toute imagination de nos vaudevilles et mélodrames, et d'avoir été puiser son sujet aux véritables sources du bouffe. Presque en même temps le théâtre Favart donnera le *Farinelli* de MM. Scribe et Auber. Pour peu que vous soyez versés dans les annales de l'ancien théâtre italien, voilà un titre fait pour piquer vivement votre curiosité. Mettre à la scène un de ces Abeilards volontaires de la musique qu'on appelait autrefois soprani, c'était là une tâche délicate, on en conviendra, et qui ne demandait pas moins que toute l'habileté de M. Scribe. C'est Mme Rossi qui doit jouer *Farinelli* à l'Opéra-Comique; le rôle étant de soprano revenait de droit à la prima donna.

H. W.

Depuis bientôt douze ans qu'il enseigne à la Faculté des Lettres avec un goût persistant, avec une passion, on peut le dire, que le temps n'a fait qu'aiguiser, M. Saint-Marc Girardin est trop habitué au succès pour que l'empressement du public et ses bruyantes sympathies le surprennent. Jamais cependant le spirituel et caustique professeur n'a mieux réussi qu'à sa dernière leçon d'ouverture; jamais il n'a avec plus de charme, avec une verve plus décidée, avec une parole plus entraînante, excité ou plutôt surpris les applaudissemens de son nombreux auditoire. Je dis surpris, car ce sont des jeunes gens qui écoutent M. Saint-Marc, et, assurément, M. Saint-Marc leur prodigue bien plutôt les conseils et les épigrammes que les madrigaux et les compli-

mens. Aucun succès n'est plus légitime que celui-là. Dans un temps où personne ne se fait scrupule de flatter, pour réussir, les passions de la foule, et où les lettres sont devenues des vassales du caprice et de la mode, il faut assurément quelque courage, il faut sans aucun doute beaucoup de talent pour fustiger de la sorte, et devant le public, tous les mauvais penchans du public, pour fronder tous ses ridicules, pour railler sans pitié tous ses engouemens. D'autres ont introduit dans l'enseignement de la littérature l'esthétique ou l'érudition; M. Saint-Marc y a introduit précisément ce qui manque le plus à la littérature de ce temps-ci, la morale. Dans l'ordre intellectuel, c'est un *criterium* qui en vaut un autre, et il se trouve même par là que, le beau n'étant guère distinct du vrai ni du bien, le goût et le bon sens ont à profiter de ces leçons tout comme la morale. Cette année, M. Saint-Marc Girardin a pris une donnée piquante, un cadre ingénieux, qui se trouve être en même temps le plan d'un livre qu'il prépare : ce sera double profit. Traiter des passions au théâtre depuis Corneille, c'est tout simplement faire l'histoire de la scène française et de ses destinées diverses; c'est aussi retrouver, expliquées par les plus grands génies, toutes les questions qui intéressent la société et la famille; c'est mettre enfin aux prises le passé et le présent, c'est embrasser dans son plus noble développement notre littérature nationale. Personne n'est plus fait que M. Saint-Marc Girardin pour une pareille tâche, et le public qui lit confirmera bientôt, nous l'espérons, les jugemens du public qui écoute.

— Parmi les publications nouvelles, il faut remarquer les *Petites Misères de la vie humaine,* par Old-Nick et Grandville (1). Old-Nick est le pseudonyme bien connu sous lequel se cache le nom d'un des critiques les plus distingués de la presse quotidienne; quant à Grandville, voici bien long-temps déjà que sa verve défraie avec un continuel bonheur la caricature contemporaine. La plume incisive et le crayon moqueur se sont unis pour nous donner une œuvre étourdissante d'aperçus bouffons et de physionomies drolatiques. Chaque phrase est traduite par un dessin où l'artiste rend dans ses finesses les plus cachées la pensée de l'écrivain. Ainsi que l'indique le titre de leur ouvrage, les auteurs des *Petites Misères de la vie humaine* se sont proposé de nous faire passer en revue toute cette série de poignantes et mesquines infortunes dont se compose l'existence journalière. Je ne sais aucune tribulation qu'ils aient oubliée. L'humanité tout entière a dans ce livre l'histoire de ses grotesques douleurs. L'art des illustrations, poussé de nos jours à un si haut degré de perfection, n'a jamais rien produit de plus piquant que les gravures des *Petites Misères de la vie humaine*. Vous avez sous une forme sensible les pensées les plus extravagantes, les plus capricieuses fantaisies de l'imagination. C'est une cervelle d'artiste qui vous laisse pénétrer dans tous ses rêves. Le succès du livre d'Old-Nick et de Grandville est assuré par l'heu-

(1) Chez Fournier, rue Saint-Benoît, 7.

reuse alliance des deux talens que ces deux noms représentent. Ordinairement, quand deux arts concourent à une même œuvre, il en est un qui se sacrifie à l'autre. Le libretto s'efface devant la partition. Là y a complète égalité entre le mérite du texte et celui des vignettes. La phrase fait chercher le dessin, mais le dessin ne fait pas oublier la phrase. Depuis la première page jusqu'à la dernière, c'est entre l'artiste et l'écrivain une émulation de gaieté qui se traduit en plaisantes boutades de style et de coups de crayon.

— *La Duchesse de Mazarin* (1) est une gracieuse et intéressante étude des mœurs du XVIIe siècle. Saint-Évremond, Mme de Sévigné et Saint-Simon ont inspiré à M. Alex. de Lavergne la pensée d'un roman écrit avec enjouement et élégance, qui est appelé, nous n'en doutons pas, à obtenir un légitime succès. Tout le monde se souvient de cette belle Hortense de Mancini, qui poussait contre son mari le cri de guerre dont les frondeurs poursuivirent si longtemps le successeur de Richelieu : *Point de Mazarin! point de Mazarin!* C'est la vie de cette impétueuse beauté que M. de Lavergne a entrepris d'écrire. Quoique je soupçonne un peu le romancier d'être favorable à la révolte de son héroïne contre les droits du mariage, il a mis tant de bonne grace et d'aimable discrétion dans son livre, qu'il a tout-à-fait esquivé le reproche d'immoralité. D'ailleurs ce duc de Mazarin, qui, suivant Saint-Simon, voulait faire casser les dents de sa fille pour la soustraire aux périls d'une beauté trop accomplie, ce duc de Mazarin était, pour me servir d'une expression de Molière, *un mari loup-garou*. Il est donc de bonnes et valables excuses à la guerre que lui fit sa femme. Enfin, juste ou non, cette guerre est des plus piquantes. Le caractère d'Hortense de Mancini, pétulant, capricieux, irréfléchi, mais d'une grace conquérante, forme un contraste du meilleur effet avec le caractère morose, faible, jaloux et repoussant du duc de Mazarin. A côté de ces deux personnages, M. de Lavergne a trouvé moyen d'en dessiner un troisième qui joue un rôle fort important dans son livre. M. le maréchal-de-camp de Saint-Évremond nous a laissé lui-même avec beaucoup de complaisance des documens fort abondans sur sa personne. M. de Lavergne a su puiser avec discernement, dans les volumes de vers et de prose qu'écrivit ce courtisan lettré, tout ce qui pouvait lui servir à composer une physionomie vivante. Les œuvres de Saint-Évremond paraissent un peu longues à des gens qui n'ont plus dans leurs bibliothèques les romans de Mlle de Scudéry; mais cependant on y rencontre maintes fois des pensées fines et des saillies heureuses. Voltaire n'a point dédaigné de citer en matière littéraire l'opinion de cet esprit galant et cultivé. Nous sommes donc persuadés qu'on prendra plaisir au portrait tracé par M. de Lavergne d'un écrivain que les dimensions extravagantes de ses canons n'empêchèrent point de raisonner juste. En résumé, *la Duchesse de Mazarin* peut satisfaire et les gens qui

(1) Deux volumes in-8°, chez Dumont, Palais-Royal.

lisent les romans avec des préoccupations littéraires, et les gens qui lisent sans autre désir que celui de s'amuser. C'est un divertissement instructif et de bon goût.

— Un écrivain distingué, M. A. Renée, vient d'entreprendre une publication intéressante, celle des lettres de lord Chesterfield (1). Le nom de lord Chesterfield est un de ces noms qui rappellent les noms les plus célèbres du XVIII[e] siècle, Frédéric, Voltaire, Horace Valpole. Tous ceux sur lesquels l'esprit étincelant de cette époque exerce encore quelque prestige, liront avec curiosité et bonheur les élégantes épîtres du gentilhomme anglais. C'est au XVIII[e] siècle que la société se mit à être vraiment cosmopolite. Paris, Londres, Berlin et Saint-Pétersbourg renfermèrent un même monde. A la cour de la reine Anne comme à celle de Catherine, à la cour de Catherine comme à celle de Louis XV, vous retrouvez toujours des personnages qui vous sont connus et un langage qui vous est familier. Lord Chesterfield se met donc tout de suite en communication avec vous. Il n'a de l'excentricité anglaise que ce qui est nécessaire à un homme de goût pour se composer une physionomie distincte et non pas tranchée au milieu des physionomies d'un salon. On sent qu'il a soupé avec la bonne compagnie de tous les pays. Ses lettres ont le charme infini qu'offre la correspondance de M[me] du Deffant. C'est une de ces lectures qui peuplent votre solitude. Au fur et à mesure que vous parcourez chacune de ces gracieuses pages, vous voyez un cercle d'aimables causeurs se former autour de vous. Et n'allez point croire que l'attrait de la politesse et de l'esprit mondain soit le seul qui recommande ce livre : lord Chesterfield écrit à son fils, à un fils qu'il aime comme M[me] de Sévigné aimait sa fille, d'une affection dont la sublime candeur forme le plus intéressant de tous les contrastes avec ses habitudes d'élégante rouerie. Ce sentiment paternel, dont la vivacité est encore augmentée chez lui par les instincts aristocratiques, est exprimé dans toutes ses lettres avec une grace forte et touchante qui émeut profondément le cœur. Au reste, dans une notice placée en tête de cette publication, le caractère du comte de Chesterfield est apprécié avec une extrême délicatesse d'intelligence. M. Renée, en nous racontant la vie de cet écrivain de qualité, nous indique chez le noble lord, avec un coup d'œil plein de sûreté et de finesse, tout ce qu'un homme qui entreprend de se peindre laisse toujours à dessein dans l'ombre, quelle que soit sa sincérité. La notice complette les lettres et montre avec quelle heureuse facilité le traducteur s'est inspiré des agrémens de son original.

(1) Deux volumes, chez Jules Labitte, quai Voltaire.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.

